Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **424** sur **424**

Nombre de pages: **424**

Notice complète:

**Titre :** Causeries parisiennes. 2e série, Août 1862 à août 1863 / par Horace de Lagardie

**Auteur :** Peyronnet, Caroline Philippine Élisabeth Bertin Ctesse de (pseud Horace de Lagardie)

**Éditeur :** Charpentier (Paris)

**Date d'édition :** 1863-1866

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Format :** 2 vol. (II-423, 408 p.) ; in-16

**Format :** application/pdf

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k6381243w](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6381243w)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-Z LE SENNE-3252 (1862-1863)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32524568w>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 17/12/2012

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

CAUSERIES

PARISIENNES

l'AR

HORACE DE LAGARDIE

DEUXIÈME SÉRIE.

AO^T 1862. — AOL T I:G3 <

PARIS CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR 28, QUAI DE L'ÉCOLE 1866

PUBLICATION DE LA REVUE NATIONALE

CAUSERIES

PARISIENNES

( "RBK1I,. - DIr. ilL 'Ri.H El HH.

CAUSERIES

PARISIENNES

PAR

1

HORACE DE L4tiARDIG

DEUXIÈME SÉRIE AOUT 1862. — AOUT 1863

PARIS

CHARPENTIER LIBRAIRE-ÉDITEUR 28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1866

AVIS AU LECTEUR.

Ce nouveau volume des Causeries parisiennes se compose, comme le premier, d'articles publiés de mois en mois dans la Revue nationale. Le premier chapitre est daté du mois d'août 1862; le volume précédent s'arrêtait à la même époque.

L'auteur a voulu écrire, sans interruption, notre petite histoire contemporaine, telle qu'on la retrouve reflétée dans la causerie des Parisiens.

Paris, 1866.

CAUSERIES

PARISIENNES

10 AOUT 1862\*

NOTES D'UN ANGLOMANE

1

Rien ne m'oblige à prendre Paris pour centre de l'univers ou à le considérer comme le seul point d'où l'on puisse faire des observations intéressantes. On vit dans le monde entier, et nulle part on ne vit plus qu'à Londres dans ce moment-ci. Or, je viens d'y passer six semaines; ce sera donc de Londres que je parlerai, si mes lecteurs veulent bien le permettre. Qu'on m'excuse ■ si je donne une forme un peu personnelle à mes

impressions : c'est là le privilège du voyageur, et la vérité.est à ce prix.

Pourtant je ne me permettrai aucune de ces doléances dont les chroniqueurs parisiens, pour la plupart, ont attristé leurs lecteurs au sujet de leurs repas, de leurs dimanches et de leurs cochers de fiacre. A vrai dire, je n'ai éprouvé aucune de ces misères dont ils ont eu à se plaindre. Quelques amitiés anglaises m'ont aplani certaines difficultés, une complète connaissance de la langue a fait le reste. Quand on parle anglais, on trouve moyen de dîner dans cette ville de trois millions d'âmes — et de corps, et même de s'entendre avec les cabmen. L'essentiel, je le répète, c'est de connaître la langue; alors tout est facile. Ceci a l'air d'un lieu commun, mais il semble vraiment que nous l'ignorions, nous autres Français, habitués que nous sommes à nous entendre toujours parler dans notre langue par les voyageurs de toute nation. Cela est vrai dans tous les pays, mais cela est d'autant plus vrai que le pays où l'on débarque est plus civilisé. Pour échanger avec des sauvages des verroteries ou des petits couteaux contre des noix de coco, des signes suffisent; pour boire du lait de chamelle sous la tente de l'Arabe ou pour pêcher la ba-

leine avec des Esquimaux on n'a besoin que de quelques mots; mais avec l'insulaire britannique les relations sont plus compliquées,et l'on devrait comprendre qu'il faut autre chose. « L'Anglais est un peuple ennuyeux qui parle anglais tout le long du jour, » écrivait plaisamment à un de nos journaux un voyageur spirituel et ignorant. Il avait raison ; ce devait être un peuple ennuyeux pour lui, et ce qui est pis, c'est que bien des Anglais, presque aussi spirituels et presque aussi ignorants que lui, disent de leur côté : Le Français est un peuple ennuyeux qui nous force, nous autres Anglais, à parler français tout le long du jour. Croyez bien qu'on en veut, à la longue, à celui qui vous force à baragouiner, même chez vous. C'est là une corvée qui ne devrait pas incomber au résidant, mais bien au voyageur qui a ses compensations dans le voyage même. J'ai été souvent émerveillé et, ajoutons-le, un peu honteux de voir à Londres toute une réunion d'Anglais de tout âge, — parmi lesquels se trouvaient des hommes d'une grande position et d'un grand mérite, — s'efforcer de soutenir une conversation française pour un seul étranger qui, soit par ignorance, soit pour ne pas courir le risque de faire rire à ses dépens, ne parlait que sa

langue. Même quand cela nous est possible, nous né poussons pas si loin la courtoisie en France, malgré nos prétentions au titre de peuple poli par excellence. On se demande si à ce prix les Anglais ne finiront pas par se lasser des « étrangers de distinction » que leur attire leur Exposition. Mais, par contre, qu'un Français leur arrive qui parle bien l'anglais, qui connaisse un peu, si peu que ce soit, la politique ou la littérature du pays, quel accueil ! Il semble que ce soit un Pic de la Mirandole, tant l'ignorance générale de ses compatriotes lui sert de repoussoir ! Des Anglais qui parlent correctement plusieurs langues, et qui sont au courant de tout ce qui se passe chez nous, paraissent émerveillés de rencontrer un Français qui ne soit pas complètement ignorant à l'égard de tout ce qui existe de l'autre côté du détroit. J'avoue que cet étonnement, dont je bénéficiais pourtant, m'humiliait, et qu'il me semblait en dire bien long sur notre réputation à l'étranger. Que de séductions pour plaire à ce visiteur qui a bien voulu les étudier 1 que de coquetteries pour lui faire admirer sous son plus beau jour leur pays dont ils sont si fiers, tout en en faisant bon marché pour flatter leur hôte !

c. Vous avez bien mieux chez vous; cependant je

voudrais vous faire voir quelque chose que nous trouvons assez bien, nous autres. » Telle est la formule ordinaire pour vous montrer quelque merveille. Et, en effet, on vous fait voir, au prix de n'importe quelles peines, quelles fatigues ou quelle dépense, tout ce dont vous vous montrez curieux. Il n'y a pas moyen de n'être pas charmé.

J'ai vu passer à Londres bien des visiteurs français pendant mon séjour; les uns repartaient anglomanes, les autres, anglophobes, il n'y avait guère de milieu; or, j'ai remarqué que, presque sans exception, voici ce qui décidait la chose : les anglomanes étaient ceux qui parlaient un peu l'anglais, les anglophobes étaient ceux qui n'en savaient pas un mot.

— Vous êtes donc anglomane ? me dira-t-on.

— Oui, je le suis, si par anglomanie on entend un souvenir reconnaissant d'un accueil plein de cor-

dialiLé, et un respect profond pour l'admirable esprit public qui anime le peuple anglais. Cet esprit public est, à mon avis, le trait distinctif de la nation anglaise qui lui doit sa grandeur. Il y a là un sentiment qui n'est pas le patriotisme pur, et qui pourtant ne ressemble nullement à cette vanité collectivement satisfaite à laquelle on adonné chez nous le nom de chauvinisme. Le perfectionnement

de l'Angleterre, si j'ose m'exprimer ainsi, est la préoccupation constante de tous ses fils. De même que chacun de nous cherche à embellir ou à agrandir sa demeure particulière, tout Anglais cherche avec persévérance, dans la sphère où le sort l'a placé, à grandir ou à améliorer son pays, tout en s'enrichissant et en s'élevant avec lui.

Moins satisfait qu'on ne le suppose en général chez nous de sa position actuelle, peu enclin par nature à être content de lui-même ou des autres, l'Anglais estime bien moins lés progrès obtenus que la facilité que lui offrent la constitution politique et les mœurs de son pays pour en atteindre de nouveaux. Son orgueil s'attache moins au présent, qui n'est pour lui qu'un champ de réformes, qu'à l'avenir et au passé : à l'avenir qui dépend de lui seul, puisqu'il se gouverne lui-même ; au passé qui,depuis cent soixante dix ans, ne lui montre pas un seul pas rétrograde dans les voies de la liberté et de la civilisation. En fait de liberté, d'autres nations, il le sait, ont franchi momentanément des barrières qui se dressent encore devant lui; mais dans des heures de défaillance ou de crainte ellés ont reculé,et elles se sont laissé refouler quelquefois, hélas ! en deçà du point de départ.

Lui seul a toujours marché. Chaque génération à

son tour a légué à celle qui l'a suivie l'héritage des libertés publiques sinon agrandi, du moins intact. Avec cette persévérance à acquérir et cette vigilance à garder le trésor national, comment un peuple ne deviendrait-il pas riche entre tous, politiquement, moralement et intellectuellement?

L'arbre de la liberté en Angle terre n'est point ce peuplier tout poussé que transplante et qu'acclame pour un jour sur nos places publiques une multitude enivrée — géant sans racines que cette même multitude, dans la lassitude du lendemain, laissera emporter par des soldats pour chauffer leur caserne avant même que son feuillage soit flétri ; — c'est bien plutôt un de ces chênes à la lente croissance que les siècles semblent rajeunir..Le gland d'où il est sorti fut déposé en terre il y a six siècles et demi par les mains gantées de fer des rudes barons du roi Jean, et, pendant bien longtemps, l'arbre, si robuste qu'il fût, ne protégea que leur bande féodale. Mais de siècle en siècle, d'année en année, l'ombrage s'est étendu ; pour chaque nouvelle branche qui pousse,, une racine correspondante s'enfonce dans le sol, et sans cesse de nouveaux groupes viennent prendre la place qui leur appartient sous l'arbre tu té-

laire : aujourd'hui il n'est pas un membre de la grande famille anglaise, si déshérité qu'il paraisse, qui ne prévoie avec certitude qu'un jour viendra où tous seront également abrités.

Au Musée britannique on voit, dans une des vitrines de la salle des autographes, l'original de la « Magna Charta ». Il est difficile de regarder sans un sentiment de vénération cette feuille de parchemin couverte de caractères illisibles. Tout auprès, dans un bien meilleur état de conservation, sont les articles préliminaires rédigés par les barons entre eux pour servir de base de rédaction à la Grande Charte. Grande Charte, en effet, que celle qui a su durer si longtemps !

A ce propos, un Anglais me racontait qu'il possédait ce petit livre que nous connaissons tous, intitulé : « les Constitutions de la France, » et que, se trouvant à Paris il y à une dizaine d'années, il avait voulu y joindre la Constitution, alors toute nouvelle, qui nous régit aujourd'hui.

La marchande à laquelle il s'adressa lui répondit : « J'ai toutes les autres constitutions, monsieur, mais je n'ai pas celle du moment. »

Il ne se lassait pas de répéter cette épithète : du moment, et finit par me dire : « Que pouvezvous espérer avec une pareille instabilité? — Il

est certain, lui répondis-je, que nous ne pouvons pas fonder de grandes espérances sur nos vertus politiques, mais il nous reste nos défauts : si avec l'instabilité rien n'est assuré, rien non plus n'est tout à fait perdu. »

.Cette digression m'a fait perdre de vue les conseils que j'avais commencé à donner aux touristes en Angleterre. Apprenez l'anglais, ai-je dit comme première recommandation; j'ajouterai : faites provision d'un ami anglais avant de vous embarquer. Pour y parvenir (le procédé est à peu près le même que pour faire un civet de lièvre), prenez un Anglais — il n'en manque pas à Paris — et au lieu de l'éviter parce qu'il fa.it trop de questions, et qu'il faut « tout lui expliquer, » — grief qui aux yeux du Parisien justifie toutes les inhospitalités — montrez-lui quelque politesse; accompagnez-le dans quelqu'une de ces expéditions que les Anglais affectionnent tant : au tom beau de l'Empereur, au Père-Lachaise, à la Morgue; ce ne sera pas gai, je le veux bien, mais tout cela vous sera rendu au centuple à Londres.

Faites mieux encore, et poussez le dévoucme nt jusqu'à ses dernières limites : conduisez-le à un petit théâtre et expliquez-lui un vaudeville à mesure qu'on le joue, de façon à faire retourner

tout le parterre, s'il le faut. Si ennuyeux que cela puisse être, vous aurez votre revanche à Londres, - je vous le jure. Enfin, et surtout, ouvrez-lui votre maison, quelque humble qu'elle soit. Ne vous exagérez pas les exigences du confort chez les Anglais : un peuple voyageur est nécessairement un peuple accommodant sur le chapitre des habitudes, et chez l'Anglais la curiosité l'emportera toujours sur le sybaritisme.

Faites-lui manger des plats français et boire de bon café ; menez-le prendre des glaces sur le boulevard et s'asseoir aux cafés chantants, ou bien encore, allez avec lui à la grand'messe ; enfin montrez-lui ce qu'il ne voit pas chez lui.

Alors, quand vous irez à Londres, au lieu de vous loger, comme le font tant de Français aujourd'hui, dans le triste et sale quartier de Leicester square, parce qu'il s'y trouve quelques hôtels et quelques restaurants de second ordre où l'on parle français, au lieu de vous borner à visiter en troupeau la Tour de Londres ou l'abbaye de Westminster à la suite d'un gardien ignare que vous ne comprenez même pas, vous verrez s'ouvrir pour vous, afin d'acquitter la dette d'hospitalité, dix maisons pour une ; les billets, les admissions, les recommandations pleuvront ; et

vous découvrirez tout à coup dans la vie de Londres, — la plus facile et la plus libre, sous de certains rapports, qu'il y ait au monde, — mille côtés intéressants que, sans ce secours, vous ne soupçonneriez jamais.

Car, il faut le dire, il n'est pas de ville où l'on ait autant besoin d'être initié. La vie de Londres ne se devine pas pour l'étranger : il faut être mis au courant. Il y a souvent une formule à prononcer pour se faire admettre, formule très-simple, mais qu'il faut encore connaître. Ainsi rien n'est plus commode et plus hospitalier que cette facilité accordé^ aux étrangers de faire partie momentanément d'un club à titre de membre honoraire; mais pour cela il faut un introducteur. Les galeries particulières abondent à Londres et contiennent de magnifiques tableaux ; rien de plus facile que d'obtenir des cartes d'admission, — de certains libraires, de certains marchands de musique les donnent à toute personne présentant quelque apparence de respectabilité, — mais comment le deviner ? Même pour aller lire à la bibliothèque publique du Musée britannique, il faut être muni d'une carte. Cela ne se refuse pas, je le veux bien ; mais il faut encore savoir la demander.

Londres, enfin, est plein de portes entre-bâillées. Il y a dans ce système restrictif quelque chose qui choque tout d'abord notre sentiment démocratique, à nous autres Français ; mais il a, comme presque toutes les choses de ce monde, ses compensations. Si à Londres il est peu de portes qui restent toutes grandes ouvertes, il n'en est point que l'autorité puisse fermer d'une façon arbitraire et vexatoire. Vous ne passerez peut-être pas, mais celui qui vous en empêchera vous dira le pourquoi, fùt-il un-sergent de ville !

On ne doit pas oublier que beaucoup d'établissements qui chez nous dépendent de J'État, sont, en Angleterre, à la charge de particuliers, et sont tout naturellement régis par eux. Il est juste que ceux-ci soient libres d'imposer des conditions au public lorsqu'ils l'admettent. Du reste, en toute chose, chez nos voisins, la liberté, on le sait, prime l'égalité. Ajoutons que, dans les lieux complétement publics, il y a fort peu de restrictions, et la foule n'y est guère gênée par des ordonnances de police. J'ai vu des femmes, vêtues littéralement de haillons, examiner les dessins du Musée britannique, et des gamins courir pieds nus et jouer sous les yeux de marbre des dieux du Parthénon'. Dans les parcs, qu'on aurait

grand tort de croire soignés et peignés comme notre bois de Boulogne, nulle défense de marcher sur l'herbe. Les enfants jouent et se poursuivent, les hommes se couchent et dorment sur les gazons dont la verdure, si persistante qu'elle paraisse, finit par souffrir de ces ébats. Dans le centre même des parcs s'étendent de véritables landes sillonnées en tous sens par des sentiers qu'y ont tracés les passants. On dirait des terres communales. J'ai vu le dimanche, dansleGreenPark, de nombreux groupes d'ouvriers assis par terre et goùlant en famille sur l'herbe. Seulement, dans de certains jardins où il se trouve des fleurs, comme à Hampton-Court, par exemple, on voit affiché de loin en loin un avis dans ce genre : « On compte que le public fera respecter ce qui est destiné aux plaisirs du public. »

En résumé, ce qui frappe surtout à Londres, c'est le petit nombre de choses défendues. Peu ou point de prohibitions administratives, et un caractère national qui sanctionne à peu près toutes les excentricités. De ces deux choses, il résulte une société dont on peut dire que, sauf l'indifférence ou la raillerie en matière religieuse que l'Anglais ne tolère point, tout ce que les lois ne défendent pas est permis. Ajoutons pourtant

qu'en présence de certains délits qui offensent la conscience publique et les lois de l'éternelle morale, l'opinion frappe souvent avec rigueur, alors que la justice légale reste impuissante. Les choses se sont passées ainsi à l'égard de Byron et de Shelley, que leur génie même n'a pas fait absoudre, et que nous considérons volontiers en France, faute de bien connaître leur histoire, comme d'innocents martyrs du cant britannique.

Il

Je sais qu'on continuera de dire que, si les Anglais ont la liberté politique, nous autres Français nous avons seuls la liberté sociale. C'est là une assertion que chacun de nous a entendue cent fois, et que bien des gens répètent sans trop chercher à démêler ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette consolation que nous offrons à notre àmour-propre national. M. Bright, dans une de ces improvisations démocratiques où il emploie si volontiers l'éloge de notre gouvernement comme moyen oratoire, osa même un jour pro-

duire ce lieu commun devant une assemblée de prolétaires anglais, qui ne surent pas lui objecter que la seule présence de tant d'ouvriers venus à ce meeting de tous les points du pays sans passeport, sans livret, sans empêchement de la part de leurs patrons, prouvait la possession d'une liberté qu'on pouvait bien qualifier de sociale, et dont leurs pareils, en France, ne jouissent certes pas. Moi-même, je le confesse, malgré les murmures de ma conscience qui me disait que toutes les libertés sont, à y bien regarder, solidaires, j'ai souvent mis en avant cette soi-disant liberté sociale en causant avec des Anglais ; car enfin, vis-à-vis d'étrangers, il faut\*bien se parer de quelque chose. Un jour, un d'eux me répondit avec beaucoup de calme : « Dites-moi donc, quelles sont ces libertés sociales dont vous jouissez et que nous ne possédons pas? » Qui fut embarrassé? Ce ne fut pas mon Anglais, car tandis que, par désir de combattre plutôt que par espoir de vaincre, je balbutiais quelques lieux com- muns vagues, sur la bonhomie française, sur la simplicité de nos réunions et le laisser-aller de nos conversations, — toutes choses qui appartiennent aujourd'hui bien plus à la tradition qu'à la réalité, — il reprit : « Sans parler de la facilité

qu'a l'Anglais de s'affranchir de la tyrannie de ce que vous appelez, en France, « les papiers, » sans parler, dis-je, de ce droit d'aller et de venir, qu'un de vos législateurs républicains, si je ne me trompe, confondait avec la liberté elle-même, connaissez-vous d'homme civilisé plus libre, en somme, que lui dans tous les actes de sa vie? Dès l'enfance, voyez-le dans les écoles publiques, prisonnier, sans doute, comme tous les écoliers, mais prisonnier sur parole, et complètement libre dans ses jeux; enfin, s'exerçant déjà à l'usage de l'initiative et à la responsabilité individuelle. Jeune homme, il choisit sa carrière sans crainte de la voir interrompre, au moment où elle devient lucrative, par un appel sous les drapeaux; à l'âge de vingt et un ans, il peut se marier à son gré, sans avoir besoin du consentement de personne; père de famille, il dispose de sa fortune comme il l'entend, de son vivant ou par testament, et la loi n'a rien à y voir. Développement précoce de la volonté, exemption de l'impôt du sang, émancipation de la jeunesse, exercice sans contrôle du droit de propriété : sont-ce là des biens sans mélange? Je ne sais, mais à coup sûr ce sont des libertés.

« L'Anglais se fait imprimeur, journaliste, boulanger, agent de change, maître d'école, directeur de théâtre, sans que l'administration intervienne.

Dans son commerce,il n'est sujet qu'aux conditions qu'ilpourras'imposer à lui-même,comme membre d'une corporation, dans l'intérêt commun. Il peut professer publiquement quelque culte que ce soit, ouvrir des temples pour le célébrer, fonder des écoles pour enseigner sa doctrine, et des journaux pour la défendre. A toutes ces choses il y a des inconvénients; mais, encore un coup, ce sont des libertés, et des libertés qui ne sont pas politiques. Quant à la liberté sociale, dans le sens le plus restreint du mot, celle des mœurs, qui tient plus à la sociabilité qu'à la société, vous avez été dans les salons de Londres, et vous avez vu des maisons de campagne de tout genre; vous comprenez, notre langue et nos usages ; dites, croyezvous qu'il y ait au fond plus de gène dans les relations ici qu'à Paris? Nous vivons autrement, mais vivons-nous moins librement ? »

Le fait est qu'il y a en Angleterre une indépendance générale d'allures qui nous paraît assez singulière à nous autres Français. Les enfants surtout m'élonnaient. J'ai visité le collège d'Éton

qui est un des monuments les plus curieux qu'on puisse imaginer. On n'y aperçoit au-

cune trace de cette séquestration qu'on juge nécessaire chez nous pour la discipline de l'enfance.

Nous avons pénétré, sur notre simple demande, dans la chapelle où les enfants étaient assemblés pour la prière, dans les réfectoires et jusque dans ces salles d'étude où rien n'a été changé depuis des siècles. Les fenêtres étroites avec leurs petits carreaux enchâssés dans du plomb, les pupitres où un trou sert d'encrier, les vieux bancs de chêne noircis et usés par le temps, donnent à ces salles un aspect vénérable, mais triste et sombre. Pour rien au monde, cependant, les Éto-

niens ne voudraient les voir changer ; car sur ces boiseries enfumées et sur ces bancs vermoulus sont gravés au couteau, — jasqu'à ne pas laisser une ligne d'intervalle, — les noms de tous les hommes distingués, orateurs, poètes ou militaires qui se sont succédé à Éton depuis la fondation.

Sur les chaires mêmes des professeurs, il n'y a plus place pour de nouveaux noms, à moins de les superposer aux anciens.

Pendant notre visite, j'ai aperçu dans les corridors et dans les cloîtres plus d'un gamin — futur grand homme peut-être — occupé à ce travail de

transmettre son nom à d'autres générations d'écoliers. Les grandes écoles d'Angleterre ont le privilége d'inspirer un souvenir affectueux à tous ceux qui les ont fréquentées. Des hommes d'État, rassasiés d'honneurs et de luttes, se disent encore avec orgueil « hommes d'Éton (Eton m en) » ou « hommes d'Harrow (Harrow men), » et s'animent quand quelque grande partie de cricket s'engage entre les élèves des deux écoles rivales. Tout récemment, une enquête s'établit sur le régime d'Éton, et plus particulièrement sur l'administration des revenus considérables provenant de la fondation. De graves abus furent signalés et reconnus, et il a fallu que ceux qui en profitaient s'exécutassent. La position des boursiers, surtout, s'améliora sensiblement — mais on ne changea rien à l'apparence. Le plus souvent, en Angleterre, les réformes se font ainsi. C'est l'inverse des sépulcres blanchis. On garde la forme du tombeau, mais on en fait un berceau. Toujours est-il que beaucoup d'anciens élèves prirent part à ce débat qui passionna le public, et que tous parlèrent avec tendresse de l'ancienne école, tout en réclamant des améliorations devenues urgentes. Il faut le dire, les hommes gardent toujours un bon souvenir des lieux où ils ont été enfants

heureux ou malheureux, pourvu qu'ils y aient joui d'une certaine liberté; il n'y a que les prisons qu'on ne se rappelle jamais avec plaisir. Or, point d'enfants si libres que les enfants anglais de toute condition.

A Éton, les élèves, au nombre de huit cents environ, sont divisés en boursiers et en pensionnaires ; les premiers sont logés dans l'intérieur du collège, vieil édifice dont une partie remonte au quinzième siècle, mais les pensionnaires ou oppidans résident dans la ville d'Éto n, dans des maisons particulières tenues par des dames autorisées à cet effet. Ils se rendent au collège pour les classes seulement et vivent le reste du temps aussi libres qu'à la maison paternelle, à la condition de ne pas dépasser de certaines limites qui compren-

nent toute la petite ville d'Éton et une partie des environs. Pour lieu de récréation ils ont de vastes prairies plantées d'arbres séculaires et baignées par la Tamise. Ils y ont leurs bateaux et leurs engins de pêche ; seulement, avant d'avoir l'autorisation de naviguer, ils passent un petit examen de natation. Parmi ces écoliers il en est qui n'ont pas neuf ans. On peut juger combien de pareilles habitudes à cet âge donnent d'indépendance.

Quand les vacances ont commencé, j'ai vu dans toutes les gares de chemin de fer de petits bonshommes arriver, isolés ou par bandes, chacun avec sa malle, pour regagner le logis paternel situé souvent à l'autre bout de l'Angleterre. Quelquefois on voyait percer sur ces figures enfantines une certaine inquiétude à l'endroit des bagages; mais en général, il faut le dire, les jeunes voyageurs paraissaient pleins de confiance en eux-mêmes. Souvent un écolier, qu'à son costume suranné datant du temps du roi Édouard VI, on reconnaissait pour appartenir à l'école gratuite de Christ's Hospital, prenait gaiement au débarqué son paquet à la main et se mettait en route à pied. Ces enfants, que l'on appelle familièrement blue-coats (habits-bleus), appartiennent souvent à des familles honorables quoique pauvres, et reçoivent une excellente éducation. Us portent encore le vêtement que leur assigna au seizième siècle leur jeune fondateur et, selon la règle qu'il établit lui-même, ils vont toujours tête nue hiver comme été. Presque tous les boursiers, à quelque école qu'ils appartiennent, portent quelque signe distinctif, reste de l'ancien costume du temps de la fondation. L'accoutrement des blue- coats est grotesque. Il se compose d'une longue

robe de drap bleu serrée à la taille par une ceinture de cuir, de culottes courtes et de bas de laine jaune ! Ce vêtement lourd et disgracieux, insupportable dans les chaleurs de l'été, qui laisse la tête exposée à l'ardeur du soleil et au froid de l'hiver, n'a pas de raison d'être et n'est plus qu'une marque humiliante de la gratuité de l'éducation que reçoivent ceux qui le portent. Eh bien ! ce serait toute une histoire que de vouloir changer cela.

Il né faudrait pas se figurer que la pauvreté — je ne parle pas de la misère, qui se ressemble partout — produise en Angleterre les mêmes effets que chez nous. La différence qui existe dans les lois qui règlent l'héritage en entraîne beaucoup d'autres. En France, un jeune homme pauvre est généralement né de parents qui l'étaient aussi; son manque de fortune suppose des habitudes d'enfance, sinon grossières, du moins rudes ; les autres membres de sa famille sont probablement placés dans des positions sociales subalternes; enfin, d'après nos mœurs actuelles, il est presqu'à .coup sûr condamné, soit à renoncer au mariage, soit à épouser une femme qui n'aura guère plus que lui et à faire souche de pauvres gens qui auront à gagner durement leur vie dans un pays où,

quoi qu'en dise le proverbe, il y a encore de sots métiers. En Angleterre, si vous n'avez pas le sou, cela peut indiquer seulement que vous avez euun frère aîné. Vous pouvez être fils de millionnaire ou de lord, et gagner votre vie comme vous l'entendez, sans déroger — en élevant des moutous en Australie, par exemple, si la vie pastorale vous plaît. Le mot de parvenu que l'Anglais a dû emprunter à notre langue, ainsi que celui de mésalliance, n'a réellement aucun sens pour lui.

L'Angleterre tout entière est une nation de parvenus qui s'en font gloire. La moitié de ses lords pourraient ajouter ce titre à ceux qu'ils portent, en lui donnant la signification adoptée par les nations du continent. Il y a sans doute en Angleterre, comme partout ailleurs, des gens qui possèdent, pour leur malheur ; une fortune qui n'est pas en accord avec leur éducation et leurs véritables goûts : on s'en moque, mais leurs fils, s'ils sont bien élevés, marcheront de pair avec tout te monde. L'Anglais, si ardent et si habile à acquérir, n'est point conservateur en matière d'argent; il fait fortune, mais il se ruine aussi llès-volontiers. Il s'enrichit, vit dans le Juxe, élève ses garçons, marie ses filles sans dot à des • hommes qui souvent n'ont qu'une profession

pour toute fortune, et meurt après avoir tout mangé, .la conscience en repos. Chose plus étrange ! ses enfants ne reprocheront rien à sa mémoire; — il était libre de faire de son argent ce qui lui plaisait. Les pères prodigues ne sont pas rares, et il est plaisant de voir combien on compte peu sur l'héritage en Angleterre, sauf dans les cas de substitution.

La ligne de démarcation si sévèrement observée chez nous entre le capital et.le revenu est singulièrement vague aussi pour beaucoup d'esprits anglais. En France, nous restreignons nos goûts au niveau de notre fortune : l'Anglais travaille constamment à mettre sa fortune au niveau de ses goûts. C'est là le secret de son infatigable activité.

Dans nos provinces, la plupart des pères de famille ne dépensent pas leur revenu ; aux yeux d'un Anglais, l'homme qui met de côté,pour quelque motif que ce soit, est toujours un peu un avare. Il est vrai que chez eux la préoccupation des dots n'existe pas, et que, le plus souvent, la jeune fille, même lorsqu'elle appartient à une famille aisée, n'apporte chez son mari qu'un fort modeste trousseau. Ajoutez à tout ce qui précède un goût trèsgénéralpourl'aléatoireetlesaventures ifnancières, une grande facilité à prêter et à emprunter, à

donner et à s'endetter, et vous aurez quelque idée de l'instabilité des fortunes en Angleterre. « J'ai tiré cinq cent mille francs de ce trou-ci, » disait un Anglaisen désignant du geste l'ouverture d'une ancienne mine de houille. « Et qu'en avez-vous fait ? » lui demanda son interlocuteur qui le savait fort peu à son aise. « Je les ai mis dans ce trou là, » répondit-il en montrant sans la moindre rancune un autre puits qui avait trompé ses espérances. Dans une pareille société, la richesse n'est guère qu'un accident heureux qui ne peut conférer une position sociale, si ce n'est dans les cas où elle atteint ces proportions colossales qui, en tout pays, constituent une véritable puissance.

Dans le même salon, autour du même foyer, se groupent les fortunes les plus diverses. L'inégalité des conditions est souvent choquante, mais elle est reconnue et acceptée de tous, ce qui simplifie bien des choses. Aussi les relations entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent n'ont rien de l'amertume qui accompagne l'aumône. Les parents pauvres se poussent, se casent, grâce à un patronage qui s'exerce souvent aux dépens de la justice, malgré le système d'examen adopté aujourd'hui, mais ils ne se dissimulent ni ne se renient.

En général, du reste, l'Anglais parle assez

Iran chôment de sa fortune, et Vincomc-lax, qui le force à .déclarer le chiffre de son revenu, ne le vexe pas autant qu'on pourrait le supposer, par son côté inquisitorial. Dans le monde, il m'a paru qu'il reportait la réserve ou la dissimulation que nousjnontrons dans les questions d'argent, sur le chapitre de la santé, sujet qui joue un si grand rôle dans les conversations de Paris. Anglais et Anglaises sont censés se bien porter jusqu'à ce qu'ils meurent ; et la question des maladies se traite exclusivement avec le médecin. C'est au point qu'en voyant tant des gens atteints d'infirmités de toutes sortes n'y jamais faire allusion, je me demandais quelquefois s'ils s'en doutaient.

On peut dire, en somme, que rien ne diffère plus de la société anglaise que l'idée qu'on s'en fait chez nous. Pour beaucoup de gens, aristocratie est synonyme de caste privilégiée ; or, l'aristocratie anglaise ne ressemble en rien à une caste. Elle n'en a pas l'immobilité surtout. J'oserai dire, en dépit des révolutions que, on voit bien plutôt persister dans les débris dispersés de notre Tieille noblesse française les caractères distinctifs qui constituent la caste. Les grands seigneurs viennois se rendent bien compte de la chose quand ils disent avec dédain : « Les Anglais ont le

rang, ils n'ont pas la noblesse. » En effet, la noblesse anglaise qui se recrute constamment parmi le peuple s'y replonge aussi continuellement, et il n'existe en Angleterre aucune barrière réelle entre le patricien et le plébéien. Le fils du dernier paysan, s'il rend des services au pays, peut devenir lord, et personne ne le traitera d'intrus. D'autre part, les petits-fils d'un duc ne se distinguent en rien du bourgeois. Ce sont des commoners, ou hommes sans titres, — appellation que j'ai vu traduire assez plaisamment en français par gens du commun. Il en résulte une démocratie la plus aristocratique, et une aristocratie la plus démocratique du monde. Macaulay a pu dire avec raison que, même au moyen âge, en Angleterre le bourgeois ne murmurait pas contre des dignités auxquelles ses fils pouvaient prétendre, et que le grand seigneur n'était nullement disposé à insul- "ter une classe dans laquelle ses propres enfants devaient se confondre. Cela est encore plus vrai de nos jours. Est-ce à dire qu'une origine illustre, un nom ancien n'ait pas chez nos voisins le prestige qu'il exerce partout sur l'imagination des peuples ? Loin de là ; et tant que la poésie ne se sera pas retirée tout entière de ce monde, le passé aura là, comme ailleurs, son reflet magique. Je

prétends seulement qu'en Angleterre, comme chez nous, ce sont là des avantages appréciés surtout par ceux qui les possèdent, de même que les hommes à profil grec font grand cas de la régularité des traits ; les roturiers, les gens à nez re-

troussé s'en passent et ne se croient pas plus vilains pour cela. Les pairs anglais, je le répète, ne forment pas une caste, ils constituent une classe très-enviable ettrès-enviée, possédant de grandes richesses à l'abri de tout revers, grâce aux substitutions, et le privilège bien plus précieux d'être législateurs héréditaires de leur pays : c'est bien assez.

Je ne veux pas traiter la question politique, je tiens à me borner et à n'envisager ici la chose qu'au point de vue de la liberté sociale. Mon horizon ne dépasse pas les salons. On comprendra que dans une société où les fortunes sont monstrueusement inégales parmi les membres d'une même famille, et où des alliances nombreuses .unissent l'aristocratie à la bourgeoisie, il est difficile qu'il y ait des coteries exclusives. Quels seraient les titres d'admission ? Pour mon compte, je n'ai guère vu de salons à Londres, même chez les plus grands seigneurs, où la société ne fût ce que dans certains cercles de Paris on appelle-

rait mêlée. La conversation s'en ressent : les sujets y sont abordés de tous les côtés à - la fois, et l'on y retrouve un écho de toutes les opinions qui divisent la nation.

Il y a en Angleterre des mobs, — le mot est intraduisible, — pour qui un lord est l'objet d'une mystérieuse vénération, et qui feraient mille bassesses pour être admis dans son intimité : mais il y a des snobs partout. Le spirituel auteur du Livre des Snobssn a donné la définition suivante : « Un snob est un homme qui admire platement des choses vulgaires » (A man ivho admires meanly mean tlzings), et il a établi des catégories nombreuses de snobbisme. Chose étrange ! il y a des pays démocratiques qui possèdent la variété du snob-courtisan. Celui, par exemple, qui, ressuscitant au dixneuvième siècle les plates adulations de la Rome impériale, chercherait à représenter des paysans auvergnats, des porteurs d'eau et des commissionnaires retirés comme des admirateurs mystiques d'un divin César, et transformerait leur ignorance en vertu politique, serait un snob de la plus colossale espèce. On aurait beau en faire un duc, il n'en serait pas moins, à ce que m'assurait un Anglais, un snob.

Mais si les snobs, comme je le disais, recherchent

les lords, ceux-ci, en général, recherchent avec une égale ardeur les illustrations de toute sorte pour en parerleurs salons. C'estle sentimentaristocratique se manifestant par le goût de toutes les prééminences. Qu'il y ait là parfois un désir inavoué de faire preuve de puissance en montrant qu'on peut attirer à soi les supériorités de quelque genre qu'elles soient, — beauté, esprit, talent, science même, la chose est fort possible; mais le résultat n'en est pas moins bon pour tout le monde. Le vulgaire lui-même apprend le prix des distinctions intellectuelles quand il les voit marcher de pair avec le rang et la richesse. Pour être recherché dans le grand monde de Londres, il ne faut qu'avoir quelque côté saillant. Les réunions sont des pique-niques où chacun apporte son plat.

Littérateurs, héros, artistes, causeurs surtout, chacun y est le bienvenu s'il fournit un élément de vie à cette masse variée et mobile : aussi la vie y est-elle intense sous un extérieur assez calme.

Dans son aspect matériel le salon anglais accuse un grand laisser-aller. Point de symétrie dans l'arrangement du mobilier qui n'a jamais ce caractère homogène et un peu sévère que nous croyons obligatoire pour les grandes habitations. Si riche que soit un salon anglais, il est toujours, plus ou

moins, un grand boudoir. Mille objets y trahissent les habitudes journalières. Sauf le luxe des fleurs, il y règne, à fortune égale/beaucoup plus de simplicité qu'à Paris. Hommes et femmes y sont confondus, et on ne voit guère ces groupes d'habits noirs, faisantfaceàdes parterres de toilettes féminines,qui font le désespoir des maîtresses de maison à Paris. Pourquoi cela ? Je ne veux pas accepter une interprétation qui serait blessante pour les Parisiennes, et je trouve l'explication du phénomène dans une circonstance toute matérielle: il est reçu à Londres que les femmes peuvent se tenir debout et causer ainsi en groupes, soit entre elles, soit avec les hommes; les hommes, en conséquence, s'asseyent quelquefois à côté des femmes assises.

Des jeunes filles, pour qui une longue immobilité est un véritable supplice, ne sont point condamnées, comme cela se voit chez nous, à rester sur leurs chaises tandis que des vieillards sont suppliciés debout dans des embrasures de portes. Les mœurs anglaises admettent qu'une jeune fille puisse, dans une maison honnête et sousles yeux de cent témoins,s'éloigner de sa mère pendantquelques instants : l'homme qui cause avec elle n'est donc pas obligé à cetour deforce qui consiste à être aimable, tout en adaptant sa conversation au goût de deux

femmes dont l'une a vingt ans de plus que-l'autre.

Je ne sais si j'ai réussi à rendre l'impression que m'a- faite la société anglaise. Une double expérience m'a prouvé combien il est difficile de traduire les mœurs d'un pays de façon à les faire comprendre dans un autre. A Londres, j'ai essayé vingt fois, et sans succès, d'expliquer mille particularités de notre régime actuel. J'ai commenté en vain le discours de M. Rouher au banquet du libre-échange pour- démontrer comment une grande nation, devait être fière- qu'on lui ait fait faire, pour son bien, ce qu'elle ne voulait pas faire ; j'ai cherché à raconter les élections du conseil général des Deux-Sèvres, celle de M. Plichon, et, enfin, tout le jeu de nos institutions municipales : les Anglais n'y comprenaient rien et me disaient. Je laisse à deviner ce qu'ils me disaient.

III

J'aurai bien d'autres choses à raconter, bien d'autres réflexions à faire, mais l'espace me manque. En relisant ce que je viens d'écrire, je ne puis me dissimuler que je serai accusé d'optimisme; mais j'ai été au-devant du reproche en acceptant d'avance l'épithète d'anglomane. On me dira quele touriste français qui va à Londres pendant la durée de l'Exposition, quand l'Angleterre tout entière est sur ses gardes, fait un peu un voyage comme celui de Catherine II en Crimée, et que le patriotisme anglais, à l'exemple de Potemkin, sait lui créer des objets factices d'admiration. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette objection, et j'admets qu'il est difficile de juger avec une sévère impartialité l'hôte qui vous accueille bien. Je reconnais aussi combien mon champ d'observation a été restreint. Je n'ai guère vu en Angleterre que la bonne société, — celle que par goût je fréquente dans mon pays. Cependant, comme la bonne société en Angleterre em-

brasse des conditions de naissance et de fortune très-variées, qu'elle réunit le monde des lettres et des arls à celui de l'aristocratie nobiliaire, j'ai pu voir des hommes de toutes les opinions et de po-

sitions très-diverses. Mais je n'ai visité ni les ginpalaces, où dans l'ivresse la misère s'accouple au - vice, ni le quartier de Saint-Giles, ni les rues où s'entassent les Juifs recéleurs et revendeurs de vieux habits, ni les tableaux vivants, ni les tavernes du dernier ordre, ni aucun de ces lieux, enfin, où le chroniqueur français a soin d'accourir dès son arrivée à Londres, afin de gratifier ses lecteurs de descriptions de la grossièreté et des turpitudes britanniques. Il n'est pas besoin, hélas!

de passer le détroit pour trouver dans une grande cité des tableaux de ce genre. Je n'ai vu ni la misère de l'Irlande, ni celle plus émouvante encore — car elle est supportée sans révolte et sans vengeance — des districts manufacturiers ; j'ai vu peu de chose, enfin, mais je n'ai parlé que de ce que j'ai vu.

En somme, ce que j'ai observé a provoqué mon admiration. Est-ce à dire que rien ne m'a déplu, et que je n'ai rien trouvé à blâmer! Tant s'en faut; et si j'écrivais en anglais, l'amour-propre de nos voisins ne trouverait pas toujours son

compte à mes remarques. Mais dans quelques pages qui ne peuvent avoir la prétention d'être un tableau de l'Angleterre, ni même un récit complet de voyage, il fallait choisir parmi mes impressions. Il m'a semblé que la portion critique de mes remarques était celle que je pouvais supprimer avec le moins d'inconvénient. Elle aurait peu appris à mes lecteurs : ce terrain-là a été exploité par la plupart des correspondances de Londres jusqu'aux dernières limites de l'absurdité et du mauvais goût. J'ai voulu surtout protester contre de certaines notions très-fausses, mais très-généralement répandues chez nous, sur la société anglaise, sur la considération qu'y procure la richesse, sur le rang qu'y occupe le talent, et sur la forme toute particulière qu'y revêt le sentiment aristocratique. J'ai été trop heureux que mes observations m'aient fourni à moimême la confirmation de la théorie que me suggérait ma raison pour ne pas désirer les publier.Il me répugnait d'admettre que la liberté politique pût être dans une nation une chose àpart,ne s'incorporant et ne se reliant à aucune autre — une pièce brillante, mais isolée, dans une mosaïque sociaLe — une liberté, en un mot, compatible avec toutes les servitudes. Trop de gens en France

ont intérêt à nous le faire croire. Il m'était aussi difficile de comprendre que le principe du libre examen pût avoir pour fruit le cant religieux, et un pays où la diversité des croyances est passée en proverbe me semblait devoir forcément être au fond tolérant, car c'est le désir ou la nécessité d'arriver à l'uniformité qui produit l'hypocrisie en toutes choses. J'ai vil avec plaisir, dis-je, que les sociétés sont plus logiques qu'on ne veut bien le dire, et que la liberté qui p.eut le plus, peut aussi le moins. J'ai vu qu'elle n'était pas une déesse immortelle, mais stérile; qu'elle était plutôt une mère vigilante et féconde dirigeant les travaux et se mêlant même aux plaisirs de ses enfants. J'ai compris,en un mot, qu'un peuple en prenant pour souverain bien la liberté choisit la bonne part, et que tout le reste lui est donné par surcroît.

Le neuvième volume de la Correspondance de Napoléon Ier contient une lettre datée du camp de Boulogne, où il dit : « Je suis baraqué sur le bord de l'Océan, où d'un coup d'œil il est facile de mesurerladistance qui noussépare de l'Angleterre. »

La distance matérielle est, en effet, facile à mesurer, et il n'est pas besoin d'être un grand homme pour cela. On raconte que lorsqu'en 1688 la flotte de Guillaume d'Orange enfila le détroit pour ga-

guer les côles du Devonshire, les vaisseaux placés à l'extrême droite et ceux placés à l'extrême gauche de son escadre saluèrent en même temps, ceux-ci les forts de la rive française, ceux-là les citadelles de l'Angleterre. Il est possible même que l'étroit espace soit facile à franchir dans le sens où l'entendait le rêveur ambitieux du camp de Boulogne. Mais il n'est pas donné à tout le monde, et moins aux conquérants qu'à personne, de comprendre tout ce qui nous sépare de l'Angleterre. Ce n'est pas seulement l'Océan qui lui sert de rempart. Bien mieux que lui, la liberté l'entoure et la protège. C'est un abîme aussi, qui a comme l'Océan des gouffres insondables et de terribles colères; comme lui, la liberté engloutit parfois ceux qui ont voulu se servir d'elle pour aborder où les poussait leur ambition; ses émanations rudes, mais salutaires, offensent les poitrines débiles ; mais c'est sa vague puissante et assouplie qui porte aujourd'hui aux extrémités du monde la grandeur du nom anglais, et l'on sent que c'est dans son flot réparateur que l'on se plonge, quand, pour me servir de l'expression hardie d'un de nos plus éloquents écrivains, on va prendre un bain de vie dans la libre Angleterre.

10 SEPTEMBRE 1862.

Fcte de l'Empereur. — Procès Mirés. — Cundamnation de M. Taule pour manœuvres à l'intérieur. — Discours de M. Jules Favre. — Les avocats. — La liberté au coUége.

- L'inventaire sommaire des archives départementales. —

Cavour. - Florence et Turin par Daniel Stern. — Œuvre parlementaire du comte de Cavour par J. Artom et Albert Blanc.

1

Jamais cette- morte saison de l'été n'a été plus réellement morte, et les chroniqueurs attitrés, s'il en est, des provinces de Kouang-toung et de Tche-kiang ont dû être aussi bien pourvus de matériaux que les nouvellistes parisiens. A vrai dire, il y a plus d'un rapport entre la position du chroniqueur chinois et celle de son confrère de France, — à supposer toutefois que le CélesteEmpire ressemble à l'idée que nous nous en sommes faite jusqu'à présent. Pour ne parler que de la littérature, même mouvement sans vie, même agitation stérile à constater. Les lettres,

honorées officiellement, mais s'isolant tous les jours davantage par lassitude et par la force des choses de tout ce qui fait leur vivante et contemporaine puissance, sans retrouver pour cela la sérénité de la morale et de l'art éternels — perdant, en un mot, par un juste et providentiel châtiment, la beauté en même temps que la vertu ; l'histoire même, cette dépositaire naturelle des protestations des peuples, se répandant en récits minutieux, en enquêtes oiseuses sur des nuances de criminalité ou en conjectures stratégiques, et se bornant dans ses conclusions à effleurer mollement d'un aiguillon tardif et repentant la conscience publique ; de plates adulations au pouvoir, officielles et officieuses; la vertu récompensée et médaillée par une académie de mandarins; enfin, à l'occasion de la fête du souverain, une distribution de boutons bleus, — je veux dire de rubans rouges, — à des lettrés de seconde classe : voilà ce que j'ai retrouvé dans la Chine d'Occident.

Le jour où se célébrait la fête de l'empereur, on ouvrait gratuitement au public le théâtre national par excellence — celui que l'État subventionne à grands frais pour représenter dignement aux yeux de l'étranger notre prééminence artistique, — et voici ce qu'on chantait sur cette grande scène de

l'Opéra, en face du peuple le plus spirituel de la terre.

Notre France, tranquille et fière Sous l'aile de l'aigle vainqueur, Adresse au ciel sa prière Pour la fête de l'Empereur: « Dieu tout-puissant, roi du ciel, de la tene, « 0 toi, qui tiens notre sort dans ta main !

« Maître de tous, soit en paix, soit en guerre, « Protège notre souverain. »

Que les aits aux arts s'unissant, Aujourd'hui d'un chœur unanime, Reconnaissent le bras puissant Vers eux tendu qui les ranime.

Qu'ils acclament le Protecteur De la nouvelle Renaissance, Que par eux les vœux de la France Remontent jusqu'à l'Emperenr.

Franchement, qu'eût-on pu faire de mieux à Pékin,pour Jouer le fils du Soleil et le cousin de la Lune ? Et que pensez-vous de la nouvelle Renaissance célébrée par M. Nérée Désarbres ?

Lorsqu'à mon retour de Londres j'ai ouvert nos journaux, j'ai cru un instant avoir rêvé l'absence. J'ai tout retrouvé, depuis les procès de M. Mirès à Douai jusqu'aux lamentations des feuilletonistes sur la démolition des théâtres du boulevard, qui se poursuivaient avec force détails

historiques. On peut croire, en effet, que ce soit chose chanceuse que de forcer la gaieté française à déménager : pour peu qu'il s'en perde en route, il n'en arrivera guère au nouveau logement.

Quand il reste si peu de liqueur au fond de la bouteille, il n'est pas sage, sans doute, de la trans-

vaser ; mais, enfin, ce n'est pas une raison, parce que nous ne sommes plus gais, de devenir ennuyeux, et il serait temps d'en finir avec l'histoire de la Gaîté, du théâtre de Nicolet et du petit Lazari.

Parmi les procès Mirès — leur nom est légion, — il en est un en face duquel je me suis montré d'une véritable ignorance d'émigré. Mon court voyage d'outre-Manche m'avait si bien fait perdre le souvenir de nos usages que je ne comprenais pas, tout d'abord, qu'on pût condamner un homme à la prison et à l'amende pour avoir distribué, pour les besoins de sa cause, sans autorisation préalable du préfet de police, une brochure où la politique n'avait rien à voir. C'est là, à ce qu'il paraît, une infraction à la loi de 1849 sur le colportage. Si l'interprétation donnée à la loi par le tribunal de Douai était rigoureusement adoptée, il y aurait bien des choses à réformer dans les habitudes de la vie ordinaire. Ainsi on

ne pourrait plus offrir, de la main à la main, un livre ou une brochure à un ami, sans s'exposer à être traité en colporteur non autorisé. Si l'on peut donner un seul exemplaire d'un livre, pourquoi n'en donnerait-on pas dix, ou cent, dans les mêmes conditions? Par sa répétition, un acte innocent peut-il devenir coupable aux yeux de la justice? Tel auteur n'a qu'un ami, et il lui porte luimême un exemplaire de son livre ; tel autre, plus heureux, a dix amis, et il leur donne dix exemplaires qu'il fait distribuer par la maison Bidault : où est la différence? Un journal a posé la question sous une forme encore plus saisissante pour la magistrature : « Combien de fois n'est-il pas arrivé, « a dit le Monde, » qu'un procureur général ait mis en brochure son discours de rentrée et l'ait adressé à diverses personnes et même aux différents journaux ? Est-ce qu'une autorisation administrative eût été nécessaire pour cette distribution ? » Dans son esprit, la loi de 1849 est déjà assez menaçante pour la liberté : si en l'appliquant on devait s'attacher à la lettre, elle de• viendrait intolérable.

Comment voulez-vous qu'on comprenne ces choses-là quand on revient d'Angleterre, et surtout quand on revient tout pénétré des résultats

qu'y ont produits les sociétés de colportage,— sociétés dues à l'initiative privée et dont le but est de répandre à bas prix, dans les campagnes, l'instruction et l'amusement honnête ? Jusqu'à présent, cette liberté de colportage n'a pas eu d'inconvénients. Il peut se trouver, à la rigueur, un éditeur avide pour spéculer sur l'appétit dépravé d'une portion du public, en lui fournissant des aliments malsains, mais il n'est guère probable qu'il se rencontre une réunion d'hommes pour fonder, en leur nom et avec leur argent, une association pour propager le vice et l'immoralité parmi leurs concitoyens. D'un autre côlé, si les fondateurs se laissaient exclusivement guider dans le choix de leurs bibliothèques populaires par des influences de secte ou par le désir d'un enseignement trop sévère, les lecteurs pourraient bien manquer et l'entreprise devenir par trop onéreuse. Là encore , la liberté arrange tout.

Mais me voilà bien loin de nos tribunaux français. J'y ai retrouvé une vieille connaissance qui reparaissait sous forme de pourvoi..

C'est le procès de M. Taule, ex-rédacteur du journal le Travail, déjà condamné en cette qualité à liuit mois de prison et à cinq cents francs d'a-

mendë. Il s'agissait cette fois pour lui de faire Casser l'arrêt de la Cour impériale de Paris, qui l'a condamné à deux mois d'emprisonnement comme coupable de manœuvres et d'intelligences à l'intérieur. L'effet de cette condamnation, prononcée en vertu de la loi de sûreté générale de 1858, est, on le sait, de rendre le comdamné passible à perpétuité d'expulsion ou d'internement. C'est là ce qui rendait cet appel en dernier ressort àla justice du pays cent fois plus intéressant, à mes yeux, que tous ces hideux procès de meurtre ou ces scandales de succession dont le public se repaît avec tant d'avidité, et c'est là aussi ce qui me fait un devoir d'en parler aujourd'hui. En France, nous oublions trop facilement la loi, jusqu'au moment où elle pose sa griffe sur nous. La poursuite dirigée contre M. Taule avait pour base unique une lettre adressée par lui à M. LedruRollin à Londres, lettre saisie à la poste par ordre de M. le préfet de police. La police correctionnelle avait vu là des manœuvres à l'étranger. En appel, la Cour impériale reconnut qu'une letlrer qui n'était pas sortie de France ne pouvait avoir le caractère d'intelligence à l'étranger, et, changeant le délit sans changer la peine et sans reviser le procès, elle maintint la condamnation, mais

cette fois pour manœuvres et intelligences à l'intérieul'. Ces intelligences consistaient dans les relations de l'accusé avec un nommé Joly qui lui a procuré un discours de M. Ledru-Rollin prononcé sur la tombe d'un Polonais proscrit; puis dans ses relations avec M. Martin-Bernard, quilui a fourni l'adresse de la personne chargée à Londres de recevoir les lettres de M. Ledru-Rollin ; enfin dans ses relations avec un individu resté inconnu, qui a porté la lettre incriminée à la poste.

La Cour de cassation a rejeté le pourvoi de monsieur Taule. Ce procès, on l'avouéra, n'était pas d'une lecture très-rassurante pour un voyageur dont toutes les communications avec la.patrie, depuis deux mois, avaient eu lieu au moyen de cette poste si complaisante pour les curiosités de la police. On ne peut s'empêcher de trembler rétrospectivement en songeant à toutes les manœuvres et intelligences à l'étranger dont les amis ont pu se rendre coupables en vous écrivant.

Puisque nous sommes au Palais, profitons-en pour dire quelques mots en passant du discours que M. Jules Favre a prononcé il y a un mois àla conférence des avocats en se démettant de ses fonctions de bâtonnier.

Un beau discours est chose assez rare pour

valoir la peine d'être mentionné, et il y a plus d'un volume qui ne contient pas autant de beautés littéraires que cette allocution de M. Jules Favre.

C'est toujours une entreprise un peu dangereuse que de recommander et de vanter dans un discours l'art de bien dire : il faut là prêcher d'exemble. L'ex-bâtonnier s'en est tiré avec tout le bonheur que -donne un grand talent, et ses jeunes confrères, en l'écoutant, ont dû partager son admiration pour « les mystères de cette faculté donnée à l'homme de varier à l'infini les reflets de. son âme. » Il a trouvé pour le travail des paroles d'amour propres à enflammer les plus paresseux; et il a peint en termes éloquents d'émotion pleine et discrète qui succède à la lutte courageuse de la pensée, » ainsi que « cette possession de soi-même, ce plaisir si vif de comprendre et de découvrir, cette élévation subtile et souveraine de tout notre être au-dessus de la triste sphère de nos misères un instant oubliées ? »

Tout en ne mettant jamais le pied au Palais, je m'intéresse fort, je l'avoue, à ce qui se passe au barreau. Son organisation, qui reconnaît une autorité confraternelle et toute morale, me semble renfermer des germes vivants de self-government

(hélas ! qu'il faille se servir d'un mot étranger !) L qui presque partout ailleurs sont absents ou atroL pliiés. Quand, autour de soi, tous les éléments de la société semblent de jour en jour se pulvériser, peur ainsi dire, davantage, on se sent rassuré par la vue d'une agrégation quelconque d'hommes. Ces gens qui élisent leurs bâtonniers et leur conseil de discipline, qui ont conservé le respect de la tradition tout en modifiant sans bruit, quand il le faut (comme ils viennent de le faire tout récemment encore), leurs usages pour les mettre d'accord avec l'esprit du temps, me semblent former un noyau résistant qui pourrait, à un jour donné, servir de point d'appui pour la conscience publique. Dans un pays comme le nôtre, où il ne serait pas sage, dans la vie civile, de compter sur l'héroïsme individuel, il est bon qu'il y ait de ces forteresses professionnelles derrière lesquelles les hommes peuvent protester sans trop de risques. L'esprit de corps, s'il n'est pas l'honneur, y supplée souvent, et sa voix se fait parfois entendre dans des occasions où, celui-ci resterait muet.

Mais le nombre de ces germes de gouvernement en dehors de l'État diminue tous les jours, et ils sont, du reste, trop faibles et trop dispersés

pour que l'on fonde sur eux de bien grandes espérances. La sagesse consiste à tirer le meilleur parti .possible du régime sous lequel on vit; et puisque nous sommes un pays chaque jour plus centralisé, c'est au centre qu'il faut regarder. Je suis donc de ceux qui lisent avec persévérance les discours officiels : il s'y trouve souvent des promesses, et les promesses se réalisent quelquefois. Le discours de M. le ministre de l'instruction publique à la distribution des prix du concours général, annonce des modifications dans l'organisation de l'Université qui ne laissent pas que d'avoir leur importance. Il serait question, à ce qu'il paraît, d'abandonner, jusqu'à un certain point, le système connu sous le nom de bifurcation, d'organiser plus largement dans nos écoles l'enseignement secondaire français et de fonder, avec le concours de l'État et des villes, des collèges spéciaux pour l'industrie. Pour compléter le système, on instituerait, en outre, quelques écoles supérieures destinées à l'étude de l'économie politique — que M. le ministre a désignée par une périphrase de cinq lignes. Malheureusement, le discours n'est point explicite sur la question d'application de ce système, et l'on ne voit point quelle devra être, au juste, la relation

entre ces deux enseignements, dont l'un sera littéraire et l'autre professionnel. C'était pourtant l'a l'essentiel.

Une autre réforme à laquelle tous les esprits libéraux ne peuvent qu'applaudir sans restriction, mais qui sera peut-être d'une réalisation plus difficile que ne le pense M. le ministre, a été annoncée par lui en ces termes : « Espérons aussi un accueil bienveillant au projet de continuer la révision du. programme littéraire, et de le dégager de tout excès. Ne serait-il pas avantageux de laisser aux élèves, livrés peut-être trop exclusivement aux exercices réglementaires, un peu plus de loisir, afin de leur rendre un peu plus de spontanéité ?

« Comment lire avec profit les meilleurs ouvrages; comment s'essayer aux compositions vers lesquelles l'esprit incline ; comment réagir par les instincts naissants de l'imagination sur le fond même des études, si le travail continuel des leçons et des devoirs paralyse toute initiative personnelle? N'en est-il pas de même des maîtres et des professeurs qui, pleins de zèle et de courage, feraient mieux encore s'ils étaient moins absorbés ? »

Oui ! laissons à ces pauvres enfants un peu

plus de loisir et à leurs professeurs un peu plus de liberté; faisons même des vœux pour que le baccalauréat ès lettres « devienne une épreuve plus intelligente et plus sûre, quand elle n'est encore trop souvent qu'une gymnastique de la mémoire. » Mais n'espérons pas trop que par un décret on puisse donner de la spontanéité aux élèves, ou de l'initiative aux maîtres. Ces choseslà- sont les fruits d'un arbre que l'Université a depuis longtemps coupé au pied. Comme l'a fort bien dit M. le ministre dans ce même discours : « Tout s'enchaîne dans la vie des peuples, tout y est dominé par l'esprit de mouvement et de continuité. » Cet excès de réglementation que l'on improuve dans nos écoles existe partout dans l'administration ; cette liberté pour laquelle on veut entre-bâiller une porte 'à l'Université frappe en vain chez nous à mille portes closes.

La liberté ne se laisse pas ainsi parquer et limiter. Traquée partout, elle ne se réfugiera pas au collège. Elle est comme l'air, il faut l'exclure ou prendre son parti de la voir circuler. La liberté avait essayé de se faire entendre dans les Entretiens de la rue de la Paix, qui constituaient un véritable enseignement secondaire tel qu'on prétend le désirer, comment l'a-t-on encouragée?

On a défendu ces réunions. Elle parlait au Collège de France dans la chaire d'hébreu de M. Renan : on a suspendu le cours d'hébreu.

La centralisation pourtant, comme toute chose, a son bon côté, et quand il s'agit d'imprimer de l'unité à des travaux littéraires ou scientifiques, ou de mener à bonne fin quelque œuvre nationale, c'est une machine incomparable. L'inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, dont les deux premiers volumes viennent de paraître sous les auspices du ministère de l'intérieur, est précisément un de ces monuments dont l'érection est comparativement facile, quand on suit un plan unique tracé par un pouvoir central. Fondées en 1790, dans les chefslieux de nos préfectures actuelles, de la réunion de tous les titres provenant des intendances, cours des comptes, bailliages, évêchés, monastères et châteaux, nos archives départementales contiennent des richesses dont le public, en général, ne se doute guère, et qui, faute d'indications précises pour les pouvoir trouver, demeuraient à peu près inutiles. Aujourd'hui, grâce à cet inventaire sommaire commencé il y a environ neuf ans, on trouvera dans chaque préfecture le catalogue complet des documents historiques

disséminés dans tousnosdépartements. Il suffira, pour donner une idée de l'importance de ce travail, ,de dire que les deux volumes déjà publiés concernent cinquante-quatre préfectures dans lesquelles se trouvent plus de sept cent mille pièces dont quelques-unes remontent au huitième siècle.

De son côté, le ministre de l'instruction publique publie une liste des prix offerts aux sociétés savantes de province pour des travaux topographiques et archéologiques de tout genre concernant les départements. Bref, il semble que la France fasse son inventaire. Ce sont là des entreprises éminemment utiles, et, comme la spontanéité et l'initiative individuelle n'y sont pour rien, elles se trouvent être tout à fait de la compétence d'un gouvernement centralisateur.

Disons encore que le mois dernier a vu l'achèvement de plusieurs grandes entreprises littéraires. Nous avons eu la fin des Misérables, de M. Victor Hugo, et celle de l'llistoire de la Révolution de Février, par M. Garnier-Pagès, le douzième et

dernier volume de l'Histoire de la Révolution, de M. Louis Blanc, et enfin, le vingtième et dernier volume de Y Histoire du Consulat et de l'Empire.

Voilà bien des couronnements d'édifices et bien

des gens arrivés qui sont partis il y a longtemps !

Sont-ils tous arrivés où ils comptaient aller quand ils se sont mis en route? Cela paraît au moins douteux pour deux d'entre eux. Mais ce sont là des travaux trop sérieux pour n'en faire que l'objet d'un paragraphe, et quand on ne peut pas les examiner, il faut se borner à les annoncer.

Quant aux derniers volumes des Misérables, je n'y reviendrai pas. Je n'y ai rien trouvé qui doive modifier mon premier jugement, et, si sévère ou si irrévérencieux qu'il ait pu paraître à bien des gens, je me vois plus que jamais disposé à le maintenir.

II

En poursuivant Ja revue de tout ce qui, dans ces derniers temps, a occupé le public, je trouve surtout deux sujets qui semblent s'être reproduits sous diverses formes avec une persistance singulière — deux sujets, bien différents au premier aspect, qui pourtant, à y regarder de plus près, ont plus d'un enseignement en commun :

la bataille de Waterloo et la vie du comte de Cavour; la chute d'un empire et la fondation d'un royaume. Je n'ai point le projet, on le comprend, d'établir ici de paralèlle, de rechercher des analogies ou des différences, je constate seulement un fait. Il est certain que depuis trois mois il ne s'est guère passé de semaines sans que quelque journal ait offert à ses lecteurs une variation sur l'un ou l'autre de ces thèmes. Entre les deux, je n'hésite pas un seul instant, pour mon compte.

Oserai-je le dire ? la bataille de Waterloo me paraît une question épuisée. Après le travail du colonel Charras et celui de M. Quinet, nous avons eu l'épisode colossal de M. Victor Hugo dans les Misérables, puis le récit de M. Thiers, et enfin les commentaires innombrables des critiques. N'est-ce point assez, et ne serait-il pas temps de prendre son parti de cette bataille perdue ? Si Grouchy était arrivé à l'heure critique à la place de Blücher, et q.ue le grand capitaine eût remporté une victoire de plus, le politique qui a succombé à Waterloo en était-il moins vaincu ? En supposant même qu'il eût pu triompher encore, la liberté a-t-elle chez nous des annales si riches, que nous devions regretter les trente-cinq années de luttes et de con-

quêtes glorieuses qui ont suivi cette défaite?

Laissons donc là les morts dont l'héritage a été recueilli, et parlons plutôt de celui dont la succession est encore vacante. Lequel d'entre nous, en présence des difficultés qui assiègent aujourd'hui de toutes parts l'Italie, ne se demande bien souvent ce qu'en pareille occasion eût fait Cavour? La réponse, en tant qu'il peut exister de réponse à de pareilles questions, se trouve bien plutôt dans la vie même de Cavour que dans l'histoire des quelques années pendant lesquelles il-a dirigé les destinées de son pays; car, si les mêmes circonstances ne se reproduisent jamais, ni en politique ni ailleurs, le même caractère se retrouve toujours chez l'homme, quelles que soient les circonstances que le sort lui donne à combattre. Il est sans doute impossible de savoir ce que Cavour eût fait dans la position actuelle; mais, en lisant sa biographie, ses lettres et son œuvre parlementaire, on se dit qu'il n'eût jamais conduit sa patrie dans l'impasse où elle se trouve engagée aujourd'hui.

Voici deux ouvrages d'un vif intérêt l'un et l'autre, dans des genres différents, qui sont consacrés à la mémoire du grand ministre italien.

Ce sont : VŒuvre parlementaire du comte de Ca-

vour, traduite et annotée par J. Artom et Albert Blanè, et un volume intitulé : le Comte de Cavour, récits et souvenirs, par M. de la Rive. Loin de faire double emploi, ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre. J'ai même là, devant moi, un troisième volume où il est beaucoup question de M. de Cavour, et dont je suis fort tenté de parler en premier lieu. Il s'agit des études d'art et de politique que Daniel Stern vient de publier sous le titre de Florence et Turin. Ici, le nom de l'auteur suffit, et je pourrais presque en rester là.

On sait tout ce que ce nom annonce de grâce sévère et de force séduisante. La plupart des études et des lettres que renferme ce volume ont paru d'abord, si je ne me trompe, soit dans des revues, soit dans des journaux, mais elles gagnent à être réunies en livre ; — épreuve si dangereuse cependant pour tant de succès de la presse périodique. On n'en sent que mieux la variété, et L'unité aussi, de l'esprit si élevé qui les a dictées. Dans ces pages, où les questions d'art et de politique sont traitées tour à tour, on reconnaît à travers les arguments les plus graves, la perception délicate des nuances qui distingue l'artiste, de même que sous le critique des œuvres d'art on retrouve toujours le moraliste.

Qu'on lise la biographie de l'abbé Bonavino (en littérature, Ausonio Franchi), ce libre penseur qu'on a surnommé le Lamennais italien, ou le chapitre consacré à la Rome nouvelle selon Vincent Gioberti, et qu'on parcoure ensuite, les cinq pages qui contiennent le portrait de Victor-Emmanuel, on sentira, mieux que je ne peux le faire comprendre ici, que la force et la finesse sont bien plus compatibles que n'ont intérêt à le faire croire et les lourdauds et les bateleurs littéraires. Il était difficile de mieux expliquer en quelques pages la popularité incroyable de ce « roi vaillant » et de donner une idée à la fois plus juste et plus attrayante de « ce Béarnais italien dont le triple talent conquiert à la fois cœurs et provinces. »

On sent que Daniel Stern comprend et aime l'Italie, non-seulement parce qu'il la connaît et qu'il y a été bien accueilli, mais encore parce qu'il a connu et aimé ceux qui ont le plus contribué à la faire telle qu'elle est. De nobles amitiéslui ont servi d'initiation. Les réfugiés italiens, il faut le dire, ont italianisé le monde. Par une justice providentielle, les anciens gouvernants, en exilant tant d'hommes illustres, ont fait une propagande à l'étranger dont ils ne se doutaient

guère. Ses fils proscrits ont été pour l'Italie des missionnaires incomparables. Ainsi que le dit fort bien Daniel Stern : « L'exil restera toujours pour les âmes délicates une souffrance cruelle ; mais il a cessé d'être pour les idées un principe d'isolement, bien au contraire. L'exil ne disperse plus, il associe. Et si l'expérience a déjà montré surabondamment que l'on ne tue pas les idées, l'heure n'est pas éloignée où l'on sera contraint de reconnaître aussi que les proscrire, c'est leur imprimer le mouvement, c'est leur donner l'électricité, la fécondité, la vie. »

Je serais tenté de faire une seule critique à propos de ce livre —critique plutôt typographique que littéraire — ou, pour mieux dire, je voudrais le prendre pour prétexte, et faire à son occasion une remarque qui me tient à cœur au sujet des notes en général. N'est-il pas singulier que, comme auteur, nous nous laissions aller si volontiers à cette tentation de faire des notes, tandis qu'en notre qualité de lecteur nous savons si bien ce qui en résulte ? Parmi les lecteurs, les uns lisent les notes tout d'abord, avant le texte qu'elles commentent et dans lequel elles doivent s'encadrer; d'autres les lisent dans l'ordre où elles se présentent à l'œil, c'est-à-dire, après la page.

linie; une troisième et plus nombreuse catégorie, erfa, ne les lit pas du tout. Il est chimérique d'espérer que ceux qui lisent « pour s'amuser, » — et ils forment la majorité du public — s'astreindront à suivre des renvois, à tourner une paje pour acheTer une note, et à reprendre ensuite le texte de l'autre côté. Pour la plupart des gens une page tournée est une page lue. Je voudrais donc que les notes ne servissent absolument qu'à indiquer les sources oùl'on a puisé, à donner les titres des ouvrages qui corroborent et qui complètent les affirmations, ou, enfin, le texte original des citations qu'on a cru devoir tradiire. Sauf dans ces cas, il me semble que tout ce qui est bon à écrire et à lire est bon à imprimer avec respectât que c'est un préjugé absurde que celui qui nous engage à reproduire en petits caractères et à reléguer au bas d'une page des passages qui, pour le lecteur, doivent s'inter: caler dans le texte. Rendons-lui la lecture aussi facile que possible, quitte à se permettre quelques transitions un peu brusques, et à renoncer à l'illusion dangereuse d'un style toujours soutenu.

Bans le volume intitulé Florence et Turin, ce sont les anecdotes qui sont en général impitoyablement reléguées dans les notes. Il semble que

l'auteur ait vu une dérogeance dans l'enjouement et la familiarité. Tous, nous avons ainsi des préférences injustes pour de certains côtés de nousmêmes. Je crois que Daniel Stern, qui sait allier tant de qualités réputées incompatibles, pourrait sans crainte ramasser toutes les fleurs, même les plus légères, de son style, et les attacher bravement à son corsage — je veux dire à sa boutonnière, — sans rien perdre pour cela de sa dignité.

A la mort du comte de Cavour, le parlement italien ordonna la réimpression intégrale de tous ses discours. Ce recueil officiel sera d'une incontestable utilité pour le peuple italien ; mais MM. Artom et Albert Blanc ont pensé avec raison que dans la traduction qu'ils se proposaien d'offrir au public français, il était inutile de reproduire sans choix tous les discours, et qu'il fallait éliminer ceux qui ne se rapportent qu'à des sujets d'un intérêt local ou tout momentané.

Le volume qu'ils ont intitulé Œuvre parlementaire du comte de Cavour ne contient donc que « les discours ou les fragments relatifs à des faits de quelque importance ou à des questions de principes. » Ajoutons que les traducteurs ont exécuté leur programme et rempli leur tâche avec res «

pect et discernement. Quelques éclaircissements et un petit nombre de pièces justificatives sont joints au texte, et de brèves notices, placées en tète des discours, servent à rappeler au lecteur les circonstances dans lesquelles ils ont été prononcés. M. Artom, qui pendant les dernières années de la vie de M. de Cavour a rempli auprès de lui l'office de secrétaire, a retracé, dans une courte introduction, quelques souvenirs qui forment un commentaire intéressant, quoique forcément incomplet, de l'œuvre parlementaire. Bien peu de gens en France lisent les journaux italiens; on peut donc dire que ce sera grâce à ce livre que la plupart des lecteurs feront connaissance avec le talent oratoire de M. de Cavour, car les traductions hâtives et tronquées de nos journaux n'ont jamais pu en donner qu'une idée très-fausse. Ce n'était pas, à proprement parler, un orateur. Son élocution même, au dire de M. Artom, était « difficile, entrecoupée, pénible à entendre, » et ni son extérieur ni ses gestes n'étaient propres à captiver un auditoire ; mais c'était un deúater, comme disent les Anglais, hors ligne, c'est-à-dire un homme débattant toutes les questions avec une logique souveraine. Ces gens-là mettent la même chaleur et aussi la même simplicité à traiter les

affaires politiques que d'autres à parler de leurs affaires privées, parce que la chose publique leur est, en effet, personnelle.

Quand on a pris les affaires publiques, non-seu lement en main, mais « à cœur et à foie, » comme dit Montaigne, on n'a pas besoin de se préparer ni de se monter au lyrisme pour en parler. Aucune interruption, aucune digression ne dérangeait chez M. de Cavour l'ordre lumineux de son raisonnement. Ses arguménts s'enchaînent les uns aux autres avec une simplicité irrésistible, ou plutôt ils s'engendrent et se succèdent par une filiation qui semble si inévitable, qu'on croit y voir plutôt le résultat nécessaire de la situation que l'effort d'une intelligence supérieure. Son esprit si délié ne se perd jamais dans les subtilités, son ironie ne va jamais jusqu'à dénaturer sa pensée.

Le but lui est toujours présent : première condition de succès pour l'orateur comme pour l'homme d'action. Jamais esprit ne fut moins dogmatique que le sien ; rien de cassant ni de hautain dans cette parole, qui s'impose pourtant d'une façon souveraine.

Il était rare qu'après un discours de Cavour la discussion ne fût pas close ; quand il avait parlé, il semblait que tout avait été dit. Si en relisant ces

discours qui sont de véritables combats, on reste saisi d'admiration pour l'habileté merveilleuse qui les a dictés, on est encore plus frappé de la jèaérosité qui y préside toujours.

Si Cavour est habile, ce n'est jamais pour lui, pour garder le pouvoir, ou même la popularité ; c'est pour la grande cause, c'est pour faire de ses adversaires de la veille ses alliés du lendemain, dans une lutte où tous les Italiens doivent être unis, ou kien encore, pour payer le moins cher possikle le secours de l'étranger. En ce qui le touche personnellement, nulle prudence, nulle concession ; il prend tout sur lui, répond de tout, n'éluie aucone responsabilité, détourne volontiers sur le ministre l'impopularité qui pourrait s'attaquer à la royauté, et meurt sans avoir fin seul instant rejeté le fardeau qu'il a accepté. Il a confiance en lui et dans les autres, confiance surtout iais l'avenir de son pays, et cette sécurité, il a le don de la faire partager à tout le monde : voilà le secret de son succès. Et, pourtant, quelle clairvoyance! comme on sent que cette confiance se fcase sur le bon sens et la raison, et non sur les illusions de l'homme qui croit parce qu'il espère !

Il faut lire le discours prononcé pour défendre le traité qui cédait la Savoie et Nice à la France,

et le tableau si vrai qu'il y trace des sentiments des partis français à l'égard de l'Italie, pour comprendre avec quelle perspicacité il jugeait la situation par laquelle il semblait dominé, et avec quelle franchise il savait, au besoin, l'exposer. Il faut surtout, aujourd'hui, relire ce discours où il se défend contre l'accusation formulée par M. Rattazzi, d'avoir trop facilement cédé aux exigences de la France, pour comprendre la distance, terrible pour l'Italie, qui le sépare de ses successeurs au pouvoir.

Je ne veux point, on le comprend, passer ici en revue l'Œuvre parlementaire de M. de Cavour : ce serait refaire l'histoire de l'Italie de 1848 à 1861 ; je dirai seulement que, sur les dix-sept discours que ses traducteurs nous ont donnés, il n'en est pas un seul dont la lecture ne soit propre à augmenter notre respect et notre admiration pour la mémoire de l'honnête homme, du citoyen vraiment libéral et du grand politique.

10.OCTOBRE — 1862.

La Belgique. — Banquet offert à Victor Hugo. — Son discours.

— La presse libre. — Congrès international des Sciences sociales à Bruxelles. — L'instituteur. — Le comte de Cavour, par M. de la Rive.

1

S'il est un reproche qu'on ait pu adresser avec justice à la nation belge, c'est, sans contredit, celui d'être très-faible à la tentation en matière de contrefaçon. Notrebonne petite voisine confondait si bien l'impunité avec le droit, qu'elle appliquait bravement à la contrefaçon la définition populaire de la propriété : elle en usait et en abusait.

On se souvient de ce mot d'un directeur de théâtre belge à un Français qui se présentait à lui comme étant l'auteur de la pièce qui attirait tout Bruxelles à son théâtre : « — Les auteurs! nous ne connaissons pas cela ici ! » Or, comme c'était la gent écriveuse qui souffrait le plus de cet état de cho-

ses, et qu'en somme c'est elle qui fait les réputa-

tions, la Belgique avait jadis chez nous une renommée qui devait assez peu flatter son amourpropre national. Pour une grande portion du public français, le Belge n'était lui-même qu'une sorte de contrefaçon de Français qui prenait de nous sa langue, sa religion et sa littérature, qui faisait ses révolutions au lendemain des nôtres, plantait des arbres de liberté, se donnait un roi citoyen et une garde nationale à l'instar de Paris, et qui s'estimerait trop heureux de devenir Français pour tout de bon le jour où nous voudrions bien l'honorer d'une annexion. Comme on se trompait pourtant! Ce peuple belge, si imitateur par certains côtés, se trouve avoir en d'autres choses, et des plus importantes, une grande originalité. Il y a même des gens qui vont jusqu'à dire que le moment serait venu pour nous de nous venger de ses contrefaçons passées en l'imitant un peu à notre tour.

La Belgique, depuis trente ans, ne s'est-elle pas avisée, toute continentale, toute démocratique et toute catholique qu'elle est, de marcher dans les voies de la liberté constitutionnelle aussi résolu- -.

ment que la protestante, insulaire et aristocratique Angleterre ? N'y a-t-il pas là de quoi dérouter

un peu tous ces faiseurs de systèmes qui échafaudent des théories politiques sur les différences de race et de climat ? Est-ce assez original, par le temps qui court, que de se donner la liberté de la presse et de la tribune, le droit de réunion, et jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État, tout en gardant et en respectant son vieux roi ? Ce roi, — sage chef d'une nation sage, qu'on a surnommé l'Ulysse, puis, avec le temps, le Nestor des tètes couronnées, et que des gens qui ne l'ont ni assez écouté, ni assez imité en 1848, appelaient encore, si je ne me trompe, Cassandre, — ce roi faisait, il y a une quinzaine de jours, sa rentrée dans sa capitale après une longue et grave maladie. Jamais début de nouveau règne ne fut salué par de plus enthousiastes acclamations ; jamais jeune monarque à son avènement ne témoigna une plus vive émotion. Le souvenir de trente années d'un gouvernement juste et libéral faisait à ce vieillard une auréole plus resplendissante que celle de la gloire ou de la jeunesse. Nos compatriotes présents à Bruxelles, — et ils étaient nombreux, grâce au congrès international des sciences sociales, — s'émerveillaient d'entendre crier fi Vive le roi ! \* en si bon français et de si bon cœur. Il est vrai que ce a Vive le roi ! » voulait un peu dire. Vive la li-

berté! » Je ne jurerais même pas que les Belges ne prissent un certain plaisir à nous prouver qu'il y avait là une nation qui saurait, le cas échéant, défendre le roi comme elle a défendu la liberté.

La liberté a fait à la Belgique une place que ne lui promettaient ni. son territoire ni sa population; depuis un mois surtout on n'entend parler que d'elle. Autrefois, quand on voulait se battre en duel, ou se dispenser de payer ses dettes, on passait la frontière belge ; aujourd'hui, c'est l'inverse qui a lieu. Si des économistes ou des philosophes veulent se réunir pour discuter pacifiquement des réformes sociales, ils se donnent rendez-vous à Bruxelles ; si des publicistes veulent payer une dette de reconnaissance à un vétéran de la littérature, c'est encore à Bruxelles qu'ils se rendent. La presse a presque fait un événement du banquet offert à Victor Hugo par ses éditeurs bruxellois, MM. Lacroix et Verbockhoven, pour célébrer le succès des Misérables. Ils étaient là quatre-vingts journalistes de tous les pays, et chacun d'eux a raconté, à son retour, toute la fête à ses lecteurs. Ces nombreuses narrations ont jusqu'à un certain point échappé à.la monotonie, en

se teignant du caractère individuel du chroniqueur. Les unes, sous la plume des réalistes, ont énuméré exactement les mets et les vins, et ont constaté que la chaleur avait été excessive ; d'autres se sont élevées jusqu'au lyrisme, à la suite du maître; mais, prosaïquement ou poétiquement, chaque convive a proclamé que ce banquet avait réuni l'élite de la presse. Le bourgmestre de Bruxelles ainsi que le président de la Chambre des députés de Belgique y assistaient, et MM. Nefftzer et Pelletan y ont porté la parole au nom de la presse française.

Bien des gens, sans doute, penseront comme moi que le succès des Misérables n'est pas tout à fait un sujet de joie européenne; mais ceux-là mêmes comprendront que, malgré les Misérables, on ait voulu rendre hommage à un écrivain qui a eu deux générations de lecteurs enthousiastes, et s'attristeront à la pensée qu'il ait fallu passer la frontière pour cela.

Les discours qui terminent ces banquets d'honneur échappent d'ordinaire à la critique par leur banalité ; mais celui qu'a prononcé Victor Hugo et que tous les journaux ont reproduit mérite un commentaire.

Le sujet qu'il devait traiter était indiqué par

son entourage ; et il a naturellement porté un toast à 4a presse libre. On devait s'attendre à ce que le poëte-orateur trouvât de nombreuses images pour exprimer l'idée qu'il se fait d'une presse libre. Elle a été tour à tour pour lui : la clarté du siècle, le clairon vivant qui sonne la diane des peuples, le phare qui éclaire les questions inévitables vers lesquelles la société navigue irrésistiblement, le doigt indicateur au milieu des sombres carrefours des problèmes sociaux, enfin, la sainte locomotive du progrès. Toutes ces métaphores ne sont pas, il s'en faut, également justes ; il en est même qui se contredisent un peu : le phare qui signale les écueils, mais qui laisse au navire le choix de la route qu'il prendra pour les éviter, ne ressemble en rien à la locomotive qui suit un chemin tracé d'avance, et qui dans son élan brutal y entraîne fatalement le convoi au risque de s'y briser avec lui si elle rencontre un obstacle. Mais c'est là l'inévitable inconvénient d'une trop grande abondance d'images, et ce n'est point une critique littéraire que je prétends faire. J'adinets même qu'on pourrait, à la rigueur, soutenir que les deux comparaisons sont également justes, à la condition toutefois de les appliquer à deux sortes de presse bien différentes l'une de l'autre.

N'en est-il pas une, en effet, qui, calme et inébranlable comme un phare au milieu de l'orage des partis, se borne à éclairer, tout en respectant la liberté de ceux qu'elle prétend guider, et une au- tre qui, emprisonnée dans les rails étroits de théories absolues, n'admet le progrès que dans une seule voie, et qui, franchissant les montagnes nivelées et les vallons comblés, poursuit le but sans tenir compte des diversités et des inégalités naturelles? Mais laissons de côté les images. Ce qui me paraît surtout fâcheux, c'est d'affirmer que «. la mission de notre temps est de changer les vieilles assises de la société, » et que dans « ce déplacement des bases sociales » rien ne résiste à la presse appliquant sa puissance de traction « aux blocs d'idées et de faits les plus réfractaires. »

Franchement, si la mission de la presse est réellement de changer les bases sociales, peut-on s'étonner si les gouvernements, même les plus libéraux, et jusqu'à cet être collectif qu'on nomme la société, la voient avec méfiance? On ne remue pas impunément les blocs sur lesquels reposent les vieilles assises de la société, et l'on comprend que ceux qu'abrite l'édifice social s'émeuvent de cette prétention de la presse de les déplacer. De tout ce qui a été dans l'histoire, de tout ce qui existe dans

le monde, n'y a-t-il donc rien qui mérite d'être conservé ? Qu'est-ce que cette vérité et cette justice dont les peuples n'auraient eu jusqu'ici aucune notion ? Au lieu de nous promettre le jour où remorquée par la presse, « l'humanité, délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement, » ne serait-il pas plus modeste, et aussi plus exact de dire que la presse a pour mission d'entretenir et de propager l'amour du vrai, du juste et du beau, — choses dont les hommes ont le sentiment inné, mais dont le respect et môme l'intelligence tendent à s'oblitérer chez les nations où la pensée et la conscience publiques n'ont pas de libre expression? C'est Gœthe, je crois, qui a dit que l'on a rarement une idée bien nette des choses dont on ne parle jamais. Il en est de même pour les peuples : il faut qu'ils parlent pour s'apprendre à penser avec netteté. La presse est un organe, une voix, voilà tout; — mais c'est beaucoup. Si le renversement radical de la société est le but que doit se proposer une presse libre, qu'en ferez-vous, le bouleversement accompli? Devra-t-elle recommencera l'infini l'œuvre de destruction, ou bien, notre nouvel ordre social établi, la supprimerez-

vous comme l'ont supprimée d'autres ébranleurs de blocs réfractaires? Cela se pourrait bien.

II

C'est encore à Bruxelles que s'est ouverte, le 22 septembre, la première session du Congrès international pour le progrès des sciences sociales. Depuis longtemps il existe en Angleterre une association portant le même titre, sauf le retranchement des deux premières syllables du mot international.

Cette association, qui a provoqué de très-utiles travaux, tient ses assises annuelles dans l'une ou l'autre ville importante du Royaume-Uni. L'an dernier, c'est à Dublin qu'a eu lieu la réunion, et quelques Français, parmi lesquels on citait, si j'ai bonne mémoire, MM. Michel Chevalier et Desmarest, y ont assisté et y ont remporté de ces triomphes oratoires que les Français remportent un peu partout. Mais les étrangers ne sont admis que par courtoisie à prendre part aux travaux de l'association anglaise dont l'origine est toute nationale.

Fondée par des hommes placés pour la plupart

dans les rangs élevés de la société, comptant parmi ses membres des grands seigneurs et des millionnaires, elle n'a point un caractère socialiste, dans le sens que nous donnons à ce mot. Il semble, au contraire, que ce soit là une enquête instituée dans le but de conjurer le danger d'une révolution sociale. S'il y a socialisme, c'est un socialisme essentiellement anglais. Analytique et expérimental à la fois, procédant du petit au grand, du détail à l'ensemble, il ne rappelle en rien les synthèses audacieuses de nos novateurs.

Étudiant jusque dans leurs plus menus détails les misères sociales, il cherche le progrès plutôt dans l'amélioration que dans le renversement, dans la réforme que dans la révolution. Les femmes prennent une assez large part aux travaux de l'association, et cette circonstance seule suffirait pour corroborer ce que j'ai dit au sujet de leur caractère analytique. Les femmes, on le sait, n'ont guère l'esprit de synthèse. Elles envoient hardiment à l'Association leurs observations sur l'éducation ou l'hygiène, observations faites, soit dans une école de village, soit dans quelque obscur établissement de bienfaisance. De ce faisceau défaits et d'expériences, il se dégage pourlepublic des théories qui, sans être formulées d'une ma-

pière absolue, n'en reçoivent pas moins dans beaucoup de cas une utile application. Naturellement, dans l'assemblée il se trouve toujours quelques esprits plus compréhensifs que les autres, qui résument, pour ainsi dire malgré eux, les questions; mais, en général, le réformateur anglais, grâce à son tempérament pratique, évite les généralisations comme une cause de défaite. Il sait que dans la chasse aux abus, comme dans toutes les autres chasses, il est essentiel de s'en tenir à une seule piste.

L'association internationale qui vient de se fonder a de plus hautes visées que sa sœur aînée d'Angleterre. Ainsi que l'indique son titre, elle demande le concours de toutes les intelligences, à quelque pays qu'elles appartiennent. On espère par là rendre son action plus large et plus féconde. Ce résultat me paraît, quant à moi, douteux. Son programme embrasse plus, sans contredit, mais étreindra-t-il davantage? Là est la question. N'est-il pas à craindre que dans une réunion d'hommes de tous les pays, de tous les partis, de toutes les religions, on ne soit obligé à tant de ménagements et à tant de réticences, que les travaux du congrès ne se réduisent à des discours où chaque orateur sera applaudi par les

siens ? La société a inscrit dans ses statuts qu'elle discutait et ne votait pas ; mais même pour discuter, — il y a longtemps qu'on l'a dit — il faut être un peu du même avis, faute de quoi la discussion se borne à des protestations contradictoires. Du reste, il serait fort difficile après une première session de juger de l'avenir de l'association, — ces œuvres-là n'ayant de l'importance qu'en proportion de leur succès.

Les quatre jours qu'a duré le Congrès ont été marqués par toutes sortes de fêtes et de festins.

Je ne les raconterai pas. N'y ayant point assisté, je ne suis pas tenu de payer ma dette de reconnaissance, comme tant d'autres chroniqueurs, aux dépens de mes lecteurs. De tout cela je ne sais que ce que je me suis laissé dire; mais quand on se laisse dire, on entend bien des choses. Il y aurait eu quelques lésions d'amour-propre; on aurait trouvé que la commission organisatrice s'était trop préoccupée du soin de guider les élections pour la nomination des vice-présidents et des secrétaires, et qu'elle n'avait pas laissé assez de liberté à l'assemblée ; on a dit. Bref, il est arrivé ce qui se produit toujours quand beaucoup d'hommes, et surtout beaucoup d'hommes marquants, se trouvent réunis. j

Disons plutôt quelques mots des séances du Congrès. Nos Français y ont beaucoup brillé, à ce qu'ils se sont accordés à dire, et l'on peut les en croire. Quand il s'agit de parler, nous ne le cédons à aucun autre peuple. Gallia facunda, disaient déjà les Romains. Sous les titres de Législation comparée, Éducation et Instruction, Art et Littérature, Bienfaisance et Hygiène publique, Économie politique, cinq sections se sont partagé le travail de la session, et ont soulevé à peu près loutes les questions sociales, depuis le désarmement général jusqu'aux lois contre l'ivrognerie depuis le traitement des aliénés jusqu'à la répartition de l'impôt. Dans la discussion sur la presse, nos compatriotes ont remporté une véritable victoire tant qu'on est resté sur le terrain des principes généraux, et personne n'a réclamé la liberté de la pensée avec plus d'autorité et d'éloquence que M. Pelletan et M. de Pressensé; mais lorsqu'on.en est venu à examiner et à comparer les législations qui régissent la presse en différents pays, ils se sont trouvés en face de commisérations et de curiosités demi-naïves, demi-railleuses, auxquelles il a été difficile de répondre de bonne grâce. Ce

n'est pas tout plaisir que de rendre visite à des voisins très-libres, et nos amis de Belgique et

d'Angleterre ont parfois des étonnements trèsdurs à subir. Ç'a été une rude épreuve pour des journalistes français que d'entendre, par exemple, un procureur du roi d'Amsterdam se vanter de n'avoir pas exercé une seule poursuite contre un journal pendant les vingt-six années qu'il est resté en fonctions. « Tout pays a le gouvernement qu'il mérite, » disait Joseph de Maistre : chacun s'accorde à trouver ce mot injuste ; pourtant, en cherchant bien, on le retrouve, ou l'on croit le retrouver, au fond de presque toutes les compassions de l'étranger.

M. Émile de Girardin a profité de la circonstance pour développer sa fameuse théorie de l'impuissance radicale de la presse et de la parole. On l'a interrompu pour lui demander « pourquoi il parlait alors, et pourquoi il avait tant écrit jadis? » Il a répondu, dit-on, à cette apostrophe par une autre question : « Pourquoi le bottier fait-il des bottes, pourquoi le peintre faitil des tableaux? » Je ne sais si les peintres seront très-flattés de cette assimilation avec les bottiers.

Chacun admettra volontiers qu'un écrivain qui • fait des articles de journaux comme un bottier fait des bottes ne croie pas à l'influence de la presse, mais on ne s'explique pas qu'un orateur

qui ne croit pas à la puissance de la parole prononce un discours pour faire partager cette opinion à son auditoire.

Quant au désarmement général, il va sans dire -qu'il a trouvé des défenseurs chaleureux, et il s'est rencontré jusqu'à des militaires pour l'appuyer. M. Garnier-Pagès en a parlé d'une façon cordiale et attendrie qui devait éveiller des échos dans une assemblée d'hommes animés de sentiments de bienveillance et de sympathie. Mais qu'importent ces discours ? Les orateurs de tous les pays déclament contre la guerre, chacun se défend de la désirer, et pourtant les armements vont partout leur train. Je ne voudrais pas parier qu'au sortir du Congrès tous ces ardents partisans du désarmement ne discutaient pas tout aussi vivement les mérites relatifs des frégates cuirassées, des canonnières et des boulets Amstrong. Quand j'entends parler de l'influence morale des grandes puissances européennes, je songe aussitôt à Ulysse haranguant les Grecs devant Troie. Il s'est fait prêter pour l'occasion le sceptre d'Agamemnon, le roi des rois, et, armé de ce symbole de la toute-puissance, il argumente avec les chefs, il emploie toute son éloquence, tous ses moyens de persuasion ; c'est le

plus sage, le plus prudent des Grecs; mais que le malheureux Thersite s'avise de lui résister, soudain il se rappellera que le sceptre divin est,

après tout, une arme, et il s'en servira comme de la plus vulgaire massue pour assommer l'insolent. On commence par discuter, mais quand on est le plus fort on finit toujours par des coups — coups de poings, coups de bâton, ou coups de

canon, selon le rang de l'orateur.

Même en Angleterre, le. pays des discussions pacifiques par excellence, les meetings garibaldiens ont donné lieu à des scènes de violence.

Quelques Irlandais ont voulu prendre, à coups de pierres dans Hyde-Park, la revanche de Castelfidardo, et il a fallu faire intervenir le sceptre d'Agamemnon, c'est-à-dire le bâton du policeman. Il y avait longtemps qu'on n'avait entendu çrier à Londres : Vive le pape ! Du reste, ces réunions pour protester contre l'occupation de Rome et la captivité de Garibaldi, qui se multiplient dans tout le Royaume-Uni, ont causé une émotion qu'on ne devait pas prévoir à propos d'événements où l'intérêt national n'est pas directement engagé. En Irlande surtout, le sentiment catholique s'est manifesté d'une façon regrettable. A Tralee, dans le comté de Kerry, le

père Gavazzi ayant voulu faire une prédication en faveur de Garibaldi et de la réforme religieuse en Italie, la salle de réunion a été assiégée et l'orateur a dû prendre la fuite. Il serait, ce semble, plus prudent d'éviter en Irlande de semblables démonstrations. Si précieuse que puisse être pour l'Italie la sympathie des protestants d'Irlande, on ne pourrait qu'en regretter la manifestation si elle devait être une nouvelle cause de dissensions religieuses dans un pays qui n'est déjà que trop divisé.

La France, qui ne fait pas de meetings, a pourtant trouvé un champion pour protester en son nom. Je lis dans un journal qu'Alexandre Dumas \* a demandé à partager la captivité de Garibaldi. » On ne sait trop ce que cela veut dire, par le temps qui court, et l'on songe involontairement à Blondel et à Richard Cœur-de-Lion. Il y a dans cette phrase, « partager la captivité, » un Mélange du chevalier français, de Ma tante Au7-oi-e, et du romantique de 1830.

J'ai lu deux circulaires ministérielles. La première est de M. le ministre d'État, au sujet des théâtres de province ; il m'a semblé voir qu'elle • avait surtout pour but de réglementer x le droit

qu'à la porte on achète en entrant. » L'autre est de M. le ministre de l'instruction publique et a trait aux instituteurs primaires. On ne saurait méconnaître la sollicitude que montre M. Roulland pour leur sort, qui s'est amélioré sensiblement, grâce à ses efforts. Mais cette circulaire constate un état de choses vraiment déplorable.

Relevant de l'Université, dépendant du préfet, l'instituteur est encore aux ordres du curé qui remploie comme chantre, - et du maire à qui il sert de secrétaire. Ces fonctions accessoires de secrétaire de la mairie et de chantre sont nécessaires pour lui compléter un salaire suffisant, mais elles sont mal définies, et il a bien de la peine à contenter tout le monde. Le ministre recommande que les nombreux supérieurs de l'instituteur y mettent un peu de discrétion, et que les devoirs de l'enseignement passent en première ligne ; mais le ministre est bien loin, et le curé et le maire sont bien près ! Notre ennemi, c'est notre maître, a-t-on dit : l'instituteur primaire, à ce compte-là, aurait bien des ennemis.

J III

Je n'ai point oublié l'engagement que j'ai pris le mois dernier de parler du volume de M. de la Rive, intitulé le Comte de Cavour, Récits et Souvenirs. M. de la Rive s'est attaché à peindre l'homme bien plus que le politique, et le charme de son ouvrage consiste surtout dans la peinture d'un caractère que de longues relations lui ont permis d'étudier et d'apprécier dans tout l'abandon de l'intimité. Il nous a donné une de ces biographies simples et familières qui semblent si faciles à écrire quand on les lit, et que si peu de gens pourtant réussissent à faire. On ne pouvait aborder la tâche avec plus de modestie. « Je conviens, dit-il, que, relevant de l'histoire, la biographie d'un grand homme exigerait un plan plus sévère; mais, reconnaissant que je ne pourrais viser à obtenir un peu plus de symétrie qu'en sacrifiant beaucoup de ma liberté, je dois choisir, et naturellement je choisis les petits chemins faciles où l'on marche à sa guise. Aussi bien, quand

je poserai la plume, il est certain que la biographiè de M. de Cavour sera encore à faire ; mais j'aurai, je l'espère, donné quelque satisfaction à la

curiosité sympathique de ses amis et de ses admirateurs. »

M. de la Rive ne se rend pas justice, :et si, après avoir lu son livre, il nous reste à soúhaiter une nouvelle biographie de M. de Cavour, ce ne pourrait être qu'une autre, plus étendue, de la même main. Les quelques lettres entremêlées au récit font entrevoir tout ce que la correspondance intime de M. de Cavour offrirait d'intérêt. Il est peu de lectures qui seraient à la fois plus instruc-

tives et plus attrayantes. On y verrait commentun homme se prépare à être prêt, si j'ose m'exprimer ainsi, pour les grandes conjonctures, non en les attendant les bras croisés et en déplorant son inaction, ni même en cherchant à les hâter intempestivement par les efforts d'une impuissante violence, mais en tenant toujours brillantes et fourbies, par un usage constant dans les combats journaliers de la vie. les armes qui doivent le faire vaincre au jour des grandes luttes. M. de la Rive a fort bien fait de nous donner le plus tôt possible son volume, quand ce ne serait que pour décourager d'autres biographes, mais il ferait, l

mieux encore, à mon avis, s'il ne le considérait que comme une prise de possession du public et débauche d'une œuvre plus complète. Je reconnais qu'en France on a grand'peur aujourd'hui r des ouvrages un peu longs. En ce qui touche les biographies, cela est très-fàcheux. On ne fait connaissance avec les gens, même dans les livres, qu'après les avoir fréquentés longtemps, et ce n'est guère qu'au bout de cinq cents pages que, pour mon compte, je commence à me lier. Pour qu'une biographie soit réellement complète, il faut quelle contienne des extraits nombreux de la correspondance de celui qui en est l'objet. Les lettres d'un homme le font non-seulement connaître lui-même, elles font aussi connaître jusqu'à un certain point son entourage et ses intimités. Elles ajoutent au portrait le cadre. C'est l'introduclion forcée de ces personnages du second plan, que leurs rapports avec un homme célèbre condamnent à la publicité sans la compensation de la gloire, qui rend, je le sais, ces sortes d'ouvrages d'une exécution fort délicate.

La tâche, pourtant, n'est point en réalité aussi difficile qu'elle le paraît au premier abord. Sans même tenir compte de cette loi d'affinité naturelle qui fait que les amis d'un homme illustre sont

généralement eux-mêmes gens à s'élever au-dessus des petites questions personnelles et des commérages de famille, il est difficile, si grande que soit l'intimité et si obscur que soit le correspondant, qu'on ne prenne pas un peu le ton de celui auquel on écrit. Un certain niveau s'établit naturellement : l'un se hausse, l'autre se plie un peu, sans quoi la correspondance cesserait fatalement.

Tout le monde l'a éprouvé : il y a des gens pour qui l'on réserve instinctivement le meilleur de sa pensée; il y a des convives qui sont toujours servis les premiers au festin de l'intelligence. 11 en résulte que, sauf de certaines exceptions, pour lesquelles il est fort permis de fermer la porte au nez du public, la correspondance des hommes illustres sera presque toujours plus dégagée de personnalités, et par conséquent moins compromettante à publier que celle du vulgaire..

Mais je m'aperçois que je lâche la proie pour l'ombre, et que tout en rêvant la publication d'une vie complète et de la correspondance de M. de Cavour, je néglige les Souvenirs de M. de la Rive.

Ce que l'on cherchera tout d'abord et avec rai-

son dans ce livre écrit par un homme que des

liens de parenté et une longue amitié unissaient à M. de Cavour, ce sont les détails intimes, les traits de caractère de son héros. Je dis à dessein héros, car le biographe, si véridique qu'il soit, a, tout comme le romancier, un héros, et M. de la Rive, en particulier, ne se vante point d'être impartial.

LIi premières pages sont naturellement consacrées à l'enfance et à la famille du jeune Camille de Cavour. Cette famille patricienne, catholique et absolutiste, est décrite en quelques traits de plume d'une façon charmante. Elle entourait d'amour et de sollicitude l'enfant dont elle était, certes, bien loin de soupçonner l'avenir. Peutêtre cet avenir l'eût-elle effrayée si elle eût pu le prévoir, bien que sans s'en douter elle le préparât par des habitudes. de libre discussion, c'est-àdire de liberté. Plus tard, le jeune homme trouvera, en dehors de la maison paternelle, à Paris, à Londres, et à Genève surtout, une société et des enseignements plus conformes à ses instincts ; mais on aurait tort d'en conclure que son éducation première ait été sans influence. Comme le dit fort bien M. de la Rive : « Ceux qui en jugeraient ainsi oublieraient que chez celui qui élève un enfant, l'opinion importe bien moins que le Mmetère et les sentiments. Qu'importe que, des

parents de Camille Cavour, les uns par simple inclination, d'autres avec passion, tous par situation, fussent attachés à la cause qu'il devait un jour battre en brèche? Ce qui importe, c'est que leur pieuse dévotion et leur ferveur politique fussent tempérées par l'esprit, par les mœurs et surtout par le cœur. Ce qui importe, c'est l'intelligence, c'est la sincérité, c'est l'instruction de ceux sous lesquels l'enfant grandit. Et c'est ainsi que Camille de Cavour et son frère comprenaient mieux, aimaient mieux la liberté, et, à vingt ans, étaient plus mûrs pour elle que tant de libéraux bercés, dès le maillot, des refrains de. 1 Béranger, élevés dans le culte des principes de 89,

ayant pour type et pour héros quelques vieux routiers d'intrigue et de conspirations, qui, après avoir traîné la liberté à la remorque de leurs rancunes, de leurs préjugés, de leurs mesquines passions, ont fini, à bon droit, par s'estimer trop heureux d'être délivrés du soin de la conduire. »

L'enfance de Cavour n'offre rien de très-remarquable ; c'était, dit sa mère, (c un bon luron, fort tapageur, et toujours en train de s'amuser. »

L'enfant n'aime point l'étude, « il l'a en horreur ; » quand il s'agit pour lui d'apprendre à lire,.

\* il n'en peut venir à bout, ce sont des soupirs à fendre l'âme. » Du reste, cet homme qui devait être un jour un si rude travailleur, ne fut jamais u hrilLaii écolier. La docilité, qui bien plus que k, volonté fait les enfants studieux, lui manquait, et Sun incroyable activité ne se développa que plus tard, à la poursuite d'objets et de buts déterminés. Un jour il regrettera certaines lacunes dans ses études. Il écrivait à M. de la Rive père, en 1843, en lui promettant un article sur le traité agronomique de M. de Chàteauvieux pour la Bibliothèque universelle : c Je vous l'avoue sans détour, je ne me sens pas de force pour rendre d'une manière agréable tout ce que je pense. Faute t'exercice, si ce n'est de moyens, j'éprouve une grande difficulté à rédiger mes idées de façon à pouvoir les présenter au public. Faites écrire,

faites composer votre fils, afin que, lorsque sa tète sera devenue un atelier à idées, il sache se servir avec facilité de la seule machine qui puisse les mettre en circulation : la plume. » Ce sont plutôt là, il est vrai, les regrets d'un combattant qui voudrait avoir à sa disposition toutes les armes, que ceux d'un esprit vraiment littéraire, désireux de rendre les nuances de sa pensée. Tout cela n'empêchera pas Cavour d'écrire des articles

excellents quand il le voudra, en français et en italien.

Mais, avant d'être écrivain, le jeune Camille devait être page, et Dieu sait si ces fonctions de cour étaient antipathiques à sa nature ! Après trente ans écoulés il bondissait encore de colère au souvenir de cette domesticité que lui avait imposée sa naissance. Comme un jour on lui de-

mandait quel costume portaient les pages : « Parbleu ! » répondit-il d'une voix émue, « comment voulez-vous que nous fussions habillés, si ce n'est comme des laquais que nous étions ? J'en rougissais de honte ! » — Faut-il s'étonner qu'avec de

pareils sentiments, qu'il ne daignait même pas cacher, le jeune page fût vite dépouillé de ses fonctions et de sa livrée, châtiment dont il témoigna une joie irrévérencieuse ? A seize ans, c'est-àdire quatre ans avant l'âge fixé par le règlement, Cavour sortait de l'Académie militaire avec le grade de sous-lieutenant du génie, mais il ne devait pas longtemps rester au régiment. Pour quelques paroles imprudentes prononcées à Gê- nes à propos des événements de juillet 1830, il fut envoyé au fort de Bard qu'on réparait, pour y surveiller des travaux de maçonnerie. C'était une véritable disgrâce. Entouré uniquement d'ou-

vriers, sans amis, sans ressources, il en était réduit, disait-il, pour passer le temps, à jouer au tarot avec les entrepreneurs. Au bout de six mois, en 1831, n'y tenant plus, le jeune officier donnait sa démission, qui fut acceptée avec empressement. Ainsi, à vingt et un ans, il renonçait à sa carrière et se faisait agriculteur ; mais il redevenait son maître.

L'agriculture ne fut pas pour lui, comme pour tant d'autres, un pis aller, un délassement ou un prétexte à la vie champêtre ; il s'y adonna énergi- \* quement, et il voulut y réussir comme à tout ce qu'il entreprenait. « Je suis devenu agriculteur pour tout de bon, écrit-il à un ami ; c'est maintenant mon état. » Ou bien encore : « Je ne sais pas faire les choses à demi : une fois lancé dans les affaires, je m'y suis donné tout entier. » Mais la passion ne faussera jamais chez lui le jugement, et, en agriculture comme en politique, il sera toujours du «-juste milieu, » comme il le dit luimême. Il étudiera la chimie agricole et lui demandera des lumières, tout en restant agriculteur pratique. « Je donnerais, » écrit-il à M. de la Rive, « je ne sais combien de sacs de riz pour acquérir ces connaissances théoriques qu'on trouve on Écosse.) Ce qui ne l'empêchera pas de dire

spirituellement dans son article sur les Voyages agronomiques de M. de Châteauvieux : « Il n'y a pas longtemps qu'un savant professeur de chimie agricole soutenait devant moi qu'il serait aisé aux cultivateurs piémontais et lombards de tripler le produit de leurs prairies, pour peu qu'ils fussent un peu versés dans la science des engrais. Je n'ai pas oséle contredire; il m'eût écrasé sous la masse énorme de sels fertilisants qu'il avait probablement préparés dans son laboratoire; je me suis contenté de remercier tout bas la Providence- de ce qu'ayant refusé un seul hectare de terre à ce digne professeur, elle l'avait sauvé d'une ruine certaine. » C'est partout et en tout, comme on le voit, le même bon sens, la même mesure. Du reste, M. de la Rive explique parfaitement en quelques lignes la grande supériorité de Cavour jusque dans des questions où les autres en savaient plus long que lui. Comme il serait difficile de mieux dire, je ne me fais aucun scrupule de citer : — « La science de M. de Cavour était sans doute fort incomplète, et, comme il y avait beaucoup de choses qu'il n'avait point apprises, il y avait beaucoup de choses qu'il ne savait pas ; mais ce qu'il savait n'était pas altéré, envahi par ce qu'il ne savait pas ; dans son esprit, la limite en- :

Ire le connu et l'inconnu était nette, distincte; les notions acquises, il les possédait dans leur intégrité, en homme du métier, et non pas vagues et obscures. »

Les soins qu'il donnait à son domaine de Léri n'étaient pas un aliment suffisant pour son insatiable activité. Il défriche une forêt, creuse des canaux, introduit la culture de la betterave, établit des paquebots sur le lac Majeur, des moulins à vapeur et une fabrique de produits chimiques; forme une compagnie de chemins de fer, institue des salles d'asile pour l'enfance, et, enfin, fonde la banque de Turin. Il passe des entreprises agricoles aux spéculations industrielles, et, peu à peu, les unes et les autres le rapprochent de la vie politique. Un de ses premiers pas dans cette voie qui devait le mener si loin, fut la fondation, avec l'aide de quelques amis, d'un club, sous le nom inoffensif de « Club du whist ». Ce cercle, organisé sur le modèle de ceux de Paris et de Londres, devint bientôt un centre politique. L'esprit qui animait les membres était éminemment conservateur ; mais toute réunion d'hommes en dehors du contrôle immédiat de l'autorité portait alors ombrage au gouvernement sardç, et jamais peut-être le grand politique ne déploya plus d'ha-

bileté qu'en menant à bonne fin cette entreprise qui paraît aujourd'hui si facile. Il faut, pour en comprendre les difficultés, se reporter à l'état de Turin à cette époque, ou plutôt il faut lire la lettre qu'écrivait M. de Cavour lui-même à M. de la Rive, en 1843 : — « Vous avez raison de parler de l'enfer, car depuis que je vous ai quitté je vis dans une espèce d'enfer intellectuel, c'est-à-dire dans un pays où l'intelligence et la science sont réputées choses infernales par qui a la bonté de nous gouverner. Oui, mon cher, voilà bientôt deux mois que je respire une atmosphère remplie d'ignorance et de préjugés, que j'habite une ville où il faut se cacher pour échanger quelques idées qui sortent de la sphère politique et morale où le gouvernement voudrait tenir les esprits enfermés. Voilà ce qui s'appelle jouir du bonheur d'un gouvernement paterne1. Vous vous rappelez peut-être cet oncle de madame Lafarge qui, pour avoir été longtemps exposé à une atmosphère d'ignorance, avait fini par avoir un rhume de cerveau à l'intelligence ; moi, je suis un peu comme cet oncle, seulement, au lieu d'un rhume, c'est une espèce de paralysie dont je suis frappé. » , On sait s'il guérit de cette paralysie-là. Je n'ai ",

pas l'intention de refaire ici la biographie de Cavour. A dater de 1847, époque où il fonda le Risorgimento, il entra définitivement dans la vie politique, et M. de la Rive ne raconte plus que ce que chacun sait. Ce qui fait le charme de ce livre, je l'ai dit, ce sont ces fragments de lettres, ces anecdotes, ces mots, qui mettent si bien en lumière ce charmant caractère — charmant autant que puissant. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir su retrouver tout entier, pour nous le montrer dans le Cavour officiel et historique, le Cavour qu'il a connu et aimé, le vrai Cavour, l'homme enfin. Il sait même reproduire ses impressions d'enfance à l'égard de celui qu'il considérait comme un camarade, et nous en donne un portrait vivant. Il reconnaît pourtant que ce n'a pas été sans peine : « Aujourd'hui que la physionomie de Cavour m'apparaît imposante, sévère, historique, sous son vrai jour, j'ai quelque peine à isoler mes impressions d'autrefois, simples, par conséquent bornées, comme sont les impressions des enfants,de celles qui leur ont succédé et les ont complétées; j'ai peine àretrouver tel que,dans mon ignorance, je le comprenais, le « diseur de fariboles, » l'ami auprès duquel je me sentais en sympathie dégoûts et je me croyais en sympathie de répu

gnance pour l'étude,pour le travail,pour les choses graves, pour tout ce qui me paraissait profondément incompatible avec la gaieté dont je contemplais en lui la brillante personnification. »

Cette gaieté, cet enjouement fut jusqu'au bout un des traits distinctifs de Cavour. Il ne dédaignait rien, ni les petites choses, ni les petites gens. « Vous n'avez pas assez de respect pour les petites cartes, » disait-il un jour à son ami -qui se montrait découragé par une série de mauvais jeux au whist. Le mot est caractéristique, et c'est bien là le même homme qui ne s'ennuyait jamais parce qu'il se persuadait que personne n'était tout à fait ennuyeux.

Plus tard, vers la fin, sous le poids d'une pensée absorbante,ces traits du caractère originel se voilèrent, sans pourtant jamais s'effacer toutàfait. Icije laisse encore parler M. de la Rive, que le défaut d'espace me force de citer incomplètement : a Chez Cavour, le ressort de la volonté, naturellement du métal le meilleur, parut devenir de jour en jour plus solide, plus résistant, plus apte à mouvoir, à conduire, à utiliser, comme autant - de forces vives, toutes les excellentes parties d'une intelligence supérieure; de jour en jour, chez lui

l'union de la volonté et de l'intelligence parut devenir plus étroite, plus intime, et, ajoutons, plus absorbante. Son sourire, la grâce accueillante de ses manières, la gaieté de ses propos, son abandon n'étaient plus qu'à la surface et à fleur de peau, comme s'ils eussent cessé d'être en harmonie avec le fond de ses pensées. Je ne veux point dire qu'il se soit jamais imposé un masque, ni qu'il se contraignit pour retrouver l'expression aimable, enjouée, doucement éclairée des premiers jours. Mais à Jravers cette expression qui lui était naturelle, rayonnait une force irrésistible, écrasante, prête à broyer tout ce qui lui ferait obstacle. Son visage même revêtait, en certains moments, une autre expression, sereine, sévère, implacable; expression d'airain que les excès de la volonté impriment aux traits. Sa physionomie révélait alors son âme, l'âme d'un conquérant. »

Je crois avoir montré que M. de la Rive est un excellent portraitiste. Si j'ai insisté sur ce dernier côté de son talent, c'est qu'en le faisant ressortir, je m'éloignais un peu des sentiers battus qu'ont dû suivre les biographes ordinaires de Cavour.

Mais il serait injuste de ne pas ajouter que s~e—-~

il. 7

appréciations de l'homme politique et ses réflexions générales sont aussi remarquables que les touches plus fines et plus intimes que j'ai indiquées.

A l'exemple de celui dont il retrace la vie, M. de la Rive comprend et poursuit ce qui est grand sans pour cela négliger le reste. J'aime à croire que le lecteur voudra en juger par lui-même et faire connaissance avec un charmant écrivain qui, grâce à un jugement sain, un esprit élevé et une vive intelligence, arrive à des conclusions toujours justes et généreuses, tout en suivant « ces petits chemins faciles où l'on marche à sa guise. »

10 NOVEMBRE 1862.

Garihaldl. - Le Duel. — L'ex-reine de Naples. — Le Musée Campana. — La météorologie. — Mémoires des Sanson. —

Sept générations d'exécuteurs. — Un Mariage scandaleux, par André Léo.

1

Dans le monde physique comme dans le monde moral la tempête s'est déchaînée ; nos côtes ont été semées de débris, tandis que dans la sphère des orages politiques ce qu'on s'accorde à nommer le vent des révolutions a jeté sur les rivages de l'exil un pilote malhabile de plus ; mais ni les désastres matériels, ni la déchéance du roiOthon, ni les coups d'État prussiens, ni même les bulletins du Mexique n'ont réussi à faire oublier un seul jour un pauvre soldat vaincu, blessé et hier encore prisonnier! Garibaldi, malgré tout, a continué à tenir sa place dans l'attention publique, et- c'est peut-être encore de lui, à tout prendre,

qu'on s'est le plus occupé ce mois-ci. C'est que l'héroïsme est rare aujourd'hui, bien que la bravoure soit chose si commune, et ce n'est pas cer- tes en sa qualité de héros qu'on eût pu lui faire concurrence à Athènes ou à Berlin. Les bulletins de la Spezzia ont donné lieu à des alternatives de Crainte et d'espérance qui, à l'heure où j'écris, n'ont encore fait place à aucune certitude. Les Anglais ont cru le blessé sauvé quand ils lui ont envoyé le docteur Partridge ; les Français se sont rassurés en le voyant entre les mains de M. Nélaton; puis, tout le monde l'a cru perdu quand on a su qu'il y avait eu une consultation de dix-sept médecins !

Malheureusement, les vies très-précieuses sont souvent mises en danger par les hésitations et les scrupules de ceux qui en répondent devant le public, toujours prêt à blâmer en présence d'un résultat fâcheux, et il se peut qu'un soldat obscur eût déjà guéri de cette blessure dont Garibaldi devra peut-être mourir. Mais quelle que soit l'ise-J sue de cette maladie, la sympathie universelle qui s'est manifestée à son occasion vient encore une fois donner raison à l'historien Macaulay. On cesserait, dit-il, de reprocher au peuple son inconstance, si on la comparait à celle des aristocrati

et des princes. La populace elle-même, que l'on peut avec justice accuser de souvent mal choisir ses favoris, ne les abandonne pas aussi facilement qu'on se plaît à le dire. La popularité arrivée à un certain point revêt un caractère presque indélébile. La mort même est impuissante à la détruire : elle la transporte, en l'ennoblissant, dans la légende. On peut être assuré que les traditions populaires raconteront les exploits du héros Garibaldi bien longtemps après que les rois qui se succéderont sur le trône incontesté de l'Italie uni auront oublié que Naples et la Sicile ont été apportés en don par le prisonnier du Varignano. Il est assez singulier, du reste, que ce ne soit pas ceux à qui la vie de Garibaldi importe le plus qui témoignent le plus de sollicitude pour sa conservation. Il est beaucoup de gens qui, en tous pays, suivent avec anxiété le progrès de son mal, et qui sont cependant persuadés qu'il ne pourra désormais rendre aucun service à la liberté italienne, tandis que le gouvernement italien, qui ne doit pas se dissimuler que cette mort lui porterait un coup presque irréparable, semble à peu près indifférent.

Après avoir accordé cette première mention à celui qui a si justement occupé la première place -

aux yeux du public, il faut bien rentrer chez soi et chercher ce qu'il peut y avoir à dire. C'est un peu à contre-cœur que je m'y décide, malgré tout mon patriotisme. « Mon chez moi ! » me disait un jour un homme à qui je reprochais de ne pas assez se plaire dans son intérieur, « mais je l'adore!

Ce n'est que delà que j'aime à partir. » Ma plume trouve souvent, elle aussi, que le chez-nous serait surtout bon comme point de départ. Une fois partie, elle ne demanderait pas mieux que de resteren voyage, où l'on est toujours un peu plus à l'aise.

A l'intérieur on est arrêté par mille difficultés. Il y a d'abord les choses que tout le monde sait;, puis celles que personne ne sait, pas plus le chn^ niqueur que les autres ; celles que l'on dirait bien, si l'on savait tout; enfin, celles qu'on sait bien

mais dont on ne pourrait pas tout dire. De tout cela, il vaut mieux ne pas parler. Dans ce momentci il y a la disette. En dehors des démolitions et des reconstructions qui vont leur train, et des théâtres qui se réorganisent à l'envi pour la campagne d'hiver, il ne se fait rien à Paris. Il n'y a guère à raconter de lui que ses conversations — encore sont-elles peu animées. Le Pari sie.

actif, militant, revient à peine de ses vacances. Le Parisien oisif et causeur des salons est

encore à la campagne jouissant du brumeux été de la Saint-Martin. Tous les ans, il rentre en ville un peu plus tard, et, le confort toujours croissant des habitations de campagne aidant, il ne faut pas désespérer de le voir un jour invoquer l'été de la Saint-Sylvestre comme prétexte à prolonger ce que les chroniqueurs attitrés du sport et de la fashion se plaisent à nommer dans leur langage élégamment exotique la villégiature.

Dans ce monde-là le duel tout récent de M. le duc de Grammont-Caderousse et de M. Dillon, dans lequel ce dernier a été tué, vient de remettre sur le tapis la question si controversée des duels, — question que les arguments et la raison ne trancheront jamais. « Et la raison n'est pas ce qui règle l'amour, » a dit un poëte ; elle ne règle pas davantage, hélas ! la haine, ni la colère, ni l'amour-propre froissé, ni même la coutume. On est vraiment tenté parfois de se demander ce qu'elle règle en ce bas monde. Toujours est-il que si l'origine du duel s'explique très-facilement parles instincts naturels de l'homme, sa disparition graduelle de certains pays où il a été en usage semble tenir à des causes plus mystérieuses. Les édits, les sermons, les condamnations se sont montrés impuissants à le combattre pendant des

siècles, puis, tout à coup, sans raison apparente, il a commencé à s'effacer de nos mœurs. En Angleterre, où l'on se battait à tout propos il y a quarante ou cinquante ans, le duel est aujourd'hui chose presque inconnue, et, ajoutons, fort mal considérée. On ne pourrait cependant pas dire que les Anglais d'il y a quarante ans fussent, en général, moins religieux que ceux d'aujourd'hui, et les tribunaux, quand on voulait bien s'adressera eux, accordaientalors les mêmessatisfactions qu'actuellement. Chez nous, comme chez nos voisins, personne ne s'avisera non plus de soutenir que l'honneur soit moins chatouilleux de nos jours que du temps de nos pères. Il faudrait, pour faire reposer l'usage du duel sur une plus grande susceptibilité dans les questions d'honneur, oublier que de tout temps les hommes les moins délicats et les moins scrupuleux s'en sont servis comme d'un moyenjfacile d'obtenir par

la crainte une considération qu'ils auraient en vain demandée à l'estime. Il semble vraiment qu'on doive simplement attribuer cette décroissance dans le nombre des duels au plus grand développement qu'a pris dans notre société actuelle ce que je nommerais la sensibilité, - faute d'un meilleur mot. Le même sentiment qui fait

qu'on goûte moins lescombats d'animaux et qu'on cherche à tuer, quand il le faut, sans faire souffrir, fait que la mort d'un adversaire apparaît sous un jour plus grave. Peu de gens aujourd'hui sauraient aller souper ou dormir de bon appétit après avoir tué « leur homme)), comme on disait jadis ; peu de gens aussi soupent ou dorment de bon cœur à la veille de s'exposera être tués euxmêmes. On prend la vie et la mort plus au sérieux. Ce changement, qu'on doit bien appeler progrès dans le cas qui nous occupe, est touteollectif pourtant. Il y a toujours des jeunes gens et des vieillards : on peut dire cependant que le monde, en général, est plus vieux et ne se bat plus guère qu'à coups de canon, ainsi que le disait de lui-même le maréchal Soult dans ses vieux jours. L'individu n'est ni meilleur ni moins brave ; la société seulement est devenue plus débonnaire, — l'atmosphère" morale a changé, et les barbaries ont peine à y vivre.

De leur côté, les femmes d'une certaine coterie se sont beaucoup préoccupées du projet de retraite dans un couvent, qu'on a attribué à l'exreine deNaples. A ce propos, il s'est chuchoté à l'oreille mille commérages que je n'aurai arde de répéter. A ne croire que la moitié de ce qu'on

dit, comme le veut le proverbe, ce serait déjà beaucoup trop. Ce qui paraît très-vraisemblable, c'est que celle qu'on s'est plu à nommer l'héroïne de Gaëte a trouvé la vie de famille à Rome plus rude à subir que les dangers d'un siège ou les péripéties émouvantes de la guerre civile. Le coffret richement ciselé, mais vide, que ces dames lui ont offert dans le temps comme un témoignage de leur admiration, aurait été un triste emblème de son bonheur domestique. Une femme d'esprit disait à sa fille, lors de son entrée dans le monde : ,f Je ne chercherai pas à te prémunir contre les orages de la vie, on finit toujours par s'en tirer; mais tâche de te préparer au calme plat : cela est plus fréquent, et bien autrementdifficileà supporter. » Rentrer de bonne grâce dans le calme plat de la vie privée auprès d'un mari médiocre, dans une maison sans enfants, après avoir été reine et héroïne, doit être doublement difficile. Mais, dirat-on, entrer au couvent est un mauvais remède contre l'ennui. C'est possible, à la longue ; mais entrer au couvent, c'est toujours sortir d'autre chose, et c'est là ce qui tente. Il est triste de voir de pareilles tentations assaillir une femme de l'âge de cette jeune reine, et l'on peut, à tout hasard, la plaindre. Il semble même que la délica-

tesse exige qu'on en reste là, et qu'en échange d'un trône perdu, elle ait le droit de réclamer cette immunité contre les commérages de journaux dont jouissent toutes les femmes dans la vie privée.

Le sort de la collection Campana est un sujet plus légitime de controverse, aussi ne s'est-on pas fait faute de le discuter, et avec assez d'emportement. MM. les Commissaires provisoires du musée Napoléon III ont été jusqu'à faire porter leurs messages à certains journaux par huissier, et ont cru devoir enregistrer leurs théories rti stiques sur papier timbré. Ils auraient voulu que le musée Napoléon III, au lieu d'être réuni à celui du Louvre, continuât à former un musée distinct; que les collections qui le composent fussent affectées spécialement à un enseignement pratique, et que des cours d'art, appliqué à l'industrie, des leçons sur les moyens et les procédés antiques, fussent institués près de ce musée-école. Ils voulaient en un mot, que les élèves de notre école industrielle de dessin trouvassent la preuve à côté de la démonstration. Ils ont invoqué un exemple qu'aucun visiteur à l'Exposition de Londres ne sera tenté de récuser, c'est celui du musée-école de Kensington, dont l'influence heureuse sur les

produits anglais dans les industries de goût est incontestable. Sans doute la supériorité de la France n'est pas encore sérieusement menacée, mais les progrès de nos voisins ont été assez rapides dans ces derniers temps, —progrès dus, sans contredit, à l'enseignement du musée-école de Kensington et de ses nombreuses succursales disséminées dans toute l'Angleterre, — pour qu'il faille bien reconnaître là une concurrence menaçante pour l'avenir. M. Ingres, à la fois le Nestor et l'Ajax de la peinture, est aussi intervenu avec sa vivacité accoutumée dans le débat, mais sans succès. C'est M. de Nieuwerkerke qui l'a emporté. Les collec-

tions Campana ont été purement et simplemeaL annexées au musée du Louvre, et une commission a été nommée pour séparer et répartir les doubles dans les Musées des départements.

On éprouverait une grande timidité à donner son opinion après tant de gens compétents, si l'on n'y était un peu enhardi par leurs dissidences mê-

mes. Après tant de contradictions, on est bien sûr quoi qu'on fasse, de n'être pas seul de son avis.

J'oserai donc dire qu'il me paraît que tout Jê\_ monde pourrait bien avoir un peu raison et un peu tort. Rien n'empêche, ce semble, de fondflh un musée-école, sans pour cela y affecter spécia—

lement les collections Campana. Seules, elles seraient tout à fait insuffisantes ; et, puisqu'il faudrait, en fin de compte, puiser à notre trésor artistique pour compléter, ne serait-il pas plus simple, si la fondation d'un musée-école est résolue, (et je suis bien loin d'en contester l'opportunité), de le former d'après un. plan régulier, en prenant au Louvre même ce qui serait nécessaire ? Pour beaucoup d'objets, des fac-similé suffiraient. Je sais bien qu'on rencontrerait des difficultés administratives, et que bien souvent les petites considérations, comme l'a dit Voltaire, sont le tombeau des grandes choses ; mais je suis convaincu aussi que la simple manifestation de « l'initiative unique, personnelle », qui, selon le dire de MM. les Administrateurs provisoires, a formé le musée Napoléon III, suffirait pour aplanir tous les obstacles. La question des doubles une fois réglée, l'importance du musée Campana sera, je crois, considérablement diminuée. Sans vouloir déprécier une collection dont les érudits parlent avec vénération, ni en aucune façon m'associer à l'exclamation de cette dame qui envoyant lfcslongues rangées de vases identiques, s'écriait : & Mon Dieu ! on aura pillé une famille étrusque le jour où elle faisait ses confitures ! » j'oserai dire

qu'il régnait une assez grande monotonie dans ce musée. En un mot (qu'on me pardonne cette observation qui paraîtra peut-être trop naïve à beaucoup de gens), il me semble que le musée Campana était un musée pour le marquis Campana, parce que c'était tout ce qu'il avait pu acheter, mais que pour la France il n'y a là qu'une collection achetée plus ou moins cher et venant Da- turellement se fondre dans celles qu'elle possède déjà. C'est bien assez d'avoir à tenir séparés les musées particuliers qui ont été donnés à cette condition par leurs propriétaires ; ce n'est pas là le cas du musée Campana, il s'en faut de beaucoup.

J'ai fait allusion en commençant aux orages, qui ont assailli nos côtes; j'y reviens encore pour placer un mot à propos d'une science qui se dé- gage bien lentement de la défaveur qui a accom- ji pagné ses origines : je veux parler de la météorologie. A vrai dire, pour bien des gens, à peine

est-ce une science. Elle vient d'obtenir pourtant un triste triomphe, à l'occasion de l'affreuse tern\* pête qui a éclaté le 19 du mois dernier, et qui.

s'est fait surtout sentir sur les côtes d'Angleterre., Les observations météorologiques de l'amlr Fitzroy avaient fait prévoir l'ouragan, et ses si gnaux, établis dans la plupart des ports anglais

en avaient donné avis aux marins. Mais il était arrivé bien des fois que les signaux avaient donné de fausses indications, et les gros bateaux charbonniers du Nord, pressés d'approvisionner Londres avant les froids, n'en ont tenu nul compte.

Dieu sait si plus d'un brave marin a eu lieu de s'en repentir ! La côte orientale de l'Angleterre a été semée de naufrages. Tandis que dans de certains ports on dédaignait ainsi les avertissements du brave amiral, dans d'autres on intentait des procès aux conseils municipaux pour avoir reculé devant la dépense d'établir les signaux qui eussent pu sauver tant de vies.

Il est triste de penser que des savants dans leur cabinet, à Paris ou à Londres, savent presque à coup sûr prédire l'approche d'une tempête, tandis que de pauvres diables de matelots l'affrontent sans se douter de leur danger. Ne seraitil pas bon que les prophéties de la Cassandre météorologique fussent du moins toujours portées à la connaissance de ceux à qui elles s'adressent le plus spécialement? On finirait peut-être parles écouter. Que les calculs des météorologistes soient souvent fautifs, et que des éléments dont la science ne sait pas encore tenir compte viennent souvent les traverser, cela n'est pas douteux,

mais ils n'en sont pas moins basés sur des thétries très-justes et des observations nombreus et consciencieuses. » Monsieur, « me disait un paysan devant qui on parlait des prédictions de M. Mathieu de la Drôme, «ce Mathieu-là serait-il parent de Mathieu Loensherg ? » Ce mot explique toute la peine qu'éprouve la météorologie à se faire prendre au sérieux. C'est sa parenté qui lui fait tort. Mon Dieu, oui ! elle est parente de Mathieu Laensberg, mais comme l'astronomie l'est de l'astrologie, comme la sorcellerie l'est de lst médecine. I

II

Peut-on offenser les gens en leur supposant un sentiment qu'on a soi-même éprouvé? Il faudrail peut être savoir à quoi s'en tenir là-dessus avajJ de me permettre de parler ici de l'ouvrage intia tulé : Mémoires des Sanson. Rien de plus saïf, j'en conviens, que de s'être laissé attirer cinai moi par la réclame des journaux annonçante livre avec le sous-titre : Sept générations d'cnétËî

teui-s - 4688 — 1847, et tout lecteur doué de la moindre expérience, je lereconnais encore, aura te droit de repousser comme injurieux le soupçon qu'il ait pu partager un seul instant ma curiosité ; Biais d'un autre côté, s'il se trouve parmi mon public un seul lecteur candide qui se soit demandé si c'étaient là de véritables souvenirs ou simplement une spéculation de librairie — exploitant un nom terrible, — il me saura gré de la franchise de mon aveu et ne demandera pas mieux que de profiter de mon expérience.

Je me suis dit qu'après tout les Sanson avaient été très-réellement bourreaux de père en fils pendant cent soixante-dix ans, et que sous le titre héréditaire de Monsieur de Paris, ils avaient tranché bien des têtes illustres ou obscures, innocentes ou coupables; je me suis dit encore que tout homme dans les affaires tient des livres, et que ceux où cette famille enregistrait ses comptes, ses pièces justificatives et ses notes secrètes avaient dû se conserver dans leur intégrité comme les archives de toutes les races qui ne s'expatrient, ni ne se déclassent, et qui ne se mêlent pas facilement à d'autres.

L'échafaud seul en France a sa caste, caste de parias, si l'on veut, mais enfin une caste, et,

comme telle, gardienne involontaire du passé.

Les, simples comptes de ménage de la famille Sanson pouvaient fournir des aperçus curieux sur les mœurs et les superstitions de nos ancêtres. La question était donc de savoir si les Mémoires étaient authentiques, En thèse générale, la politesse, qui n'est jamais de trop, même quand il s'agit de critique, exige qu'on accepte tout auteur, jusqu'à preuve du contraire, pour ce qu'il prétend être; mais dans le cas qui nous occupe, il semble que la question d'authenticité puisse se débattre sans crainte de blesser personne. Un homme de lettres, quel qu'il soit, qui prend pour pseudonyme le nom du bourreau, ne devra guère se fâcher si l'on reconnaît que ce terrible masque n'est point son vrai visage; d'un autre côté, M. Sanson, en admettant qu'il soit l'auteur véritable des Mémoires, malgré le dédain avec lequel il repousse l'imputation d'avoir été « ramasser dans la fange des lettres quelque gâcheur de phrases pour tailler un livre sous son nom, » pourrait, à la rigueur, nous pardonner de le prendre pour un simple romancier de l'école du terrible, un peu trop enclin seulement au style boursouflé et pathétique.

En 1829, — c'était le temps, on le sait, des mémoires apocryphes -- il parut chez l'éditeur Sautelet des Mémoires de Sanson qui ne furent jamais achevés : la mort de l'éditeur, et plus tard la révolution de 1830, firent suspendre cette publication. M. Sanson dit aujourd'hui que « ces deux volumes sont un tissu d'allégations mensongères et d'inventions puériles, dénuées, non-seulement de vérité, mais même de vraisemblance ; » mais il n'en est pas moins certain qu'ils ne donnèrent lieu à aucune réclamation au moment même. Rien ne nous prouve, par conséquent, que les Mémoires d'aujourd'hui ne seront pas démentis à leur tour dans trente ans d'ici.

Cependant, malgré le charlatanisme qui a présidé à cette publication nouvelle, et qui a été jusqu'à imprimer le titre sur la couverture en caractères d'un rouge vif, couleur de sang, je penche à croire que M. Sanson est bien réellement l'auteur du livre qui vient de paraître sous son nom.

Le style, c'est l'homme, dit-on : or, n'est-ce pas le bourreau lettré d'un siècle philanthropique et phraseur qui a dû écrire ceci : « J'ai revêtu la robe virile sur l'autel des expiations humaines, le jour où, jeune lévite, j'assistai pour la première

fois mon père dans l'exercice de ce terrible sacerdoce, que de Maistre appelle la clef de voûte des sociétés! » Il me plaît de croire que c'est bien l'ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris qui s'exprime ainsi. Si cela est, je lui rends justice en le proclamant ; si je me trompe, ma décision sera un châtiment pour ses aides.

littéraires.

On n'est jamais trahi que par les siens. M. Sanson est l'ennemi déclaré de la peine de mort. Le bourreau ne veut plus de l'échafaud ; il est vrai qu'il s'agit d'un bourreau en retraite, ou, pour mieux dire, destitué. Avant 1847, date de sa ré-

vocation, il n'a fait aucune protestation, bien qu'il eût lu depuis longtemps le Dernier Jour d'un condamné, livre qui produisit sur lui un tel effet, à ce qu'il nous dit, que si son père lui eût demandé de l'assister pour la première fois, alors qu'il était encore sous l'impression de cette lecture, il aurait « méconnu les devoirs de la piété filiale ! » 0 puissance de la littérature! « J'éprouve aujourd'hui, ajoute-t-il, une singulière satisfaction à publier cet ouvrage presque en même temps qu'une œuvre nouvelle de l'auteur du Dernier Jour d'un condamné. » Voilà, je pense, une des dernières et des plus curieuses fanfares du triom- -

phe des Misérables. M. Sanson ne dit pas en quoi il avait démérité, ou comment il avait encouru la défaveur du pouvoir, à ce point d'être privé de sa charge ; il se borne à nous dire que dès qu'il apprit sa révocation, il se fit apporter une cuvette et de l'eau, et qu'il « lava solennellement ces mains que le sang de ses semblables ne devait plus souiller ! » Cette protestation du bourreau pourrait avoir son poids si elle eût été faite à temps; mais on se demande pourquoi, à défaut de cette révocation, qui eût pu ne jamais arriver, l'admirateur de Victor Hugo n'a pas songé à une démission qui le libérait tout aussi efficacement de ce qu'il seplaît à nommer son sanglant ministère. On n'est point en ce temps de liberté, et de guillotine surtout, ce rivé à la hache et au billot. »

Ses ancêtres avaient amassé une fortune considérable ; il possédait un hôtel, des équipages, et jusqu'à des armoiries où une cloche fêlée représentait le rébus héraldique sans-son. Que ne demandait-il sa cuvette quelques années plus tôt, et, cédant volontairement ce qu'il nomme « la pourpre de l'échafaud et le sceptre de la mort » à un de ces dix-huit concurrents qui au lendemain de sa disgrâce se disputaient sa succession, que -ne se consacrait-il un peu plus tôt à la culture des

choux ou des lettres? C'était le cas de retourner le fameux mot, et de se condamner soi-même aux phrases sans la mort.

Ce sont donc des loisirs involontaires que M. Sanson a consacrés à mettre en ordre ses papiers de famille. Malheureusement, son livre est bien plutôt fait avec ces papiers imprimés qui se

trouvent dans toutes les bibliothèques. Il y a d'abord l'historique des supplices que chacun de nous connaît pour l'avoir s-auté quand nous l'avons rencontré un peu partout. Triste énumération qui pourrait se résumer par le mot de Brantôme : « Commettez les crimes les plus grands et les plus inouïs, nous saurons nous rendre, par notre vengeance, plus odieux que vous. » Il y a l'invention de la guillotine et l'allusion obligée à son prototype, la mannaia de Gênes, telle que la décrivit le père Labat au siècle dernier ; il y a la question ordinaire et extraordinaire, le tenaillement, l'estrapade, l'écartellement et le reste.

On se plaint assez généralement aujourd'hui qu'il y a trop de livres ; il serait bien plus vrai de dire qu'il n'en existe, à proprement parler, qu'un nombre très-restreint sur chaque matière. Ceuxlà, retournés, traduits, raccourcis, rallongés, amalgamés de cent façons diverses, servent à fa-

briquer tous les autres. Après le chapitre des Supplices, il y a celui de l'Exécuteur, et enfin une suite d'épisodes qui ne sont que la reproduction de relations fort connues des affaires criminelles les plus célèbres. Ce n'est pas gai, mais ce n'est pas neuf. La seule portion de l'ouvrage où l'auteur ait montré quelque invention est dans l'histoire de Charles Sanson de Longval, gentilhomme et officier aux gardes, qui aurait été, à ce qu'il paraît, le premier de la famille à remplir l'office de bourreau. C'est un roman mal composé, basé, c'est possible, sur une légende de famille, mais qui n'a aucun caractère de vérité.

Pour être juste, pourtant, il faut ajouter que le chapitre de l'Exécuteur est une monographie assez complète. On y voit la déchéance graduelle de l'office, — depuis le beau temps où Monsieur de Paris percevait un droit de havage ou de havée sur tous les marchés, et se faisait ainsi cinquante mille livres de rente, jusqu'au jour où la parcimonie de la seconde République le réduisit au gage de cinq mille francs. Ce droit de havage, remplacé en 1721 par un traitement fixe, consistait à prélever sur tous les grains apportés au marché autant qu'on en pouvait prendre avec les deux mains, et n'était qu'un des nombreux priviléges du l

bourreau. Il avait encore droit sur les fruits, le foin/les œufs et les laines ; sur le passage du Petit-Pont et sur les lépreux ; sur les balais, le charbon, le poisson, la vente du cresson, et enfin sur les pourceaux qu'on laissait errer dans les rues de Paris. Tout cela faisait de beaux revenus, mais il y avait bien de la besogne. La Convention fit un nouveau pas dans la voie des économies en fixant à dix mille francs les appointements de l'exécuteur ; mais elle ajouta une clause significative et consciencieuse qui accordait un supplément de trois mille francs aussi longtemps que le gouvernement français serait révolutionnaire. Ce n'était pas trop, dit avec raison M. Sanson. Mais si la Convention rétribuait mal en argent, elle tenta du moins la réhabilitation tant souhaitée par ces officiers du parlement que le peuple s'obstinait à nommer bourreaux. Elle les admit au grade d'offider dans les armées, défendit par un décret qu'on leur appliquât l'épithète de bourreau, et agita la question de leur décerner à la place"- titre de Vengeur national. Un représentant du peuple, Leguinio, en mission à Rochefort, embrassait « tous les exécuteurs de France dans la personne du citoyen Ance, » guillotineur de cetville, et l'invitait à un dîner où il le plaçait en

face de lui, entre ses deux collègues Guesno et Topsent.

Oserai-je, à ce propos, dire que j'ai été singulièrement frappé, en lisant ces mémoires écrits par le petit-fils du Vengeur national de 93, de l'étrange rapport qu'il y a entre son style emphatique et attendri et celui de plus d'un biographe de célébrités terroristes ? Serait-ce que le fond a là, comme ailleurs, influé sur la forme ? Serait-ce que l'encre avec laquelle les uns et les autres ont écrit leur réhabilitation est de la même couleur, et que leurs apologies sontbasées surles mêmes sanglants paradoxes ? Au fait, s'il était utile pour le bonheur du genre humain de répandre le sang et d'organiser la terreur, quel patriote s'y employa plus utilement et plus activement que le citoyen Sanson ? Quel nom imprima une plus salutaire épouvante aux ennemis de l'intérieur ?

Toujours est-il que lorsque j'ai lu la description complaisante de « ce pâle vieillard, remplissant avec l'impassibilité du destin, au milieu de la lutte des partis qui s'entre-dévoraient, son implacable mission, » il m'a semblé avoir déjà vu cela bien des fois dans d'autres livres, où il s'agissait de gens pour lesquels on nous demandait, non notre indulgence, mais notre admiration.

L'auteur des Mémoires des Sanson n'a pourtant aucune sympathie révolutionnaire. C'est, après tout, on le sent, un homme de caste et d'hérédité, si tristes qu'elles puissent être, et l'on voit qu'il se complaît dans sa sombre filiation. N'a pas affaire à la fatalité qui veut, et les petites gens n'ont guère que du malheur tout au plus. Il parle volontiers de ses aïeux, de ses ancêtres ; sa famille n'est jamais que «sa race » ou sa « maison », dont l'histoire devient sous sa plume des « archives » ou des « annales ». Qui dira jamais où l'orgueil pourra se loger ? Il est surtout une particularité sur laquelle il revient à plusieurs reprises avec complaisance, et qui est, en effet, assez curieuse pour être notée. Ce sera le dernier emprunt que je ferai à un livre sur lequel je me suis déjà arrêté trop longtemps. En 1726, la dynastie des Sanson était représentée par un enfant de sept ans. Vu sa minorité, on dut lui nommer un suppléant temporaire. Mais le parlement exigea que le titulaire, malgré son jeune âge, légalisât par sa présence toutes les exécutions, qui étaient accompagnées, à cette époque, de supplices effroyables ! Cette minorité de l'échafaud, suivant de si près celle du trône, a quelque chose de bizarre et de fatal. Dans les règnes suivants, le

successeur de l'enfant-roi et celui du bourreaumineur se rencontreront sur la place de la Révolution, où toutes les hérédités viendront aboutir et mourir.

Après avoir confessé tout d'abord ma curiosité, et mieux encore, après les quelques pages que je viens, sans m'en douter, de consacrer à un livre sans valeur, je ne veux pas me joindre à ceux qui en ont flétri la simple publication comme un scandale. J'admets qu'il avait droit à l'existence et \* qu'il pouvait même comporter un lugubre enseignement, mais c'était à la condition d'être sincère. L'auteur, du reste, a parfaitement défini le public auquel il s'adresse particulièrement : ce sont ceux « qui cherchent avidement dans les colonnes des journaux judiciaires le compte rendu aussi uniforme qu'infidèle des exécutions capitales. » Voilà ce qui vient de paraître ! Cela ne se vend que cinq centimes, un sou ! Les volumes dont je viens de parler se vendent cinq francs, et iL y en aura huit ou dix.

III

Je voudrais, en terminant, laisser des impressions plus riantes que celles que je viens d'éveiller, aussi ai-je réservé l'espace qui me reste à • un petit roman tout frais et tout gracieux.

Il est rare qu'il soit question de romans dans cette revue mensuelle, et la faute n'en est pas toute au chroniqueur. Il en lit quelquefois, et toujours consciencieusement ; mais au moment d'en parler, le cœur lui manque. On a de la peine à prendre au sérieux nos romans d'aujourd'hui — peut-être parce que les auteurs euxmêmes n'en donnent guère l'exemple. Ce qu'ils livrent au public n'est, le plus souvent, qu'une série de feuilletons réunis en volume. Ce maudit feuilleton a tout gâté et de plus d'une manière.

La position de la librairie est telle aujourd'hui que pour retirer de son travail une rémunération un peu convenable, le romancier, il faut le dire, est à peu près obligé d'en donner la primeur iL un journal. Si ce sacrifice consistait seulement èm

laisser couper en une trentaine de petits morceaux, qu'on soumet au public avec des entr'actes de vingt-quatre heures au moins, une œuvre dont l'intérêt doit se développer graduellement, et résulter de l'accumulation, si je puis m'exprimer ainsi, d'émotions habilement ménagées, il n' y aurait que demi-mal, et l'on pourrait se borner à plaindre l'écrivain contraint de subordonner ainsi son amour-propre littéraire au besoin de gagner de l'argent. Mais ce n'est pas tout.

Trop souvent le romancier laisse commencer la publication de son œuvre avant qu'elle soit complétement achevée. Il ne reste peut-être que les derniers chapitres à retoucher, que de légers changements à faire, et il se dit qu'il aura du temps de reste pour cela pendant qu'on publiera les premiers feuilletons ; mais il s'attarde, et un moment arrive où il faut travailler au jour le jour. Alors, adieu cette recherche de la perfection, de la perfection relative s'entend, qui doit être la préoccupation de tout écrivain : il ne s'agit plus que d'en finir à tout prix. Tant pis pour lui s'il est scrupuleux, car le temps des hésitations est passé. S'il s'aperçoit que son dénoûment n'est pas assez motivé, qu'il aurait dû faire pressentir certains incidents, préparer de certaines méta-

morphoses, je le répète, tant pis pour lui : toute correction est impossible. Il se console alors, en se promettant de revoir soigneusement son roman quand il s'agira de le publier en volume; mais, en se faisant cette promesse, il ne tient compte ni du dégoût qu'inspire la révision d'une œuvre déjà ancienne, ni de la difficulté d'évoquer de nouveau tout un monde fictif dont il s'est séparé depuis longtemps, ni de l'obsession jalouse de conceptions nouvelles. En fin de compte, il se borne, le plus souvent, à mettre une préface, et voilà un roman médiocre de plus.

Le feuilleton a encore pour résultat de rebuter le critique, et d'émousser chez lui cet appétit des ceuvres nouvelles qui fait qu'il les déguste avec ardeur et discernement. On ne distingue pas au juste, par le temps qui court, ce qui est vieux de ce qui est neuf. Sans qu'on ait lu le livre, le titre et les personnages sont devenus familiers, pour les avoir vus, malgré soi, au bas d'un journal où l'on cherchait autre chose, et l'on éprouve à leur égard à peu près le même sentiment que pour ces gens avec qui on a échangé des saluts pendant des années, et avec lesquels on ne se soucie plus de faire connaissance.

Un peut dire que la critique vraie fait presque entièrement défaut aux romans du jour (car on ne peut guère classer sous ce titre les articles d'amis que chacun obtient à son tour), et il faut même des circonstances très-exceptionnelles pour que le public, qui pourtant les lit assez volontiers, les discute un peu sérieusement. Cependant les traductions de l'anglais trouvent des lecteurs enthousiastes, et ce public français, qu'on dilsi avide d'émotions violentes, accepte, avec une patience mêlée d'admiration, jusqu'aux longueurs et aux sermons de l'école méthodiste. Pourquoi cela? Ce n'est pas seulement par amour pour la morale, car ce même public tolère fort bien notre théâtre de vaudeville, qui n'est point puritain, on le sait. Et puis les romans moraux ne manquent pas absolument chez nous aujourd'hui. Ils font bravement, quoiqu'en petit nombre, concurrence aux photographies écrites du demi-monde ; et les héroïnes d'autrefois, les grandes dames qui étaient toutes plus ou moins des Marguerite de Bourgogne, ont assez généralement fait place à des bour■ geoises vertueuses ou à des paysannes plus vertueuses encore. Dans tout cela l'esprit, nmagination et même le talent se rencontrent souvent : que manque-t-il donc ?

Il arrive quelquefois dans le commerce que certaines marchandises de tel ou tel pays se trouvent indûment dépréciées sur les marchés nationaux et étrangers, et que, malgré leur belle apparence, l'acheteur ne les aborde qu'avec méfiance; quand cela se voit, tenez pour certain que, sinon dans le présent, du moins dans un passé assez rapproché, les fabricants de cette marchandise déconsidérée ont manqué de conscience et de bonne foi industrielle. Si aujourd'hui en Russie, en Allemagne, en Italie, si partout en Europe, et jusque chez lui, le roman français se voit menacé par la concurrence étrangère, c'est que dans cette branche particulière de la littérature le producteur français a manqué souvent, il faut le dire, de cette chose fort essentielle qui n'est ni l'esprit, ni l'imagination, ni le talent, comme je le disais tout à l'heure.

C'est donc cette chose-là qu'il faut rechercher et saluer avec empressement quand on la découvre.

Il me semble la trouver dans un Mariage scandaleux, par M. André Léo. Les mêmes bons symptômes se rencontrent sans doute de loin en loin ailleurs ; mais je choisis ce roman comme exemple, 11011seulement à cause de son mérite réel, mais parce qu'il s'agit d'un début, c'est-à-dire de la pro-

messe d'oeuvres peut-être meilleures encore. On m'assure aussi que ce nom d'André Léo est un pseudonyme qui cache jusqu'au sexe de l'auteur.

Tant encore. Il serait bien à désirer que les femmes, qui partout font des romans pendant toute leur vie, en écrivissent davantage en France.

Si, au lieu d'être l'apanage presque exclusif des hommes et de quelques femmes déclassées ou désexées, la plume du romancier tombait plus souvent en quenouille chez nous, le ton général du roman ne pourrait qu'y gagner, et il y aurait lieu d'espérer que les mères pourraient quelquefois permettre à leurs filles la lecture de ce que des femmes auraient écrit. Je ne saurais assez dire combien cette innovation me semblerait heureuse à tous égards. Ce serait répondre à un besoin positif et impérieux de la nature humaine que de fournir un aliment honnête à l'imagination des jeunes filles. Dans un temps où l'instruction cherche sans cesse à se déguiser sous forme d'amusement quand il s'agit de la science ou des arts, comment ne comprend-on pas que la science de la vie et la connaissance du monde doivent aussi revêtir une forme attrayante, et que les sermons, le catéchisme de persévérance et les livres de piété ne suffisent pas pour les enseigner ? Mais

ce sujet me mènerait trop loin d'un Mariage scandaleux qui, bien qu'honnête, n'est point un roman de pensionnaire, comme on pourrait le croire d'après mon exorde.

Il s'agit d'une mésalliance, et c'est l'héroïne qui la fait. Tout d'abord, je l'avoue, le sujet m'a effarouché. J'ai craint de trouver un de ces romans où l'on donne à la passion la victoire sur le préjugé, après avoir sacrifié dans la lutte toutes les délicatesses et toutes les vraisemblances. Que les rois épousent des bergères, passe encore ; mais les reines qui épousent des bergers y perdent mieux que leur couronne royale. Dès les pre- miers chapitres j'ai été rassuré; la mésalliance est si peu dans le fond des choses, le scandale est tellement de convention, que j'ai fini par donner mon consentement tout comme les parents de la pauvre Lucie Berlin.

La famille Bertin appartient à la bourgeoisie : c'est là son orgueil, mais c'est aussi son malheur, car elle est pauvre, plus réellement pauvre que les paysans qui l'entourent. C'est cette misère bourgeoise, mesquine, sans compensation aucune, que l'auteur a peinte avec un véritable talent et qui fait le sujet même du livre. Les Bertin sont d'excellentes gens, point fiers au fond, qui pour-

raient même vivre sans trop de privations, car ils ont une maison et un peu de bien au soleil, si ce m'était que bourgeoisie oblige. Le père, qui n'ose cultiver franchement sa terre comme un simple paysan, voit tout se détériorer autour de lui et les dettes s'accumuler, tandis que la mère, qui dans les oisivetés de sa jeunesse (elle est la fille d'un médecin de village) a lu beaucoup de romans, se berce de l'espoir que des maris riches se présenteront pour épouser ses filles sans dot. L'aînée, Clarisse, a longtemps partagé les illusions de sa mère, mais le temps marche, la gêne augmente, autour d'elle se marient les bourgeoises dotées et les paysannes qui savent travailler ; elle seule n'a point de prétendants, et elle comprend enfin qu'elle n'en aura jamais. Dans cette lutte irritante de la jeunesse et de la vanité contre les fatalités sordides de l'existence, sa santé finit par s'altérer, et elle meurt à vingt-six ans, non d'amour, mais de l'absence de tout amour, de tout espoir, de toute utilité dans la vie. Sa sœur Lucie lutte courageusement, moins encore contre la pauvreté que contre les prétentions des siens. Elle ne peut leur faire comprendre que cette pauvreté il s'agit ie la vaincre, au lieu de se borner à la cacher.

EMe cultive un peu, à la dérobée, le jardin, fait

des broderies pour un magasin de la ville, et ne demanderait pas mieux que d'élever un cochon et des poules. Mais qui nettoierait l'étable? Qui irait vendre les œufs et les poulets au marché?

Son activité, son dévouement se gaspillent dans de petites combinaisons pour farder leur misère et faire bonne figure aux dîners du dimanche de leurs ccfusins les Bourdon. Car ils ont des parents prospères, ces pauvres Bertin! Sans les tortures de l'envie leur malheur ne serait pas complet ; et madame Bertin, qui ne peut pas marier ses filles, voit sa nièce, mademoiselle Aurélie Bourdon, porter des robes de soie, recevoir le Journal des Demoiselles, et enfin, pour comble de gloire, épouser un ingénieur !

Voilà le cadre ; quant à l'action, je ne la raconterai pas, quand bien même l'espace ne me ferait pas défaut. J'ai dit que Lucie Bertin épousait un paysan ; mais comment il se fait que ses parents et le lecteur y applaudissent en fin de compte, chacun devra le voir par lui-même.

S'il fallait absolument, pour obéir aux règles.

de la critique moderne, rattacher l'auteur d'ua Mariage scandaleux à une école littéraire, je dirai qu'il tient, par de certains côtés, à cette brancka de l'école réaliste qui nous a déjà donné M. Du-

ranty, l'auteur d'un roman de mérite, le Malheur € Henriette Gérard. Mais je répugne, je l'avoue, à étiqueter ainsi les romanciers. Le moindre défaut de ces classifications est d'être presque toujours défectueuses. Elles ont encore pour résultat bien plus fâcheux de parquer les écrivains dans leurs défauts en élevant ceux-ci au rang de principes, etenfaisant ainsi de leur exagération presque un point d'honneur. Quant aux qualités, elles resteront toujours individuelles. M. André Léo possède toutes celles qui sont essentielles au romancier.

Je lui reprocherai seulement, par-ci par-là, quelques expressions trop ambitieuses. Un bon bourgeois qui cause avec sa femme, ne doit pas parler, par exemple, d'une « situation inéluctable». Encore moins dans une description de paysage, doitil être question d'un « cercle de brume de trois cent trente degrés ». Cela ne représente absolument rien au lecteur, si exact que cela paraisse.

Ce sont là des fautes graves contre le goût, d'autant plus inexcusables que M. André Léo écrit fort bien quand il le veut, ou, pour mieux dire, quand il ne le veut pas trop. En résumé, si un Mariage scandaleux est un premier ouvrage, et que son auteur veuille se garder de cette désastreuse fécondité qui perd aujourd'hui presque tous nos ro-

manciers, on peut hardiment prédire qu'il n'aura besoin, pour faire son chemin, de se rattacher à aucune école, ni de flatter les préjugés politiques, religieux ou littéraires d'aucun parti.

10 DÉCEMBRE 1862.

La femme Doise. — Les juges d'instruction. — Les agneaux de Sir Joshua. — Victor Hugo et la peine de mort. —

Les étudiants et le docteur Rayer. — Salammbô, par G. Flaubert.

- 1

Lorsqu'il y a six mois, à l'occasion du procès de M. Mirès, et plus tard, à propos du bilan décennal de M. le ministre de la justice, j'accusais le public d'indifférence en présence de certaines anomalies monstrueuses de notre législation criminelle (parmi lesquelles je plaçais en première ligne l'omnipotence irresponsable des juges d'instruction), je n'espérais pas recevoir sitôt un démenti. Jamais personne ne fut plus satisfait d'être convaincu d'injustice. Oui ! j'en conviens avec bonheur, j'ai eu tort de dire que, chez nous, chacun prend facilement son parti des iniquités de la loi, jusqu'au moment où l'on sent sa griffe

s'appesantir sur soi, car depuis quinze jours, de quoi s'est occupée la presse, si ce n'est des malheurs de cette condamnée innocente qu'on appelait jadis la femme Doise, et que l'on nomme aujourd'hui madame Gardin?

La cause de cette femme obscure, de cette pauvre K misérable x, pour me servir du mot à la mode, a réuni dans l'élan d'une sympathie commune, d'une commune indignation, des gens de toute classe et de toute opinion. On a vu le public s'émouvoir d'un grief individuel comme d'une injure générale, et comprendre enfin que, lorsque le plus petitd'entre nous est atteint, nous sommes tous frappés. Quand cette émotion aurait eu pour origine un sujet bien moins sérieux, quand elle ne promettrait pas pour résultat une réforme importante, il faudrait encore s'en féliciter comme d'un symptôme excellent. Ce sont ces courants électriques traversant tout un pays, cette solida.., rité sociale hautement proclamée, qui font qu'on se sent une famille et non un troupeau politique, une nation et non une simple agrégation de su-< jets ou d'administrés, lorsque des faits pareils se produisent, quelle qu'en soit la cause, ehaque : citoyen sent tressaillir en lui un mystérieux orgueil : c'est le sentiment de la force collective -

dont il est un élément, c'est la conscience du pouvoir de l'opinion publique dont il se sent une fraction. C'est bien à ce pouvoir-là qu'on peut appliquer le vers du poëte : « Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. »

Il y aura toujours quelque chose de royal dans le nous, et le petit mouvement de satisfaction orgueilleuse qu'on éprouve à mettre son nom au bas d'une protestation ou d'une souscription nationale est bien aussi légitime que celui qu'on ressent à déposer son bulletin dans l'urne électorale en vertu d'un dix-millionième de souveraiMté populaire. En France, où Fassociation entre citoyens, pour quelque motif que ce soit, rencontre mille obstacles, il y a une véritable jouissance pour certains esprits dans le fait seul d'une action commune.

On peut affirmer dès aujourd'hui que la cause de la réforme, en ce qui touche notre code d'instruction criminelle, est gagnée. Elle vient de recevoir une de ces impulsions qui font que les causes ne s'arrêtent plus qu'au succès. Que fautil, en effet, pour qu'elles triomphent ? Un peu de passion au début, puis beaucoup de persévérance. Or, quand il s'agit d'abstractions telles

que la loi, c'est la passion qui fait le plus souvent défaut. Pour que les passionnés s'en mêlent, il faut que le mal prenne un corps, qu'il y ait une victime bien complète, comme celle que vient de nous fournir la cour de Douai ; alors ils mettent la chose en mouvement, quitte à l'oublier bientôt et à laisser aux patients le soin de la gouverner.

B Sur ceux-là on peut compter : ils sont éternels, qu'on me permette cette paraphrase, parce qu'ils sont patients. Tout seuls, .pourtant, ils n'auraient rien fait. Ainsi que le disait lord Russell, en retirant tristement son dernier bill de réforme, avec une métaphore tout insulaire : « Pour qu'une réforme entre au port, il faut absolument que le flot de l'opinion publique la soulève, et l'aide à franchir triomphalement la barre. »

Félicitons-nous donc de ce scandale qui vient en aide à de bien anciennes réclamations, et qui a révélé au public un état de choses dont il lui était bien facile pourtant, avec un peu de réflexion, de deviner sinon l'existence, du moins la possibilité. Ne semblerait-il pas, d'après l'étonnement général, qu'il fût bien difficile de savoir a priori qu'un pouvoir sans contrôle devait engendrer des abus cruels ? Est-il possible que tant de gens ignoraient qu'il est loisible à un juge

-d'instruction de faire mettre au secret, de son autorité privée, et sans appel, un accusé — c'esti-dire un innocent aux yeux de la loi? Est-ce vraiment chose nouvelle pour eux d'apprendre que d'après le mode de mandat généralement adopté aujourd'hui, le juge d'instruction est maitre absolu de la durée comme des conditions de la détention préventive, que cette détention se mesure d'après le temps qu'il met à l'instruction, c'est-à-dire d'après son humanité, sa diligence eLsa facilité au travail ; en un mot, que la liberté, la santé, et peut-être même faut-il ajouter, la raison de chacun de nous est à la merci d'un seul homme? Ajoutons que cet homme n'est point choisi, comme on pourrait le supposer, dans les degrés les plus élevés de la magistrature, et que ces fonctions, si délicates et si terribles à la fois, peuvest être confiées à un fonctionnaire amovible, à un jeune homme de vingt-cinq ans, pourvu qu'il ait été deux ans au barreau ! Ce qui s'est vu à Hazebrouck peut se passer tous les jours sur tous les points de l'Empire. La sanction CLest écrite dans ce Code dont tout bon Français a l'habitude de dire que « toute l'Europe nous l'envie ». Disons, par parenthèse, que si l'envie de l'Europe est aussi aveugle que notre admiration,

elle doit nous flatter médiocrement. Il est vrai que ce Code a été un peu modifié depuis son origine, et toujours, en ce qui touche les pouvoirs des juges d'instruction, dans le sens de l'arbitraire. C'est - notre goût national pour la simplicité, l'unité et la force dans l'autorité qui nous a valu ces modi= fications. Ainsi, le décret — confirmé par une loi en 1856 — qui permet de prendre les juges d'instruction parmi les juges suppléants, c'est-à-dire parmi de jeunes fonctionnaires pleins de zèle, au lieu de les choisir exclusivement parmi les magistrats inamovibles, date de la période dictatoriale de 1852. Ces périodes-là font souvent de pareils legs à leurs successeurs. Toujours est-il que le président de la Cour d'assises dé la Somme était autorisé à dire à madame Gardin, dont l'inno, cenceet les tortures étaient parfaitement établies alors : « Vous n'avez pas été mise au cachot ; vous avez été mise au secret, ce qui était le droit et le de-\* voir du magistrat. » Voilà l'important. Une fois le principe admis, le plus ou le moins de barbarie dans l'application résulte du hasard, des dispositions intérieures de la prison, de l'humanité du geôlier, du tempérament physique et moral de l'accusé.

Il est à peu près inutile aujourd'hui de rappeler

en détailla triste histoire que chacun connaît de cette femme qui n'a dû qu'à un heureux hasard de ne pas prendre place à côté des Calas, des La-, barre et des Lesurques dans nos annales judiciaires. On sait qu'accusée par la rumeur publique du meurtre de son père, elle fut mise au secret, et que là, enceinte, malade, égarée par la douleur et l'isolement, elle avoua pendant l'instruction un crime dont elle était innocente. Ses aveux, bien que rétractés pendant le procès, portèrent, en l'absence d'autres témoignages, la con-r viction dans l'esprit de ses juges, et elle fut déclarée coupable, mais avec des circonstances atténuantes. Cette heureuse inconséquence de la part du jury, qui reconnaissait un côté excusable au parricide, la déroba seule à l'échafaud. Un an plus tard, les véritables coupables étaient reoonnusJ la femme Gardin reparaissait en Cour d'assises, et cette fois se voyait acquittée.

On se sent disposé à absoudre les premiers jes. L'aveu d'un parricide dans la bouche d'un innocent paraît tellement improbable que l'on comprend qu'ils n'aient pas conservé de doutes.

L'enquête subséquente a seule révélé les tortures qui ont poussé cette malheureuse à s'accuser faussement. Toute La France a appris que l'on.

pouvait enfermer une femme prévenue, — c'està-dire innocente aux yeux de la loi, on ne. saurait trop le répéter, — dans un cachot de deux mètres et demi de long sur deux mètres quinze centimètres de large, ne recevant d'air et de lumière que par une ouverture de la dimension d'une brique carrée, ouverture qui ne communiquait pas avec l'air extérieur, mais bien avec un petit espace mal aéré entre deux portes; qu'à cette femme enceinte et malade on pouvait mettre la camisole de force pendant deux jours et deux nuits sans l'intervention d'un médecin; enfin que ce cachot ne contenait pour tout meubles qu'un immonde baquet et une paillasse qu'on enlevait pendant le jour, ce qui obligeait la prisonnière à rester continuellement debout ou couchée sur le carreau. Et ce n'était point là un supplice exceptionnel : dans sa déposition le gardien en chef de la prison d'Hazebrouck a déclaré que la femme Gardin avait été traitée comme une prisonnière ordinaire, que son cachot était le lieu de détention habituel pour les prévenus au secret, et que, du reste, ce trou ne s'appelait pas un cachot en langage de prison, vu qu'il y avait de l'air et une couverture. Exaspérée par ses souffrances, qu'on menaçait de prolonger aussi

longtemps qu'elle persisterait dans ses dénégations, madame Gardin avoua tout ce qu'on voulut, préférant le risque de l'échafaud à la peine préventive qu'on lui infligeait sans jugement! On est disposé à croire que sous certains rapports c'est ici un cas exceptionnel. Bien peu de gens sans doute se fussent avoués coupables d'un crime aussi abominable sans l'avoir commis, — mais alors on se demande pendant combien de temps on eût prolongé leur détention.

Une souscription qui reçoit de nombreuses adhésions a été ouverte en faveur de madame Gardin, grâce à l'initiative de M. Odilon Barrot.

Quelques personnes ont voulu rechercher les antécédents de cette femme et se sont demandé si c'est là une victime bien intéressante. Il me semble qu'elles ne comprennent pas bien la question.

D'abord toutes les victimes de l'injustice sont intéressantes par cela même qu'elles sont victimes, mais il ne s'agit pas d'enrichir madame Gardin, ou même de l'indemniser, — bien que cela ait aussi son côté moral, — il s'agit de profiter de cette circonstance - oserai-je la dire heureuse?

- de profiter, dis-je, de ce concours des passionnés dont je parlais tout à l'heure pour protester contre une législation intolérable, et

et pour provoquer des réformes devenues urgentes.

Voici Je rêve que je fais en songeant à cette protestation. Je voudrais que le poste de juge d'instruction, au lieu d'être un marche-pied d'avancement et une occasion à zèle, fût assimilé aux grades élevés de la magist m et confié à des fonctionnaires inamovibles, à des hommes d'une sagesse et d'une expérience éprouvées, dont la haute position garantirait jusqu'à un certain point l'indépendance. Je voudrais encore que l'interrogatoire du prévenu eût toujours lieu dans les vingt-quatre heures, interrogatoire qui ne serait pas la simple constatation de l'identité, mais qui ferait connaître d'une manière précise au prévenu le fait incriminé et la loi qui doit le punir; je voudrais qu'à partir de cet instant celui-ci pût se choisir un défenseur et communiquer avec lui, et qu'à défaut d'un choix direct on lui en désignât un d'offi-ce, afin que, selon l'expression de M. Dupin, l'instruction à décharge pût marcher parallèlement avec l'insttuction à charge.

Il est certain que si madame Gardin avait eu un défenseur pendant le cours de l'instruction, elle fie se serait pas laissé entraîner, par des menaces ou des promesses, à confesser un crime qui pou-

vait la conduire à l'échafaud. Ce n'est pas tout.

Je voudrais encore que de certaines limites fussent imposées à l'omnipotence des juges d'instruction : par exemple, qu'un délai fût fixé pour compléter l'instruction, délai qui ne pourrait être prolongé sans l'assentiment du président du tribunal, et qu'en tout cas le secret, si le secret est nécessaire, ne pût être décrété par un homme seul, qui en peut faire l'arme de la passion et de

la colère. Pourquoi tout cela serait-il un rêve au dix-neuvième siècle, dans un pays qui se dit le plus civilisé du monde ?

J'ai encore un autre rêve, mais celui-là est plus difficile à réaliser, car le législateur n'y peut rien, et ce sont des mœurs formées de longue date qu'il faudrait changer. Je voudrais que la magistrature acceptât de meilleure grâce ses échecs, et qu'elle n'en voulût pas tant à ceux qu'elle a lésés. Il semble vraiment qu'elle se croie volée, quand, à la place d'un coupable qu'elle croyait taair, les débats la forcent à reconnaître un innocent. Qu'est-ce donc quand elle a déjà pris possession, pour ainsi dire? Au lieu de témoigner simplement ce repentir qui sied si bien à la iaillïkilité humaine, elle se plaît trop souvent à imprimer un dernier stigmate à ceux qu'elle a

injustement flétris. La loi écossaise, outre la déclaration de culpabilité ou de non-culpabilité, reconnaît au jury le droit de prononcer un verdict de non-prouvé (not proved). Ce verdictlouche et équivoque qui laisse subsister l'accusation sans établir la culpabilité, — verdict que la loi anglaise pas plus que la nôtre n'admet, parce qu'elle y voit avec raison une déclaration d'impunité accordée à un coupable ou une flétrissure infligée à un innocent, — il semble trop souvent que nos magistrats, à défaut de notre jury, le prononcent. « La culpabilité n'étant pas suffisamment démontrée, » est une formule trop usitée, qui dans sa réticence insidieuse équivaut bien au not proved du jury écossais. Quelquefois le regret a des accents plus précis encore. Ainsi, lors de l'acquittement de madame Gardin, le procureur général s'est désisté en ces termes : « Quant à la femme Gardin, son acquittement

est inévitable en présence des déclarations des deua assassins; je dois donc renoncer à l'accusation.

Mais proclamerai-je son innocence et déclareraije une erreur judiciaire ? Non ; je ferais aux magistrats et à la justice tout entière une injuM imméritée. Aux yeux de Dieu cette femme a fÍIIÍI parricide; on voit chez elle ce que j'appellerai-fa.

gestation du crime. Je conseille donc au jury de Acquitter. Quant à la certitude de son innocence, je ne l'ai pas, et je ne veux pas la proclamer. »

Et qui donc vous a donné mission d'interpréter ainsi le jugement de Dieu? Instrument imparfait delà justice humaine, sujet comme elle à l'erreur, lorsqu'elle acquitte, de quel droit retenez-vous encore? Déclarer une erreur judiciaire, ce serait, dites-vous, faire aux magistrats et à la justice tout entière une injure imméritée ; mais qu'importe à la vérité votre déclaration officielle, puisque l'erreur est patente? Si on vous la demande, sachez-le bien, c'est seulement dans l'intérêt de votre propre dignité, c'est pour conserver à la justice tout son prestige. Car ce ne sont point les erreurs judiciaires, après tout assez rares, qui ébranleront notre respect pour la justice, — nous ne l'avons jamais crue infaillible, — ce sont les moyens par lesquels ces erreurs judiciaires sont amenées, c'est surtout l'obstination que l'on met à ne les pas vouloir reconnaître. Le public s'en alarme à juste titre. Ainsi que l'a si bien dit M. Guéroult dans l'Opinion nationale: « N'aurions-nous pas tous de quoi trembler si nous pouvions penser que nos droits, nos intérêts, notre honneur, notre vie, ne sont plus

suffisamment sauvegardés par la vérité, par l'innocence, mais qu'ils ont encore besoin, pour triompher, de ne pas se heurter aux engagements de l'amour-propre et aux susceptibilités de l'esprit de corps? »

Comment ! nous serions dans un siècle où l'on ne croit plus guère à l'infaillibilité de Rome, et l'on aurait la prétention de nous imposer celle de la cour d'assises? Cette fatuité judiciaire si robuste aurait même un côté burlesque si elle ne touchait pas à des questions de vie et de mort. Lorsque, devant la cour d'assises de la Somme, madame Gardin déclara qu'un des motifs qui l'avaient décidée à s'avouer coupable était son désir de faire relâcher son mari, le président lui répondit gravement : « Vous n'aviez qu'à attendre, puisque vous étiez sûre de l'innocence de votre mari. » L'idée était au moins singulière, on l'avouera, d'exiger une si entière confiance d'une femme qui venait de faire, par erreur, quinze mois de travaux forcés et qui avait échappé par miracle à la guillotine. Une réponse acerbe eût peut-être été excusable ; mais la malheureuse ne trouva quari Cette exclamation qui ne laisse pas que de cacheiJ sous sa trivialité une poignante ironie : « Ah! 1 oui. Est-ce qu'on sait ce qui en retourne? » 1 i

Si je me suis arrêté longtemps sur ce procès, je puis invoquer comme excuse la statistique judiciaire à laquelle j'ai fait allusion en commençant. On nous a appris officiellement que de 1856 à 1860 plus de seize mille personnes détenues préventivement avaient été acquittés par le jury.

On se demande aujourd'hui avec anxiété combien de prévenus parmi ce nombre ont pu être mis au secret pendant la durée de l'instruction.

II

Il est certain que le Code pénal avec ses innombrables conséquences pour la société occupe singulièrement le public depuis quelques années.

La littérature elle-même semble avoir voulu tout récemment encore constater cette tendance des esprits en nous donnant, à quelques mois d'intervalle, de la plume de deux écrivains célèbres, en France et en Angleterre, deux romans où les héros sont des forçats. Tandis que chez nous l'on s'émerveillait des prouesses et des vertus de Jean Valjean, de l'autre côté du détroit les yeux étaient

à peine secs qui venaient de lire la mort si touchante et si simple du déporté en rupture de ban des Grandes Espérances. Je n'ai point le projet d'instituer ici une comparaison entre M. Victor Hugo et M. Dickens : ils sont trop différents pour qu'un parallèle soit possible, et il faudrait toutes les ressources du style antithétique du romancier français pour faire comprendre ce qui le distin-

gue de son contemporain d'outre-Manche. Ce mot si large de contemporain, le seul qui se soit présenté sous ma plume pour établir entre eux un lien quelconque, indique assez combien j'ai de peine à les rapprocher dans mon esprit. J'ai voulu seulement relever en passant un des nombreux indices de la préoccupation générale.

Pour l'instant, cette préoccupation est loin de - revêtir la même forme dans tous les pays. Pendant qu'en France l'on s'attendrit sur les victimes des erreurs judiciaires, et que de Genève on invoque l'assistance de l'auteur du Dernier Jour d'un condamné pour faire rayer la peine de mort de la nouvelle constitution, le canton de Fribourg songe à la rétablir, et une réaction trèsmarquée se déclare en Angleterre contre une philanthropie trop impatiente. Londres est actuellement en proie à une de ces paniques qui

s'emparent des grandes capitales lorsque le crime y étale tout à coup quelque mode nouvelle. L'uniformité que revêtent en ces moments-là le iiieurtre et le vol semble les multiplier aux yeux de la peur. On a vu cela à Paris du temps des escarpes. A Londres, c'est la garrotte qui règne aujourd'hui. Dans les rues les plus fréquentées, sous la lumière du gaz, à la barbe de la police, les passants sont saisis à la gorge, assommés et dépouillés par des malfaiteurs qui se mettent souvent deux ou trois ensemble pour faire leur coup. Le public anglais, qui assez volontiers ne s'attend qu'à lui seul, a commencé par se défendre ; il a pris sa grosse canne et il a laissé sa montre et sa bourse au logis; mais, la garrotte allant son train, il a fini par s'en prendre à l'autorité.

Celle-ci a renforcé la police et a redoublé de sévérité dans les condamnations; mais le mal, loin de diminuer, semble s'étendre aux campagnes. Les journaux, en racontant l'héroïsme de certaines gens qui se sont vaillamment défendus, ne font qu'augmenter la terreur de ceux qui se sentent incapables de rien de pareil. Ils ont beau vanter le courage de cette madame Norman qui, ayant entendu du bruit dans sa maison, ne réveilla pas son mari, mais posa tranquillement

son bébé dans le lit, et, saisissant à la place un revolver, fit feu sur les voleurs qu'elle mit en fuite; tout cela ne rassure pas les femmes qui ont peur même de toucher un révolver.

A force de chercher une cause à cette recrudescence subite du crime, le public anglais croit l'avoir trouvée dans l'indulgence du nouveau système pénitentiaire dit du ticket of leave. Le ticket of leave (littéralement, permis de congé) est une récompense accordée aux condamnés qui, pendant un certain temps, se sont bien conduits dans leur prison. Il équivaut à une remise du restant de la peine quand celui qui est l'objet de cette faveur n'en abuse pas pour récidiver. Le porteur du ticket of leave ne se trouve astreint qu'à une surveillance de la police à laquelle il lui est peutêtre trop facile de se dérober. C'est du moins ce que prétendent les effrayés qui voient aujourd'hui des récidivistes dans tous les coupables. Ils prétendent, non sans quelque raison, qu'il est facile à un prisonnier, lorsque la liberté est le prix de l'hypocrisie, de feindre pendant quelques années, quitte à se dédommager une fois dehors, et que l'éducation des prisons est trop tardive pour produire beaucoup de conversions réelles. Je serais disposé à croire, quant à moi, que si les re-

pentirs feints font tant de dupes chez les inspecteurs de prisons en Angleterre, c'est qu'on y attache trop d'importance au côté purement religieux de la conversion, le plus aisé de tous à contrefaire.

Toujours est-il que l'homme le plus impopulaire aujourd'hui chez nos voisins, c'est Sir Joshua Jebb, inspecteur général des prisons et grand patron du nouveau système. Celui-ci défend ses protégés, bec et ongles, pathétiquement et statiiliquement. Il fait remarquer que dans les condamnations, ses libérés ne figurent que pour un chiffre très-minime.— (Oui, lui répond-on, dans les condamnations, c'est possible; mais ceux qui échappent à la justice, et ils sont nombreux, pour quoi les comptez-vous ? Ceux-là vous reviennent de droit; ce sont évidemment des expérimentés, des habitués du crime, des récidivistes, en un mot ; et la preuve, c'est qu'ils ne se sont pas laissé prendre. » Que répondre à cela?

En somme, la peur, comme toujours, est féroce, et il est fort à craindre qu'un système, excellent au fond, ne reçoive une fâcheuse atteinte.

Tout en caricaturant, en chansonnant, selon l'habitude anglaise, le bon Sir Joshua et ses agneaux, on demande que ces derniers soient renfermés,

déportés, pendus s'il le faut, pourvu que les honnêtes gens puissent sortir de chez eux sans danger d'être étranglés. Jusqu'à présent il n'est venu à l'idée d'aucun Anglais d'imiter monseigneur Bienvenu, et l'on n'en cite pas un seul qui, ayant été dépouillé de sa montre, ait couru après son voleur pour lui faire remarquer qu'il oubliait d'emporter une tabatière ou un porte-monnaie.

L'occasion est pourtant belle pour peupler l'Angleterre de forçats vertueux.La lettre de M. Victor Hugo, dont je parlais tout à l'heure, a été provoquée par le désir d'influer sur les délibérations de la Constituante genevoise; -. j malheureusement elle est venue un peu tard, car depuis un mois cette assemblée a terminé ses tra- j vaux. Elle n'a aboli la peine de mort qu'en ma- j tière politique. Cette lettre, que tous les journaux 1 ont reproduite, a été fort admirée, et contient, 1 sans contredit, des passages fort éloquents; cependant j'oserai reprocher au poëte de trop s'adresser au sentiment, — on pourrait presque dire à la sensation, dans ses plaidoyers. Un peu de raisonnement, voire même un peu de statistique, serait plus convaincant pour des législateurs. Il n'est pas de meilleur argument, par exemple, contre la peine de mort, que de rappeler que de

certains crimes, tels que le faux monnayage, entre autres, qu'on punissait jadis de mort, n'ont pas augmenté depuis que la loi s'est radoucie à leur égard; mais quel légiste espère-t-on persuader par un argument descriptif comme celui-ci : ú. 0 peuple de Genève, votre ville est sur un lac de l'Éden, vous êtes, dans un lieu béni; toutes les magnificences de la création vous environnent.

La contemplation habituelle du beau révèle le TraLet impose des devoirs; la civilisation doit être kai»onie comme la nature; prenez conseil de toutes ces clémentes merveilles, croyez-en votre ciel radieux, la bonté descend de l'azur, abolissez l'échafaud. Ne soyez pas ingrats. Qu'il ne soit pas dit qu'en remercîment et en échange, sur cet admirable coin de terre où Dieu montre à l'homme la splendeur sacrée des Alpes, l'Arve et le Rhône, le Léman bleu, le Mont-Blanc, dans une auréole de^oleil, l'homme montre à Dieu la guillotine ! »

Si l'on fait de l'humanité une question de paysage, sur quoi se fondait donc M. Victor Hugo pour l'invoquer en faveur des condamnés de Charleroi — terre de brumes et de houille s'il en ïai lie suis peut-être sévère, et à un avocat aussi convaincu on devrait peut-être permettre tous les Hioyens, mais l'abus du genre descriptif nous en-

vahit d'une façon si effrayante depuis quelque temps, qu'il devient urgent de le combattre partout où on le rencontre.

III

Toujours degringolando, comme disait madame de Sévigné, j'arrive en police correctionnelle, et j'y trouve deux étudiants cités pourvoies défait envers des agents de l'autorité. A pareille époque, l'an passé, les journaux avaient presque tous, sous la rubrique « Réveil de la Jeunesse », un petit coin réservé à ces sortes d'aventures. Mais les étudiants, à l'inverse des marmottes, s'endorment l'été, et voici le premier fait de turbulence publique que nous avons à enregistrer depuis longtemps. Ce n'est qu'à la séance de la rentrée de la Faculté de médecine qu'ils sont sortis de leur sommeil pour manifester leurs sentiments à l'égard du nouveau doyen, M. le docteur Rayer, qui a été nommé à cette dignité, pourvue d'attribu- : tions nouvelles, par décret du 19 avril dernier.

Un discours très-ordinaire, l'éloge deJeu M. le

professeur Moreau, a servi de prétexte à tapage et les moindres mots qùi prêtaient à une allusion ont été saisis par un auditoire jaloux de protester dé ses regrets pour des institutions libérales dont l'école garde le souvenir. De plus, il y avait, à ce qu'il paraît, tant de jeunes gens désireux de contempler le nouveau doyen, que des agents de police qui défendaient, de concert avec les huissiers, l'entrée de la salle, ont été assez mal traités. Dans les faits de cette petite affaire, rien que de trèsordinaire : des étudiants ont fait du bruit, cela se comprend, et la justice les condamne chacun à un mois de prison, cela se comprend encore.

Mais cette histoire, comme toutes les histoires, a une moralité : je laisse à deviner celle que j'y ai trouvée, et je me borne à donner celle qu'y a vue l'autorité. Elle est assez caractéristique du temps où nous sommes : « Quand je considère la moralité de l'affaire, a dit M. l'avocat impérial Aubépin, je me sens pris d'une profonde tristesse. Voici des jeunes gens qui appartiennent à des familles parfaitement posées, qui sont venus ici pour se préparer à des carrières honorables ; ils doivent apprendre que ce n'est pas par cette vie agitée que l'on arrive à se faire une place dans ces carrières si difficiles

déjà, et qui le deviendront plus encore quand les voies de l'avenir en auront préparé l'accès aux classes qui montent. »

Ce que M. l'avocat impérial appelle t la moralité » de l'affaire m'en semblait le côté tout matériel et intéressé, que la jeunesse ne peut pas impunément oublier sans doute, mais qu'on doit lui pardonner de négliger quelquefois. En tout cas, je crois qu'il était tout à fait inutile de dire aux accusés qu'ils n'avaient pas choisi un bon moyen pour parvenir. Les manifestations bruyantes qui ont accueilli M. le docteur Rayer prouvent surabondamment que son auditoire se rendait très-bien compte des sacrifices qu'impose l'ambition, et des moyens par lesquels on arrive sûrement aux hautes dignités.

IV

Si M. Flaubert, en écrivant Salammj, a vouluétonner son public, il a bien réussi. Certes, niles admirateurs ni les critiques de Madame Be- 1 vary ne s'attendaient à rien de pareil. Il n'y a

pas jusqu'à ce titre baroque qui ne cache une surprise. Salammbô n'est pas un nom de nègre, comme l'ont supposé tant de gens en voyant ce bizarre assemblage de lettres à la devanture des librairies, c'est celui d'une jeune fille carthaginoise, héroïne du livre et fille d'Amilcar, — Amilcar Barca, vous savez, cette vieille connaissance qui nous a déjà tant ennuyés autrefois? On retrouve-même Hannibal enfant, qui est sur le point d'être sacrifié à Moloch, ainsi que le souhaitait ic peuple carthaginois, au dire de M. Flaubert ; mais c'était trop beau pour être vrai ! Il devait vivre, on ne le sait que trop, pour combattre à Cannes, se reposer à Capoue, fondre les Alpes, et faire enrager les collégiens de l'avenir. J'oserai dire tout d'abord, et je crois exprimer un sentiment assez général, que ces noms trop connus ne m'ont pas attiré. J'ai eu un peu de peine à me figurer que je lisais pour mon plaisir ; d'autant plus que le livre de M. Flaubert est hérissé d'érudition. Je veux bien croire qu'elle est de bon aloi, mais elle n'est certes pas de bon goût. - La couleur locale est prodiguée au point de rendre inintelligibles des phrases tout entières sans l'aide d an dictionnaire. Cela refroidit singulièrement Untérèt pour le vulgaire. On ne se rend pas bien

compte, par exemple, des souffrances des assiégés carthaginois quand on lit « qu'il ne restait plus pour chaque homme que dix k'hommer de blé, trois hin de millet et douze betzade fruits secs; » et ce n'est guère que par réflexion qu'on s'émeut en apprenant que dans « la quatrième dilochie de la douzième syntagme, trois phalangites, en se disputant un rat, se tuèrent à coups de couteau. » Mettez là tout bonnement a trois soldats», et le frisson répond à l'appel. Quelle idée musicale espère-t-on évoquer par l'énumération des cheminith à huit cordes, des kinnor qui en avaient dix, et des nebal qui en avaient douze ?

Quand tout cela serait bien exact, pourquoi le dire? S'il s'agissait d'une histoire parisienne de nos jours, l'effet littéraire souffrirait de cette minutie puérile ; à plus forte raison est-il malavisé de s'y livrer quand les termes sont obscurs et l'exactitude douteuse pour les neuf dixièmes des lecteurs.

Le choix de Carthage, comme scène du roman, s'explique pourtant par le désir de l'auteur d'entasser les unes sur les autres les conceptions les plus monstrueuses : quand on veut dépasser tous ses devanciers en invraisemblances COlossalesJ quel terrain plus favorable que la 1

Afrique — Africa portentosa ? Mais l'érudition me gagne, et voilà que j'écris du latin ; parlons donc de ce livre au point de vue français. C'est le genre descriptif arrivé à ses derniers excès, c'est l'orgie de l'adjectif. Le vocabulaire de l'auteur n'est qu'une palette. Et cependant de toutes ces peintures il ne reste qu'un miroitement pénible, sans qu'aucune image nette se soit imprimée dans l'esprit du lecteur. Cela rappelle à la fois la musique de M. Wagner et les tableaux de l'Anglais Martin.

Serait-ce là, bon Dieu, la littérature de l'avenir?

Sans doute, on y trouve ce brillant trompeur que revêtent les arts aux époques de décadence, éclat funeste qu'on pourrait comparer aux phosphorescences de la décomposition dans le monde végétal. Mais, dans ces exubérances d'épithètes, il n'y a, en somme, ni séve ni vie. Ces ornements cachent la maigreur; ce fard, c'est la vieillesse; sous cette couleur il n'y a pas de dessin ; ces roulades sont l'artifice du chanteur sans voix !

M. Flaubert a eu une triste ambition le jour où il a voulu rivaliser avec les montreurs de tableaux de l'école moderne ; et son talent jeune et vigoureux devait l'autoriser à aspirer plus haut. Si dans cette enluminure punique, il a montré, comme les gens compétents l'assurent, une érudition

réelle, il a fait une doublement mauvaise affaire ; avec bien moins de travail, et en s'épargnant un placage grossier, il eût pu nous donner d'abord un beau roman, et écrire ensuite un mémoire sur Carthage qui l'eût fait admettre d'emblée dans toutes les sociétés d'antiquaires de l'Europe.

SalammM, je l'ai dit, est un roman du genre descriptif, pur. Il semble que l'auteur ait fait la gageure de montrer jusqu'où cela pouvait aller. Il n'a appelé à son aide, ni le dialogue, ni le lyrisme, ni même la métaphore qui vivifient les pages de Victor Hugo, et y font circuler l'air. Un simple récit sert à relier entre eux une suite de tableaux lourds, massifs et surchargés comme les temples et les idoles de cette Carthage qu'il nous dépeint. Le volume s'ouvre par une description : une orgie de soldats ; et se termine par une description : le supplice d'un écorché ; l'intervalle est rempli par d'autres descriptions encore. Il y en a de grotesques et il y en a de pédantes; tantôt le lecteur rit, et tantôt il bâille ; mais l'auteur décrit toujours. Il pousse même le scrupule jusqu'à dépeindre consciencieusement ce que personne n'eût pu voir. Ainsi, , quand la trirème d'Hamilcar le ramène à Carthage, au moment où elle double le promontoire, M. Flaubert nous dit

'u'on aperçut de loin le manteau rouge du grand homme, et ajoute que « deux perles très-longues pendaient à ses oreilles ».

Le sujet du livre est la guerre entre Carthage et les Barbares mercenaires qu'elle employa dans ses guerres contre Rome, et qu'elle refusa ensuite de solder. L'intérêt se concentre principalement sur la capture et la reprise du palladium de Cartilage, le zaimph, ou manteau de la Déesse Tanit, la Vénus carthaginoise, - qu'on appelle aussi la Rahatna, je crois. Les Dieux et les voleurs, on le Mit, ont toujours beaucoup denoms. Pour enlever le zaïmpli, le héros du livre, le Libyen Mâtlio, s'introduit dans Carthage à-la nage, par les conduits fermés qui servent à apporter l'eau dans la ville; pour le reprendre, la belle Salammbô -s'aventure seule au milieu du camp des Barbares.

Mais c'est un sacrilége que de toucher au zaïmph; donc, pour vengerla Déesse Tanit, qui est le principe femelle (j'oubliais de dire cela), Salammbô «•HiTa le jour de ses noces, et Mâtho sera écorelié Tif par la populace.

Yoilà l'histoire; mais dans les cinq cents pages qui la racontent le lecteur fera bien des rencontres. Il trouvera sur la route de Sicca une longue lile de croix supportant des lions ! Ces lions ont

été crucifiés par les paysans carthaginois pour terrifier les autres, exactement comme chez nous on cloue des chouettes sur les portes des poulaillers. Ces pauvres bêtes ont des « stalactites de sang noir au bas de leurs queues qui pendent le long de leurs croix, et les Barbares leur jettent des cailloux dans les yeux pour faire envoler les moucherons, a II fera connaissance avec le lépreux Hannon, qu'on lui décrira minutieusement avec ses ulcères, ses remèdes et ses spatules pour se gratter ; il sera témoin d'un sacrifice d'enfants à Moloch (le principe mâle celui-là); il verra des combats et des supplices sans nombre ; il assistera même à la prière intime d'Hamilcar, que je recommande spécialement à son attention. Son oratoire était une petite pièce ovale assez sombre où « la lumière arrivait effrayante, et pacifique cependant, comme elle doit être par derrière le soleil dans les mornes espaces des créations futures. » Pour ouvrir cette chambre, « il avait retiré d'une coquille d'or suspendue à son bras une spatule garnie de clous. » Arrivé là, il se met à adorer. des aérolithes! a Les gens d'un esprit supérieur seuls honoraient ces abbadirs tombés de la lune, » nous apprend M. Flaubert. j Mais le chapitre le plus caractéristique du livre 1

est mas contredit le premier, et dès le début l'auteur a tenu à nous éblouir. Lisez le menu de ce festin de soldats où on leur sert « des oiseaux Ua sauce verte dans des assiettes d'argile rouge rehaussée de dessins noirs,» et « des escargots au t cumin dans des plats d'ambre jaune. » Il y avait « antilopes avec leurs cornes, paons avec leurs plumes, moutons entiers cuits au vin doux, gigots de chamelles et de buffles, hérissons au garum, cigales frites et loirs confits; » même l'on « n'avait pas oublié quelques-uns de ces petits chiens à gros ventre et à soies roses que l'on engraissait avec du marc d'olive, mets carthaginois eiiabomination aux autres peuples. » Conçoit-on qu'avec tant de bonnes choses les Mercenaires n'aient pas été satisfaits, et qu'ils aient été pêcher, au fond d'un bassin, de certains poissons « qui portaient des pierreries à leur gueule? » ;; Les soldats en rirent beaucoup, leur passèrent lès doigts dans les ouïes et les apportèrent sur les t^ies. C'étaient les poissons de la famille Barca.

Tous descendaient de ces lottes, primordiales qui avaient fait éclore l'œuf mystique où se cachait la Déesse. «

Ce sacrilège exaspère à ce point Salammbô, qui en a été témoin du haut de sa terrasse, qu'elle

descend au milieu de ces soldats ivres, une petite lyre d'ébène à la main, pour leur faire des reproches. « Vous aviez cependant pour vous réjouir, du pain, des viandes, de l'huile, tout lemalobâthre des greniers, » leur dit-elle. Puis des reproches elle passe bientôt aux bravades. Qu'ils brûlent le palais des Barca, que lui importe! « J'emporterai avec moi le génie de ma maison, mon serpent noir qui dort là-haut sur des feuilles de lotus. Je sifflerai, il me suivra, et, si je monte en galère, il courra dans le sillage de mon navire sur l'écume des flots. »

Enfin elle se met à leur chanter les aventures de Melkarth, Dieu des Sidoniens et père de sa famille. « Elle disait l'ascension des montagnes d'Ersiphonie, le voyage à Tartessus et la guerre contre Nasisabal pour venger la reine des sèrpents. » « Il poursuivait dans la forêt le monstre femelle dont la queue ondulait sur les feuilles mortes comme un ruisseau d'argent, et il arriva dans une prairie où des femmes à croupe de dragon se tenaient autour d'un grand feu, dressées sur la pointe de leur queue. La lune, couleur de sang, I resplendissait dans un cercle pâle, et leurs lan- | gues écarlates, fendues comme des harpons d

pêcheurs, s'allongeaient en se recourbant jusqu'au bord de la flamme. »

Elle chantait tout cela aux Barbares dans un \Ïeil idiome chananéen qu'ils n'entendaient pas, ce qui ne les empêchait pas de l'écouter la bouckiMiuïerle, « tâchant de saisir ces vagues histoires qui se balançaient devant leurs imaginations, à travers l'obscurité des théogonies. » Si les Barbares-comprenaienl quelque chose à cette romance en langue chananéenne, ils étaient, ma loi, bien habiles. J'avoue, pour mon compte, que cela me paraît tout à fait inintelligible, même en français. Elle toucha pourtant si profondément le cœur de Mâtlio, le chef libyen, qu'il demeura à jamais épris de la belle Salammbô, et que, quand les pensées d'amour l'oppressaient, il murmurait kiiit bas : ce Il poursuivait dans la forêt le monstre lciiielle, » etc., etc. Ce qui prouve une fois de plus que les amoureux n'ont pas le sens commun.

Si j'en avais le courage, je raconterais la mort de ce pauvre Mâtho, et je dirais comment son cœur fut arraché de sa poitrine au dernier chapitre du livre, par un prêtre de Moloch, et offert au Soleil sur une spatule d'or; mais il me semble que j'en ai assez dit. Que ceux que ces horreurs attirent lisent le roman.

Pourtant, après avoir la SalammbtJ, devant nos yeux éblouis, dans notre esprit fatigué, surgit une pensée consolante : la manie descriptive ne saurait aller plus loin. On ne peut dépasser M. Flaubert sans sortir complètement de l'art littéraire. Au delà de Salammbô, il n'y a plus que l'illustration, l'image sans texte, l'hiéroglyphe.

10 FÉVRIER 1863.

Les livres d'enfants. - La souscription pour les ouvriers cotonnier.--. - Les budgets trop équilibrés. — L'aumône et la charité. - L'évêque d'Orléans et les journaux. - La Boulangerie. - La pétition de Clignancourt. - Les lectures de M. Charles Dickens.

1

Quelqu'un, qui me faisait remarquer que j'avais manqué à mon devoir de chroniqueur le mois dernier, m'a exprimé, par la même occasion, le soupçon que j'avais déserté mon poste tout juste au début de l'année pour me soustraire aux récapitulations et aux réflexions philosophiques d'usage, ainsi qu'à l'examen des livres d'étrennes illustrés, et surtout des livres d'enfants. Je n'y avais pas songé, mais la chose étant faite, je ne cacherai point qu'en ce qui touche les livres d'enfants, je me félicite de n'avoir pas à en parler en détail. Cette littérature-là laisse encore bien à

désirer chez nous, et par cette raison même, on ne voudrait pas décourager ceux qui cherchent à la relever ou, pour mieux dire, à la créer. Encore moins voudrait-on refroidir par la critique la générosité des parents que tant d'annonces trompeuses viennent stimuler. Ces livres si tôt lus, et que l'enfant ne relit jamais, font plaisir un instant par leur couverture et leurs images, et valent toujours mieux que rien. Quant aux réflexions générales, c'est autre chose, et les étrennes données, je ne demande pas mieux que de dire quelques mots sur la littérature de l'enfance, qui est devenue - à tort ou à raison — un des besoins de notre époque.

Je crains fort que de longtemps encore nous ne puissions lutter avec avantage contre les traductions de l'allemand et de l'anglais. D'abord les femmes ne se mêlent pas assez chez nous de la composition des livres d'enfants, et c'est à elles surtout qu'il serait donné d'y exceller. Madame Guizot y a obtenu un succès — j'allais dire une gloire — qui devrait donner de l'émulation, et que le temps n'a fait qu'augmenter. Car il est à remarquer que les vrais livres d'enfants ne vieillissent pas : ils sont éternels comme l'enfance elle-même. Ces cœurs humains tout neufs qui

battent dans la poitrine des petits lecteurs ne participent que peu aux influences de leur époque, et l'on pourrait presque dire qu'un livre d'enfant qui n'est pas toujours bon, et partout bon, ne vaut rien. Voyez Berquin, le vieux Berquin, l'ami des enfants, que nos pères et nos grands-pères ont tant lu. Qu'importe que son petit garçon s'appelle M. le chevalier et porte l'épée au côté, ou que sa petite fille parle de son fourreau de soie et de ses cheveux poudrés ? Qu'importe que ses domestiques se nomment Lafleur, Labrie ou le vieux Champagne, et que ses voitures s'appellent des carrosses ? Les petits Français de i863 le comprennent tout aussi bien que ceux de l'ancien régime lorsque par hasard ils le lisent.

Les enfants se suivent et se ressemblent. Cela est si vrai, que j'ai vu pendant des années les mêmes livres passer de main en main, — de toutes petites mains - et obtenir de Chaque lecteur le même jugement.

Chacun à son tour sautait les mêmes passages, savait par cœur les mêmes contes, s'intéressait aux mêmes personnages. De certaines histoires, intercalées pourtant dans des volumes aimés, sont à l'index de génération en génération. Il y a évidemment des règles innées et immuables de

critique enfantine, dont il faut absolument tenir compte si l'on veut réussir. Pour les connaître il ne faudrait qu'interroger ses propres souvenirs, ce qui est facile, et savoir les démêler, ce qui est plus difficile. Il n'est donné qu'au très-petit nombre de savoir se rendre un compte vrai des im pressions du passé, de quelque nature qu'elles soient ; aussi voudrais-je que tous les analyseurs d'eux-mêmes, — ceux qui savent regarder en dedans, — écrivissent l'histoire de leurs idées ; ils rendraient par là un grand service à l'enfance, sur laquelle on s'obstine à expérimenter comme si c'était là une maladie nouvelle de l'espèce humaine.

Parmi les écrivains qui nous ont laissé l'histoire de leur développement intellectuel, il est à remarquer que les plus vigoureux esprits ont généralement été ceux qui — sauf les œuvres d'imagination pure — n'avaient eu à leur disposition que peu ou point de livres d'enfants. Ils lisaient des contes de fées ou des histoires surnaturelles quelconques (que rien ne peut remplacer parce qu'ils répondent à un besoin absolu de notre nature) ; mais, pour le reste, ils avaient affaire à la bibliothèque ordinaire de la famille, qui souvent était assez mal garnie. On les voit, pour la plupart, dé-

plorer cette disette, et envier l'enfance de nos jours ; mais il me semble qu'ils ont tort. Un enfant aux prises avec un livre au-dessus de sa portée comprend de certaines choses, et les autres, il croit les comprendre, ce qui revient au même comme plaisir pour lui. Quant à l'intelligence, elle n'a qu'à gagner à cette lutte désespérée avec l'incompréhensible. Elle devient paresseuse en présence de ces connaissances toutes mâchées, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'on lui présente aujourd'hui, de même que l'estomac, chez l'homme physique, se débilite par l'usage d'aliments qui ne demandent aucun effort digestif. L'allemand Tieck disait qu'il n'avait jamais voulu souffrir chez lui un livre d'enfant, « tant que ses enfants avaient été jeunes. » Le mot est joli, quoique un peu trop absolu, j'en conviens.

Il faut le dire cependant, si les livres d'enfants sont devenus, jusqu'à un certain point, une nécessité de notre époque, c'est un peu parce que les écrivains d'aujourd'hui, malgré tous nos progrès modernes, ne valent pas leurs .devanciers pour de jeunes lecteurs. « En ce temps-là, » dit Gœthe en parlant de son enfance, « il n'y avait pas, à proprement parler, de livres d'enfants ; mais les vieux auteurs avaient des façons de pen-

ser enfantines, et il leur était facile et agréable de communiquer ce qu'ils savaient à leur postérité. »

Comparez, par exemple, au point de vue du lecteur enfant, les vieux livres de voyages des missionnaires jésuites, avec toutes leurs exagérations et leurs fables, aux récits exacts, aux tables statistiques et aux aperçus politiques de nos voyageurs modernes ; ou bien encore, un livre d'histoire naturelle du temps jadis avec ses gravures sur bois et ses anecdotes douteuses, aux travaux géologiques et ethnologiques de notre temps !

J'admets pourtant que si l'on répugne à propager parmi la génération qui s'élève les erreurs contenues dans les vieux bouquins, il faut bien leur faire des livres instructifs à leur usage. Le malheur est que l'on retombe trop souvent en ce cas dans les abrégés. Fatale erreur, quand il s'agit de l'enfance ! Il faut n'avoir jamais eu affaire à elle pour ne pas savoir que les détails seuls la captivent et se gravent dans sa mémoire. En contant unehistoire à des enfants, ilnes'agit point de leur dire qu'il y a eu un beau festin, il faut, si on veut les intéresser, énumérer les plats et les décrire minutieusement ; on n'en est point quitte pour annoncer que la princesse était en magnifique

équipage, il faut dire la couleur de sa robe et le nombre exact de chevaux qui traînaient sa voiture. C'est une illusion que d'espérer inculquer aux enfants des notions générales dans ces petits volumes instructifs dont ils se méfient instinctivement comme d'un bonbon médicinal.

Même dans les ouvrages de pur amusement destinés à l'enfance, il est un défaut qu'on retrouve souvent chez l'auteur français : il se laisse trop volontiers aller à la raillerie sous toutes ses formes. Épigrammes, ironie, esprit même, peine perdue pour ce petit monde qui prend tout au pied de la lettre, même les contes de fées ! On dirait presque que l'auteur ne se contente pas de son public enfantin et qu'il regarde au delà les mamans qui l'écoutent. J'ai vu cette année un beau volume que je ne veux pas nommer, dédié aux enfants, et qui a eu un grand succès auprès des parents. J'y ai lu des vers très-gracieux où toutes les faiblesses humaines étaient spirituellement raillées. Eh bien ! je suis convaincu que les marmots n'y ont rien compris. J'en ai été charmé pour mon compte ; mais il y a si longtemps que j'étais petit.

Mais en voilà bien long sur un sujet auquel - j'avais l'intention de consacrer simplement quel-

ques lignes. Je tenais seulement à prouver que je n'avais point voulu esquiver l'hommage qu'on doit à Nos seigneurs les enfants au début de chaque année.

II

Pour nous autres-les grands —l'année commence assez tristement, bien que le commerce parisien, ses comptes faits, se déclare fort content de la générosité des donneurs d'étrennes, ce qui conduit à penser que ceux ou celles qui les reçoivent ont été de leur côté également satisfaits. En cela, les étrennes privées auraient différé grandement des présents politiques qui ont été, on le sait, généralement mal accueillis cette année. Ni les princes anglais ou allemands à qui l'on propose un trône, ni les Grecs à qui on promet une augmentation de territoire, ni les Mexicains à qui nous apportons nos conseils armés, ni les Américains à qui nous offrons notre médiation, ne montrent d'empressement à accepter ou même à remercier. L'ingratitude est à l'ordre du jour.

Cela tient peut-être au manque d'opportunité dans le cadeau - peut-être aussi à la façon de donner. Mais ce qui me paraît triste, ce n'est pas l'insuccès des libéralités politiques, — je laisse à d'autres le soin de les discuter — c'est la façon déplorable dont marche, ou plutôt ne marche pas, la souscription pour les ouvriers de l'industrie cotonnière. Ceci est affaire à tout le monde, et je lui veux donner la première place, quitte à répéter ce que d'autres ont dit. Si le public s'ennuie de toujours entendre la même chose, qu'il délie les cordons de sa bourse et on ne lui en parlera plus. Jusque-là, le devoir de la presse est de ne se pas lasser ; à défaut de persuasion, l'importunité étant une arme qui a aussi sa valeur.

Assez d'encouragements comme ce!a ! voilà trop longtemps qu'on assure — parce qu'on l'espère - que tous les cœurs généreux répondent à l'appel et qu'on peut compter sur le pays quand on s'adresse à lui directement. Il y a une certaine habileté, je le sais, à louer bruyamment par anticipation les actes qu'on veut provoquer, à canoniser, pour ainsi dire, les gens dans l'espoir de les rendre saints, mais voilà-trop longtemps qu'on use de ce moyen vis-à-vis du public. Je ne sais si -tous les cœurs généreux oat répondu comme on

Je dit, mais si cela est, j'en tire la triste conclusion qu'il n'y a pas assez de cœurs généreux. On est tenté de se voiler la face devant le résultat de ce grand appel à la charité nationale. Pour secourir la misère la plus impuissante et la plus imméritée qui fut jamais, nous n'avons pas su réaliser, jusqu'à présent, une somme égale à celle qu'on trouve tous les jours à Paris pour l'exploitation d'une charge d'agent de change, — pas même ces « trois ou quatre pauvres petits millions qui se courent après, » dont parlait avec mépris M. de Rothschild à propos d'un de ses collègues.

Mais si l'on ne trouve pas d'argent, en revanche on trouve beaucoup d'idées pour remédier au mal. Celles-ci coûtent peu à donner quand on les a, et elles ont pour premier résultat de faire imprimer tout vifs dans un journal ceux qui les possèdent.

Les violents ravissent le ciel, est-il écrit; à ce compte-là, ce ne sera pas, à coup sûr, notre charité qui l'enlèvera d'assaut, car elle s'est montrée bien plus ingénieuse qu'emportée. Les journaux regorgent de lettres où l'on indique des moyens de parfaire de grosses sommes par de petites contributions qu'on pourra prélever a sans se

gêner. » Eh! morbleu! Messieurs, quand cela vous gênerait, ne voilà-t-il pas un grand malheur ?

C'est là le nœud de la question : se gêner, se priver; si l'on ne veut pas en venir là, on n'arrivera jamais à rien. C'est à qui trouvera le meilleur moyen de faire donner aux autres, - et parfois de donner lui-même à leurs dépens. Dieu me garde de railler des gens qui ont sans doute de bonnes intentions, mais il serait vraiment temps de trouver un nouveau sens au proverbe trop connu : Charité bien ordonnée commence chez soi. Cela devrait vouloir dire qu'en fait de charité, il faut surtout s'occuper de la sienne propre.

Le correspondant d'un journal a proposé trèssérieusement et, j'en suis convaincu, très-charitablement, à tous les fréquenteurs de cafés de détourner pendant six mois au profit des ouvriers rouennais tous les pourboires qu'ils ont l'habitude de donner aux garçons, — idée bienfaisante d'après laquelle les consommateurs ne se priveraient de rien, et les garçons de café donneraient tout leur revenu. Il est vrai que l'ingénieux philanthrope (qu'on aimerait à croire le maître d'un café) supposait que les propriétaires de ces établissements dédommageraient leurs employés ; mais de toute façon ce n'était qu'une question de

poser le fardeau sur les épaules d'autrui plus ou moins adroitement.

Le vrai, ce n'est pas tant que l'on est prodigue chez nous et que par conséquent on se trouve sans moyen d'aider les autres, c'est bien plutôt que nos budgets particuliers sont trop exactement équilibrés. Chaque écu a sa destination ; on ne laisse aucune marge pour l'imprévu, dans lequel, hélas ! il faut ranger la charité lorsqu'elle atteint de certaines proportions. Aussi une aumône un peu large, s'interposant entre ces deux fameux bouts dont la jonction constitue le problème de la plupart des vies parisiennes, suffit-elle pour les empêcher de se joindre. Mon cœur se serre quand je parcours ces longues listes de dons qualifiés, et pour ainsi dire expliqués, où la plus petite offrande est présentée comme une sorte de détournement. J'y vois sans doute la preuve consolante d'un plaisir ou d'un confort sacrifié, mais j'y lis plus clairement encore la constatation d'une vie pleine de préoccupations mesquines et d'étroits calculs. Si les donations ont été plus libérales en Angleterre que chez nous, il ne faut pas l'attribuer seulement à une plus grande charité ou même à une plus grande richesse, mais bien à une plus grande aisance, ce

qui est tout autre chose. Nous avons ici beaucoup de gens riches, bien peu de gens aisés. Les autres.

peuples nous reprochent volontiers de manquer d'imagination ; cela pourrait bien être vrai, même en ce qui touche.la bourse - l'argent de poche n'étant après tout que la fantaisie monnayée. Mais je ne veux pas m'arrêter à ce sujet, plus grave qu'il ne paraît au premier abord et qui touche aux bases mêmes de notre organisation sociale ; si j'y fais réfléchir un instant le lecteur, c'est tout ce que je demande.

Si les bourses ne s'ouvrent pas aussi grandes qu'il le faudrait, ce n'est pas faute de sollicitations venues dé tous côtés. Le clergé — un peu tardivement, mais avec un zèle louable — a joint ses efforts à ceux des laïques. Parmi les exhortations pastorales, la plus remarquable a été, sans contredit, celle de M. l'évêque d'Orléans. On devait s'y attendre, et l'on s'étonne seulement de ce que ce mandement ait prêté à des controverses et à des récriminations qui ne devaient pas trouver place dans une pareille question. « Je déteste, » a dit M. l'évêque d'Orléans, dans une lettre à ce sujet, adressée au Journal des Débats, « je déteste la sombre doctrine de la misère nécessaire, mais je méprise la molle utopie d'un paradis sur la

terre. » Il est impossible de mieux dire, et le prélat signale là, avec sa vigueur ordinaire, les deux doctrines opposées qui ferment les âmes à la charité. Comment celui qui a puisé dans son cœur des accents si éloquents n'y a-t-il pas trouvé aussi un peu d'indulgence pour ceux qui l'ont devancé dans cette voie, bien que leur point de départ fût différent? Ici, le but commun devait suffire pour

réunir, et des citations infidèles d'une comédie médiocre, ou des railleries contre la philosophie et la presse étaient hors de saison. D'un autre côté, on se demande s'il est bien opportun de la part des journalistes laïques de choisir précisément, pour établir des distinctions subtiles entre l'aumône et la charité, le moment où la charité consiste à faire l'aumône. Si je parle de ces discussions, c'est que le bruit s'était répandu — bruit qu'on est heureux de démentir aujourd'hui — qu'elles pourraient motiver l'intervention des tribunaux. Les disputants — je ne veux pas dire les adversaires — en auraient élé également affligés, sans nul doute. Si M. l'évêque d'Orléans se

croyait mal compris ou mal interprété et attaqué dans sa doctrine, il n'appellerait pas, on aime à le croire, la justice humaine à son secours. Deorum offensœ diit curœ était une maxime fort sage

du sénat romain, assemblée dont il doit être permis d'invoquer l'autorité sans être soupçonné d'hostilité à nos institutions.

En somme, ce n'est pas trop de tous les mobiles , de toutes les instances, pour atteindre le seul but qu'on doive se proposer pour l'instant : le soulagement prompt et efficace de cette immense misère. Donnez par charité, par piété, par prudence, par amour-propre, par rivalité avec l'Angleterre, pour qu'on vous le rende dans le ciel ou sur la terre, pour tel motif que vous voudrez, mais donnez vite, et donnez beaucoup. Donnez, quand ce ne serait que pour grossir ce chiffre, qui, stationnaire, deviendrait une honte nationale et le témoignage irrécusable d'un mal moral, cent fois plus redoutable pour un pays que la misère physique qui dévore ses populations.

III

La question de la boulangerie vient se placer ici. naturellement sous ma plume, car après le , malheur de manquer de pain, il n'en est pas de

plus grand pour la classe ouvrière que d'avoir le pain mauvais et cher. L'an passé, à pareille époque, Paris se préoccupait de la qualité de ses eaux ; cette année il a fallu prendre une décision au sujet de sa boulangerie. Ce sont là de ces humiliations auxquelles les grandes capitales sont exposées. Elles ont des musées, des palais et des boulevards innombrables ; on y trouve les gibiers, les vins et les fruits les plus rares ; puis un beau jour on s'aperçoit que l'eau et le pain leur man- , quent, et que sous ce rapport de pauvres villages sont mieux partagés qu'elles. Cette question de la boulangerie, intéressante en tous pays, l'est doublement chez nous, parce qu'elle met en présence avec toutes leurs armes les deux principes de la liberté et de la réglementation administrative.

Aussi le débat a-t-il été soutenu avec une véritable passion de part et d'autre. Il est triste d'avoir à ajouter que cette longue enquête qui devait, ce semble, si bien faire ressortir les vices de la réglementation excessive, n'a abouti à aucune solution définitive,- mais simplement à une modification légère au profit des boulangers, mesure qui ne satisfait personne et qui ne sert qju'à assoupir momentanément lès plaintes.La question de la boulangerie est beaucoup trop

vaste et trop complexe pour que j'aie la prétention de la résumer complètement ici. Il faudrait tout un volume pour la suivre depuis son point de départ, le commerce des grains, jusqu'à la mesure vexatoire qui oblige le boulanger à cuire son pain dans le local même où il le vend. J'en veux seulement dire quelques mots au consommateur parisien, qui me semble s'en être peu préoccupé, bien que cela le regarde plus que personne. Il est vrai qu'il n'a pas voix au chapitre. L'affaire s'est débattue entre le Conseil d'État, la municipalité du département de la Seine et la Caisse de la Boulangerie, corps constitués auxquels on peut reprocher d'être rarement d'accord dans leur sollicitude pour le bien public.

Ce n'est pas, du reste, le public qui s'est plaint : il est trop bien dressé pour cela. Il lit les mots rassurants : taxe du pain, et se dit que son gouvernement force les boulangers à lui vendre le pain à bon marché. Il se frotte les mains, et il est conient, tout en payant fort cher un pain assez médiocre.

Ce sont les boulangers qui se lamentent, ce sont les monopoleurs que le monopole tue : cela se voit quelquefois. Ces braves gens ne font depuis

longtemps leurs frais qu'à l'aide de mille petits moyens plus ingénieux qu'édifiants, et cela même n'empêche pas le métier de boulanger d'être un des moins lucratifs de l'industrie parisienne. L'annexion de la banlieue qui a augmenté de moitié le nombre des fours, tandis qu'elle n'accroît que d'un tiers la population, a été le coup de grâce, et ils ont poussé un cri de détresse dont il a bien fallu tenir compte.

Le système qui fonctionne aujourd'hui, système qualifié de provisoire à son origine, date de 1801 — époque de grande réglementation, comme chacun sait. Le législateur d'alors l'emprunta un peu à 1790. Voici les obligations qu'il impose aux boulangers parisiens en retour du monopole qu'il leur confère : défense de cesser leur exploitation sans autorisation du préfet de police, qu'ils doivent prévenir six mois d'avance; constitution d'un dé- pôt de garantie en farine, et d'un approvisionnement de réserve proportionné à l'importance du fonds ; obligation de cuire un certain nombre de pains réglementaires dont le prix est taxé ; enfin, la réunion du four et de la boutique dans le même domicile. Ce n'est qu'en 1854, qu'on a imaginé de compléter ce système par la compen- sation , c'est-à-dire un nivellement de prix au

moyen des avances et des reprises de la Caisse de la Boulangerie. Le citoyen français étant toujours traité en mineur, et présumé incapable de la moindre prévoyance, on a supposé qu'il fallait lui éviter dans le prix de son pain les fluctuations inhérentes à tout commerce. On lui fait donc payer son pain moins cher qu'il ne vaut aux époques de cherté, quitte à le lui faire payer plus cher qu'il ne vaut aux époques d'abondance pour rembourser à la Caisse de la Boulangerie ses avances. Cet arrangement oblige les boulangers à une comptabilité compliquée et onéreuse, disent-ils. Ne faut-il pas voir dans ces précautions de l'administration contre le mécontentement populaire, un ressouvenir trop vif de ces temps où le pain jouait dans le budget des ménages pauvres un plus grand rôle qu'aujourd'hui, et où les boutiques de boulangers étaient défendues par des grilles de fer? Un des partisans de la réglementation a même été jusqu'à dire que si la taxe du pain n'existait plus, on ne trouverait personne qui. voulût être officier municipal ou boulanger en temps de cherté ! C'est juger bien sévèrement la classe ouvrière, et, malgré la tutelle dans laquelle elle a été maintenue, la raison populaire a fait, je pense, plus de progrès que

cette injurieuse prudence iie le ferait supposer.

La taxe du pain se base sur deux éléments : le prix de la farine et la rétribution du boulanger.

L'administration, malgré sa bonne volonté de tout réglementer, ne peut, en ce qui concerne la farine, que constater le prix de la marchandise ; -c'est donc le travail du boulanger seul qu'elle taxe. Un sac de farine pesant 157 kilogrammes est censé rendre 102 pains, vulgairement dits de quatre livres, et pour la cuisson il était accordé aux boulangers une prime de 11 francs. Or, c'est en 1832 qu'on a arrêté ce chiffre de 11 francs, et les boulangers disent aujourd'hui avec raison que depuis trente ans tout a augmenté de prix autour d'eux : leurs loyers, leurs impôts, le prix du combustible, le luxe des boutiques et le salaire des ouvriers. En somme, par des calculs qui paraissent exacts, ils établissent que ce qu'on leur paye 11 francs leur en coûte plus de 13.

En lisant ces chiffres on se demande si l'on ne se trouve pas en présence de ce fameux problème du marchand qui perdait, disait-il, sur chaque objet qu'il vendait, mais qui se rattrapait sur la quantité. Mon Dieu, non 1 la chose est plus simple.

Le boulanger se rattrape - quand il se rattrape — sur vous et moi qui mangeons du pain, dit de

fantaisie, dont on ne vérifie pas le poids, puis encore en employant des farines qui retiennent beaucoup d'eau et qui, par conséquent, ajoutent quelques pains de plus au rendement d'un sac de farine, et puis par d'autres petits moyens encore.

Voilà à quoi aboutit la sollicitude de l'administration. Elle réussit encore à empêcher toute amélioration sérieuse dans la fabrication du pain. En imposant au boulanger l'obligation de vendre et de cuire dans un même local, elle met obstacle à l'établissement de ces grands centres de fabrical' tion où l'on pourrait faire des expériences sur une vaste échelle. En outre, les boulangers, dans l'état actuel des choses, n'ont pas grand intérêt à s'ingénier pour réduire un prix de revient qui autoriserait l'administration à abaisser d'autant la taxe au profit du consommateur. Aussi la boulangerie est-elle restée stationnaire et à peu près à l'état barbare.

Le Conseil d'État, après une enquête approfondie qui a duré plus d'une année, a conclu presque à l'unanimité en faveur de la liberté complète. M. le conseiller Le Play, dans une série de rapports fort remarquables, a attribué les maux dont on se plaint à une réglementation oppressive. Il a proposé « de ramener la profession

au régime du droit commun qui fonctionne à la satisfaètion générale dans les autres contrées de l'Europe. » En effet, à Londres et à Bruxelles la boulangerie est parfaitement libre, et l'on s'y montre satisfait de la qualité du pain. Du reste, le régime de liberté n'empêcherait pas la surveillance de la police de s'exercer sur le pain comme sur toutes les autres denrées alimentaires. Dans d'autres pays on n'a pas eu non plus, jusqu'à présent, à se repentir d'avoir laissé à l'aventure l'approvisionnement; selon l'expression de M. le préfet de la Seine. Ce qui noue parait aventure est pour eux une loi commerciale infaillible.

En ce qui touche les boulangers, il suffit de dire qu'à Londres 2,800 détaillants de pain trouvent à gagner leur vie, tandis que nos 900 boulangers crient misère. Quant au prix dupain — chose essentielle après tout — il est facile de se tromper quand on cherche à établir un rapport entre les pays libres et les pays réglementés, ce qui explique la singulière différence qu'on a remarquée entre les chiffres du rapporteur du conseil d'État et ceux de M. le préfet de la Seine. L'un trouve le pain plus cher à Paris, l'autre àLondres.

La vérité, c'est que dans les boulangeries libres ou fabrique du pain de qualités très-variées pour

toutes les bourses; tandis que chez nous nous avons presque l'uniformité. A défaut de liberté, nous avons l'égalité, notre consolatrice habituelle.

L'ouvrier parisien est condamné au pain blanc de deuxième qualité, bien que l'antique pain de ménage, avec son apparence grossière, fût plus nutritif et moins coûteux.

La municipalité parisienne, représentée par le préfet de la Seine, tout en reconnaissant que la boulangerie a été soumise jusqu'à ce jour à une réglementation inintelligente, ne comprend pas qu'on puisse s'en passer entièrement : elle a proposé toutes sortes de remèdes, hors le seul efficace. Il est à remarquer que M. Haussmann lui-même s'est borné à demander l'ajournement de la liberté, et cependant il fait à la liberté des objections qui ne sont pas d'une nature temporaire. Si elle devait nous amener la disette, la sophistication du pain et les émeutes populaires, comme il le prétend, il me semble qu'il serait aussi fâcheux de l'avoir dans dix ans qu'aujourd'hui.

Malgré toutes les oppositions on avait lieu d'espérer une réforme, sinon radicale du moins importante; d'autant plus qu'on savait que l'Empereur avait lui-même présidé les deux dernières

séances du conseil d'État. Un arrêté de M. le préfet de la Seine est venu ces jours-ci décourager les partisans de la liberté. Cet arrêté se borne à élever la prime de cuisson de onze francs à douze.

C'est une petite concession faite aux boulangers qui ne coûtera pas beaucoup au consommateur : un centime par pain. de deux kilogrammes. Cependant, pour donner une idée de l'importance de cette matière, disons que cette légère surtaxe grève la population du département de la Seine d'une augmentationde dépense de 1,600,000 francs. Espérons que ce ne sera pas là l'unique résultat de tant d'études et de luttes !

IV

Je veux ici faire une petite place à uneréclamation qui m'a attendri et mettre au service de gens qui me semblent vraiment lésés, la publicité dont je dispose. Des habitants de la commune annexée de Clignancourt, au nombre de cinq cents, ont adressé au Sénat une pétition pour appeler son attention sur l'état « d'affreux abandon » où se

trouve leur quartier. Le maire du dix-huitième arrondissement (Clignancourt) s'est refusé à légaliser leurs signatures, en alléguant que la pétition était conçue fin termes injurieux et blessants pour M. le préfet de la Seine. Les journaux ont reproduit cette pétition qui expose, avec vivacité mais sans inconvenance, un état de choses vraiment déplorable. Ce quartier de Clignancourt, disent les pétitionnaires, « habité par huit mille âmes, et fréquenté par vingt mille Parisiens» (expression, par parenthèse, qui ferait croire que Clignancourt garde rancune à ses annexeurs au point de leur refuser laqualification d'o???es)ne possède ni eau, ni éclairage, ni église,ni école, ni poste auxlettres, ni voitures publiques, et cela en jouissant des mêmes impôts et du même octroi que les quartiers les plus favorisés de Paris. Comment s'étonner que Clignancourt regrette « les soins et la bienveillante administration de l'ancienne commune? » Du reste, ce n'est pas là le côté important de la question aujourd'hui. Il importe surtout de savoir s'il est loisible à un maire de mettre obstacle à l'exer.

cice du droit de pétition parce qu'on s'en sert pour se plaindre d'un fonctionnaire. Si les habitants de Clignancourt avaient eu àse plaindre d'un particulier, ils l'auraient tout simplement déféré aux tribu-

naux ; c'est précisément parce qu'il s'agit del'administrationqu'ils sont forcés de s'adresserau Sénat.

Le droit de pétition, quand il ne s'appuie pas sur la puissance de se faire écouter, n'est pas grand' chose, sans doute, mais encore ne faut-il pas le laisser perdre. Comme dit une vieille chanson : Heureux qui librement soupire; S'oser plaindre est l'heur d'un malheur.

V

Il ne me reste plus qu'à parler d'une chose charmante. Paris a trouvé le mois dernier un nouveau plaisir. Quand je dis trouvé, je me trompe ; c'est importé qu'il faudrait dire ; - importé d'outre-Manche. La chose doit nous donner à réfléchir ; car depuis longtemps nous sommes habitués, nous autres Parisiens, à nous considérer comme les producteurs par excellence de cette marchanchise-là. Cependant, il faut bien l'avouer, nous n'avions aucune idée des jouissances que nous ont fait éprouver les lectures de Charles Dickens à l'ambassade d'Angleterre. Une lecture, j

pour nous, c'était un monsieur en habit noir qui, sous prétexte de lire, empêche les autres de causer, qui boit de l'eau sucrée tandis qu'on interdit aux plateaux publics de circuler, et qui lit, le plus souvent, de la prose aussi solennellement que si c'étaient des vers, ou des vers disloqués aussi familièrement que si c'était de la prose. Il était donc naturel qu'à la première soirée de M. Dickens - les billets étant à vingt francs, surtout — les Français fussent rares dans l'auditoire; mais quand on sut que cet incomparable écrivain était aussi un merveilleux acteur, que sa diction parfaite permettait, même aux étrangers, de suivre chaque mot et que sa physionomie seule tenait lieu de décors, de costumes et de mouvement, chacun a voulu voir et entendre, et aujourd'hui ceux qui n'ont pu trouver place ne peuvent se consoler.

M. Dickens a lu dans ses trois séances, au profit des ouvriers sans travail du Lancashire et des Anglais pauvres de Paris, la naissance et la mort du petit Dombey ; un épisode tiré du roman de David Copperfield ; le procès de Pickwick, et le Conte de Noël, — chefs-d'œuvre de genres trèsvariés, avec lesquels il a tour à tour provoqué les larmes et le rire. A ceux qui ne l'ont pas en-

tendu, il serait bien difficile de faire comprendre le charme qu'il jette sur son auditoire dont il semble partager tous les sentiments. Son émotion paraît réelle, même quand il parle d'une voix contrefaite, et lorsqu'il va dire un mot plaisantin voit poindre d'avance sur sa physionomie incroyablement mobile, cette aurore joyeuse, cet éclair précurseur du rire, qui, dans l'improvisation, précède la parole. Les gestes mêmes, tout sobres qu'ils sont si on les compare à ceux du théâtre, sont éloquents. Un exemple suffira : à un certain moment, dans David Copperfield, deux amis donnent, l'un et l'autre, une poignée de main au même individu, et dans le simple geste du lecteur qui l'annonce, on devine chez l'un, l'étreintecordiale d'un honnête cœur et chez l'autre une banale courtoisie pleine de réticences.

J'ai dit que Dickens ne rappelle en rien nos lecteurs de salon ou de cours publics, encore moins fait-il songer aux artifices de théâtre. Il ne s'éloigne pas un instant de la table derrière laquelle il est debout et sur laquelle sont posés une lampe et son livre. Il ne se permet guère plus de gestes qu'un conteur méridional très-animé, et s'il emprunte tour à tour la voix d'un enfant, d'un vieillard ou d'une jeune fille, il semble que ce snit

moins avec l'idée arrêtée de contrefaire un personnage qu'entraîné par ce besoin involontaire d'imitation auquel chacun de nous se livre, plus ou moins habilement, en racontant une scène qui l'a frappé. C'est ce juste milieu entre la lecture et la représentation qu'il est si difficile d'atteindre, ou même de définir. Avec un peu plus de sobriété ce serait un monsieur qui se démène, avec un peu i plus d'exubérance, ce ne serait plus qu'un acteur en habit noir piétinant surplace. Mais ce qui.constitue le véritable attrait de cette lecture, ce qui, avec bien moins de talent, en ferait encore un spectacle intéressant au plus haut degré, c'est qu'on a devant soi l'auteur lui-même, le créateur de ces types incomparables, qui nous montre comment il les a conçus et comment nous devons les comprendre. Ce n'est pas seulement cette incroyable puissance de transformation qui surprend et amuse, ni la pensée de cette merveilleuse imagination qui confond, c'est encore le souvenir de tant de jouissances passées qui attendrit et qui fait qu'on est ému à la fois de curiosité, d'admiration et de reconnaissance.

Quelques personnes ont vu dans ces séances une dérogeance pour l'écrivain, et, n'était le succès qui m'a fait tout oublier, je serais tenté d'être de

leur avis. Il n'est pas de sot métier, dit le proverbe, et le proverbe a raison, mais il en est de plus nobles les uns que les autres, et quand on a l'honneur d'être un des premiers dans la première de toutes les professions, il y a évidemment de l'humilité à accepter les bravos d'un parterre payant. Pour un grand écrivain c'est là un jeu de dupe. L'insuccès qu'un geste maladroit ou une fausse intonation peut déterminer est cruellement puni, tandis que le triomphe sera toujours insuffisant. Comment la foule qui s'attelle à la voiture d'une cantatrice, et qui trépigne d'enthousiasme devant les pirouettes d'une danseuse, témoignera-t-elle assez son admiration au créateur de tout un monde fictif, qui sera encore vivant pour des milliers de lecteurs, quand nous ne serons plus que poussière ? On ne peut pas établir de proportion entre ces choses-là, et on ne doit pas les exposer à être pesées dans la même balance.

Les Anglais ne m'ont pas semblé accueillir avec assez d'enthousiasme leur illustre compatriote.

Cet heureux peuple s'est habitué à posséder le plus merveillèux groupe de romanciers qu'un pays ait jamais produit, et trouve tout naturel qu'on lui offre un chef-d'œuvre tous les ans. Depuis un

quart de siècle, il n'y a pas eu un moment où un livre nouveau de Dickens n'ait été dans toutes les mains, et cette prodigalité semble presque une redevance aujourd'hui. Un jour pourtant cette plume s'arrêtera, comme toutes les plumes; et alors l'Angleterre tout entière sentira un vide immense. Disons pourtant, qu'elle a rendu à Dickens l'hommage le plus grand, parce qu'il est le plus involontaire, qu'on puisse rendre à un romancier, en acceptant ses créations comme des personnages historiques. Un exemple m'a surtout frappé. Il y a deux ans, une expédition s'organisa pour explorer l'intérieur de l'Australie. Un des voyageurs, séparé de ses compagnons, mourut d'une mort lente et affreuse dans les bois. Son cadavre fut retrouvé ainsi qu'un journal qu'il avait tenu jusqu'au dernier jour. A la veille de sa mort il décrivait ses souffrances et ajoutait : << Ce sera bientôt fini, à moins que quelque choe ne retourne, comme dit Micawber (1). » Tous les journaux anglais reproduisirent le récit de cette mort, et je ne sache pas qu'un seul d'entre eux ait trouvé singulière ou obscure cette allusion à un personnage de roman sous la plume d'un mourant.

(1) Personnage du roman de David Copperfield.

Des représentations se rapprochant plus ou moins de ces séances de Dickens, spectacles intermédiaires entre le salon et le théâtre, ne sont pas rares en Angleterre. Des écrivains français en ont tiré la conclusion que l'Anglais €herche à remplacer le théâtre par des amusements qui choquent moins ses préjugés religieux. C'est là une erreur complète. Sauf les membres de quelques sectes puritaines, aucun Anglais ne croit pécher en allant au spectacle, et il est peu de pays, je crois, où le théâtre et l'église fassent moins mauvais ménage.

Ce n'est pas en Angleterre qu'on a jamais excommunié les acteurs, ou qu'on a jamais songé à les mettre en dehors du droit commun pour quoi que ce soit. Il y aurait bien à dire à ce sujet; j'y reviendrai une autre fois.

10 MARS 1863.

La conversation à Paris. — La Pologne. — Réception de M. le prince de Broglie à l'Académie Française.— Le préfet de police et les lectures au profit des ouvriers cotonniers.

— Les bardes gallois.

1

Toutes les fois qu'on voudra peindre Paris, à quelque point de vue que ce soit, il faudra, bon gré, mal gré, raconter ses conversations, car sa vie s'y reflète tout entière, depuis ses meilleures aspirations jusqu'à ses plus mesquines vanités. Paris dit volontiers tout ce qu'il fait et tout ce -qu'il voudrait faire ; il parle de tout ce qu'il sait, voire même, et toujours avec un aplomb égal, de ce qu'il ne sait pas. Dans ses causeries journalières, l'histoire du monde entier, rapetissée à l'usage des salons, se discute avec une dextérité qu'on ne retrouve en aucun autre pays; par contre, les commérages d'intérieur sont grossis outre mesure

pour l'exportation. C'est un système d'échange et de compensation à la fois, qui a ce grand avantage de ne laisser personne en dehors. Quand nous recevons le grand, nous le détaillons agréablement; quand nous produisons le petit, nous l'ennoblissons avec habileté. L'art de la conversation parisienne consiste précisément à être également à l'aise dans le grand et dans le petit.

C'est une arme semblable à la trompe de l'éléphant, qui déracine un arbre ou ramasse un fétu de paille avec la même facilité. Sans effort! ces deux mots pourraient être à la fois sa critique et son éloge. Sans effort de mémoire, car on cite hardiment d'une façon infidèle ; sans effort de sa.

voir, car le plus souvent on n'a pas étudié ce qu'on entreprend de juger ; sans effort de raisonnement, car on se contredit impunément à chaque instant, — mais enfin, sans effort: voilà le grand charme !

L'étranger se dit, et fort justement, que tant d'aisance suppose toujours une certaine force, mais, heureusement pour nous, il ne discerne pas trèsbien où gît cette force. A y regarder de près, on trouverait peut-être qu'elle réside principalement dans une confiance imperturbable en sa propre habileté pour se tirer, le cas échéant, d'un man- vais pas. On se lance sans crainte quand on se , i

sent la retraite assurée, et l'on ne doute de rien quand on ne doute jamais de soi. Sydney Smith disait un jour plaisamment à propos de lord RusseU, — c'était au temps où celui-ci menait les réformes grand train, — qu'il avait une telle confiance en lui-même, qu'on pouvait compter qu'il se chargerait au besoin, avec un égal sang-froid, soit de commander la flotte anglaise, soit de faire l'opération césarienne. Cela fit rire l'Angleterre, accoutumée aux spécialités, mais à Paris, pareille chose se voit tous les jours, — en paroles, s'entend. Personne ne se récuse jamais sur quelque sujet que ce soit.

Mais plus encore que sur lui-même, le causeur parisien compte, et avec raison, sur son public.

Il sait bien qu'on ne lui fera dire, en somme, que ce qu'il voudra ; que ses paradoxes ne seront pas soumis à un débat contradictoire, comme cela arrive trop souvent en d'autres pays ; et qu'on ne lui demandera pas compte de ses assertions,.

pourvu qu'elles aient fait bonne figure. Boileau, qui devait s'y connaître, nous a dit le secret d'ennuyer dans Un vers trop connu; La Rochefoucauld a exprimé la même pensée en prose : « Le secret de plaire dans les conversations, est de ne pas trop expliquer les choses. » C'est là une maxime

dont la société parisienne est imbue, et qui vient merveilleusement en aide aux gens qui ne comprennent pas très-bien eux-mêmes ce qu'ils disent. Il règne dans nos salons une sorte d'assurance mutuelle contre l'ennui, mais cette ligue tacite, si souvent inefficace contre lui, couvre de sa protection bien des choses qui ne valent peut-être guère mieux, à y bien regarder. C'est là un abus dont il ne faut pas espérer ou même désirer la réforme. Trop de gens ont intérêt à le conserver.

Notre instinct égalitaire y trouve tout d'abord une satisfaction. On a remarqué que d'autres pays ont produit, par exception, d'admirables causeurs, mais qu'à la France seule il avait été donné de posséder toujours une médiocrité brillante. Tout le monde y cause bien, à ce que prétendent les étrangers. Ne serait-ce pas un peu parce qu'il y est plus facile qu'ailleurs de bien causer? Je le dis entre nous. Sur cette glace unie et brillante qu'on nomme la conversation, chaque causeur glisse rapidement à son tour, et pourvu qu'il n'y fasse ni trou, ni chute, pourvu qu'il conserve gracieusement l'équilibre, on s'inquiète peu de savoir si cette surface polie recouvre des sources vives d'intelligence, ou les stagnantes profondeurs de la sottise. Chacun se lance bravement, sans mé-

fiance de lui-même, sans respect pour les autres; il ne s'agit que d'une chose, c'est de n'être pas trop lourd.

Dans un salon, l'autre jour, on remaniait autour de moi la carte d'Europe, — c'est un passe-temps favori des oisifs en ce moment — et tout le monde disait son mot. Il y avait là une petite dame en robe rose, qui confondait évidemment la Galicie avec la Silésie, et un monsieur à lunettes qui possédait par cœur son Recueil des Traités; ils ont eu ce qu'on nomme, en style de salon, « une grande discussion » sur un pied de parfaite égalité, et je ne cacherai pas que c'est la petite dame rose qui l'a emporté. C'était juste : le monsieur avait été ennuyeux. Il avait voulu expliquer quelque chose que tout le monde se passait fort bien de comprendre ; à quoi bon ?

Parler des conversations de Paris, c'est parler des choses les plus disparates du monde, car nous sommes ainsi faits, que les questions ne nous préoccupent pas en proportion de leur importance, tant s'en faut, mais bien en raison de certaines conditions d'actualité ou de proximité, si j'ose le dire. Nous les acceptons comme plus ou moins grandes, selon le plan sur lequel elles se trouvent par rapport à nous. Ainsi, on a pu voir

un moment, au commencemenl du mois, l'attention publique se partager presque également entre les mascarades excentriques de certains cercles et les premières rumeurs de l'insurrection polonaise. Les trop nombreuses Salammbô aux pieds nus et peints, à la ceinture et aux cheveux dénoués, ont rivalisé un instant avec les héroïques réfractaires de Varsovie. Mais, le carême aidant, tous ces scandales, enviés et éprouvés à la fois par de trop complaisants commentateurs, ont perdu la place qu'ils n'auraient jamais dû occuper dans les conversations du monde et surtout de la famille. Il faut aujourd'hui être un provincial bien attardé pour s'enquérir encore de quel côté telle tunique illustre était fendue sur la hanche, ou pour s'émerveiller qu'elle pût être retenue sur l'épaule par une agrafe de quelques millimètres de largeur. Nous avons répit, Dieu soit loué ! jusqu'à la mi-carême. Sans doute tous les mauvais germes qu'ont déposés ces exemples et ces récits dans des cœurs de femme pleins de vanités affamées écloront à leur heure ; mais, pour le moment, nous sommes dispensés d'assister aux semailles.

Aujourd'hui, sauf la distraction qu'a offerte un intermède académique dont je parlerai tout à

l'heure, on peut dire que l'insurrection polonaise avec ses conséquences possibles, forme le sujet de toutes les conversations. Je ne vais point aborder ici la grande politique, on le comprend. Je ne veux toucher à cette question que par ses petits côtés, ses côtés parisiens. Mais dans un champ si vaste il y a bien à recueillir, même quand h faux y a passé, et cette glanure-là vaut de certaines moissons.

Est-ce grâce à une influence inhérente à ce malheureux pays de Pologne que la confusion marche toujours à sa suite? Je ne sais, mais aujourd'hui cette influence a revêtu une forme touchante. L'unanimité de nos vœux pour sa délivrance nous donne en ce moment le spectacle de ce qu'on pourrait nommer l'anarchie de la sympathie. Dans l'universelle commisération se confondent les gens d'opinions les plus diverses, depuis les mystiques catholiques, qu'enflamme le cri de guerre Jésus-Marie, jusqu'aux matérialistes ethnologiques qui lisent la destinée d'un peuple dans la forme du crâne ou de la mâchoire. Les uns voient dans la reconstitution de la Pologne le triomphe de la foi, les autres l'affirmation de la race. Tous désirent le même succès, mais se querelleraient bien vite s'ils s'avisaient de définir le

pourquoi. Cela rappelle un peu le temps des chansons de Béranger - et le bonapartisme libéral de la Restauration. Jamais on ne vit une pareille unanimité. Bien qu'il s'agisse de la terre du liberum veto, il ne ferait pas bon ajouter un si ou un mais à son adhésion. J'ai vu un brave homme de mes amis obligé de se dérober à la fureur de toute une société, pour avoir dit qu'il souhaitait de voir triompher la nationalité polonaise, comme il voudrait voir réintégrer dans son- héritage paternel tout citoyen qui en serait injustement privé, quand bien même celui-ci aurait fait un triste usage de sa fortune au temps de sa prospérité, quand bien même son passé offrirait peu de garanties d'une bonne gestion future. Ce fut un orage d'invectives parmi lesquelles on ne distinguait que ces mots : ils ont combattu à nos côtés! Le bonhomme, effrayé, gagna la porte, et la tenant entr'ouverte répondit : « Et ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux! Qui vous dit, si le jour d'une juste réparation a tant tardé pour eux, qu'il ne faille pas y voir le châtiment de cette intrépide complicité?

A ce métier de soldats quand même, la Pologne a gagné la gloire militaire ; de quel droit y eûtelle reconquis sa nationalité ? Qu'a-t-elle fait à nos côtés si ce n'est passer sur le ventre de toutes les

nationalités de l'Europe ? » Là-dessus il se sauva, et bien lui en prit. Il avait raison, mais on a quelquefois Lort d'avoir raison. C'est l'histoire de l'enfant et du maître d'école. Il faut tirer la Pologne de son puits d'abord, ensuite il ne manquera pas de gens pour lui faire leur harangue. Je trouve pourtant un peu dur que depuis ce jour-là on n'ait jamais désigné mon ami que sous le nom de a ce Monsieur qui trouve les Prussiens sublimes. »

Certes si l'épithète eût été juste, elle eût constitué à elle seule un signalement incomparable, car il est bien peu de gens parmi nous à qui elle puisse s'appliquer. Finis B0l'ussirB! s'écriait l'autre jour avec enthousiasme un journal partisan des nationalités, adaptant ainsi à sa colère le mot du désespoir contre lequel la Pologne proteste si vaillamment aujourd'hui.

Du reste, on fait peu de cas en ce moment des nationalités autres que la nationalité polonaise, et pour cause. C'est une habitude prise chez nous, de refaire la carte d'Europe chaque fois que les affaires se brouillent, et toujours un peu dans le même sens. La reine Marie d'Angleterre, désespérée de la perle de Calais que les Français venaient de reprendre, disait qu'après sa mort on trouverait écrit dans son cœur le mot Calais. Les

cœurs français n'attendent pas la mort pour se laisser lire, et il ne faut pas être bien habile pour y déchiffrer assez généralement, les mots : frontières du Rhin. Jugez si les nationalités gênent les politiques de salon, hommes, femmes et enfants, — car tout le monde s'en mêle ; aussi en fait-on bon marché, et surtout de ces Belges qui ne veulent pas être Français, sous prétexte qu'ils sont Belges d'abord, et, de plus, bien gouvernés.

Quoique ce soit là un bon exemple pour le reste de l'Europe, je connais d'honnêtes libéraux français qui prendraient leur parti, j'en suis convaincu, de voir tenir une diète à cheval à Bruxelles, tant ils sont Polonais et amateurs de frontières naturelles.

La question polonaise a créé toute une littérature. Je ne parle pas des livres et des brochures, mais bien de ce que l'on pourrait appeler la politique épistolaire. Tout le monde écrit à quelqu'un à ce sujet. M. Victor Hugo a écrit à l'armée russe ; M. de Girardin, qui pense qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, a écrit à l'empereur Alexandre II. Il est à craindre que l'appel de l'auteur des Misérables aux soldats russes ne fasse sur eux à peu près le même effet que produirait une lettre russe sur notre armée du

Mexique. Celte proclamation qui dit aux soldats d'Alexandre II de choisir entre « Pélersbourg où est le tyran, et Varsovie où est la liberté, » se termine par ces mots : « ce que vous avez devant vous en Pologne, ce n'est pas l'ennemi, c'est l'exftmple. » Quelque admiration qu'on ait pour les Polonais, il est difficile de comprendre cette phrase. L'exemple qu'offre la Pologne aux autres nations, c'est qu'on doit toujours rester de son pays et n'en jamais désespérer, quels qu'aient été ses malheurs ou ses fautes. Si l'on admet que les Russes puissent devenir Polonais, pourquoi les Polonais ne-deviendraient-ils pas Russes ? Ce ne serait plus une question de nationalités, mais de bon gouvernement, et la Belgique, dont nous parlions tout à l'heure, aurait de meilleures chances que personne de s'agrandir. Peut-être se trouverait-il alors des bourgmestres ambitieux qui se croiraient le droit de rêver la frontière des Pyrénées.

Puisque chacun dit son mot sur cette question, pourquoi ne dirais-je pas le mien ? Ce sera quelque chose de moins vague qu'un vœu, de moins solennel pourtant qu'une prophétie ; ce sera l'expression d'un simple pressentiment. Je ne puis me défendre de croire, malgré tout ce que la sympa-

thie française a eu de stérile, et même de fatal, jusqu'à présent pour la Pologne, que celle-ci ne soit destinée à être secourue et consolée un jour par nous.

Il est un vieil ouvrage — une histoire des croisades — intitulé : Gesta Dei per Francos. Joseph de Maistre disait qu'il pourrait être augmenté de siècle en siècle, toujours sous le même titre.

a Rien de grand ne se fait dans notre Europe sans les Français, » ajoutait-il. Il avait un peu raison. Tout récemment encore n'avons-nous pas vu paraître un chapitre nouveau dont le titre est Italie ? Qui sait si le suivant ne s'intitulera pas Pologne ?

Il

Charles Dickens dans un de ses contes fantastiques a voulu personnifier le son des cloches. Là où la science aurait parlé d'ondes sonores (une des plus jolies expressions, soit dit en passant, qu'elle ait rencontrées), il voit, lui, un essaim sans cesse renaissant de petits diablotins qui s'élancent à

pleine volée dans les airs. Quand le carillon cesse, les gnomes agiles sautent lestement à terre une dernière fois du sommet de la cloche, mais même avant de toucher le sol, plus d'un pâlit et se fond dans l'air. Ceux qui restent, forment autour de la cloche encore vibrante une ronde qui va toujours en s'élargissant et qui devient de plus en plus vaporeuse ; bientôt on voit les petits personnages s'aplatir les uns -après les autres contre les parois du mur qui semble les absorber silencieusement ; enfin ce ne sont plus des corps entiers qui tournoient faiblement aux angles de la tour, où se réfugient les derniers échos des sons évanouis, ce ne sont que des membres isolés, incomplets,. une jambe, un pied. plus rien.

le silence.

Je cite de mémoire et bien imparfaitement, mais peu m'importe, je tiens seulement à rappe- 1er ce charmant tableau à ceux qui l'ont lu. Il m'est revenu en mémoire le 26 février dernier, à l'Institut, le jour où M. Saint-Marc Girardin recevait au nom de l'Académie française M. le prince de Broglie. Je me disais en voyant cette foule se presser, deux heures avant l'ouverture de la séance, dans une salle incommode et malventilée, pour entendre des discours qué chacun pourrait

lire tout à son aise le lendemain, que ce que l'on venait chercher là c'étaient les derniers échos d'une voix aujourd'hui muette. Les petits diablotins, qui s'élançaient jadis si bravement du haut de la tribune et de la presse pour retomber sur la place publique en y portant la grande voix de l'opinion, ont perdu leur agilité ; mutilés et ternes, ils volètent encore faiblement en se heurtant au dôme de l'Institut, et ce sont leurs derniers ébats qu'on va y suivre. Il y en a toute une bande en robes de dominicains qui s'est abattue dans le discours de M. de Broglie, aux grands applaudissements de l'auditoire, et dont on a pu suivre les jeux un peu alanguis, jusque dans le discours de M. Saint-Marc Girardin.

La séance a été fort intéressante, même pour ceux qui goûtant peu, d'ordinaire, ce genre de solennité. Il y a toujours dans un discours académique deux portions ennuyeuses : le commencement et la fin; je veux dire forcément ennuyeuses, car, pour peu que l'orateur y mette de la bonne volonté, il y aura encore le milieu. Un académicien ne peut pas, on le comprend, se plonger la tête la première dans son sujet en y entraînant ses auditeurs comme le ferait un simple - mortel; il est obligé de les faire entrer dans le flot

de son éloquence à petits pas, les pieds les premiers, en les conduisant par la main ; or, chacun sait combien cette façon de prendre un bain, fûtce un bain d'éloquence, tend à refroidir le patient.

En finissant, il ne peut pas non plus laisser là son public en désordre, en proie à toutes sortes d'émotions contradictoires; il faut qu'il range tout, avant que de s'en aller ; qu'il fasse un petit paquet bien propre de ses arguments, et qu'il pose par là-dessus une bonne péroraison assez lourde pour maintenir le tout.

Ces nécessités nuisent un peu à la verve et à l'entrain. M. de Broglie, pas plus que ses devanciers, n'a su s'y dérober complètement, et je ne lui en fais pas un reproche. On ne peut pas exiger d'un académicien qu'il fasse un discours sans tête ni queue — ce qui serait mon idéal. Mais il a parlé si longtemps que son morceau du milieu a été un éloge très-complet et très-brillant du Père Lacordaire. L'Académie savait bien ce qu'elle faisait en le choisissant pour remplacer l'illustre dominicain, et nul mieux que lui ne pouvait traiter un sujet qui ne laissait pas que de présenter d'assez grandes difficultés. Une des moindres n'était pas de faire l'éloge de l'académicien défunt en mettant en relief le chrétien, l'orateur et le

libéral, sans parler de l'écrivain. M. le prince de Broglie s'en est tiré à merveille, et personne en l'écoutant n'a dû se rappeler qu'il avait manqné quelque chose aux qualités du P. Lacordaire pour succéder à M. de Tocquevillle. Ajoutons que ces deux noms ont été si adroitement entrelacés à plusieurs reprises dans le discours du récipiendaire, qu'il en est résulté une sorte de communauté d'illustration : c'était tout bénéfice pour le P. Lacordaire.

L'éloquence académique a cela de commun avec celle de la chaire qu'elle ne dit que ce qu'elle veut, et qu'elle n'est point exposée aux interruptions. Ainsi, M. le prince de Broglie a pu tout à son aise dépeindre l'alliance de L'Église et de la liberté sans qu'aucune voix s'élevât, soit pour rappeler le passé, soit pour interroger l'avenir. Du reste, plus d'une fois, et sous d'autres rapports encore, l'auditoire a dû se croire au sermon; et une phrase en faveur du pouvoir temporel a été si vivement applaudie, que je me suis demandé si l'on ne trouverait pas à la porte un tronc pour le denier de Saint-Pierre. Cet enthousiasme m'a étonné de la part du public, parmi lequel on voyait plus d'une figure d'ex-voltairien — qu'on me passe cette expression vieillie, — mais non de

la part de l'orateur. Personne n'est aussi autorisé que M. de Broglie à parler de l'alliance de l'orthodoxie religieuse et du libéralisme, car il l'a réalisée lui-même en tant qu'elle est possible.

Catholique éclairé et convaincu, libéral sincère, il eût manqué à son devoir si, en prenant sa place à l'Académie, il n'eût pas proclamé ses principes religieux aussi bien que ses principes politiques, car c'est comme représentant de cette union de deux croyances, réputées incompatibles, qu'il a été élu. A personne mieux qu'à lui, - et cela parce que cette opinion est chez lui une conviction, et non la formule transitoire et menteuse d'une tactique de parti, — il n'était permis de dire que «le Vatican n'avait joint la couronne à la tiare que pour mettre la conscience émancipée au niveau de toutes les grandeurs de la terre et parce que l'empire des âmes est seul de taille à occu per, sans le plus ridicule des contrastes, le trône qu'a laissé vacantla déshérence des maîtres du monde. » L'empire des âmes ! expression ba nale qui renferme pourtant tout un monde d'idées, car elle implique que les âmes peuvent être sujettes !

En somme, le discours de M. de Broglie est une de ses meilleures œuvres. En le dépouillant de

tous les soulignés qu'y ont ajoutés le débit de l'orateur et la bonne volonté de l'auditoire, il reste un morceau très-ferme et très-élégant, d'un tour plus heureux et d'une couleur plus brillante que la plupart de ses autres écrits. M. le prince deBroglie, qui a trouvé la liberté dans l'orthodoxie, a rencontré l'aisance et l'imprévu à l'Académie : c'est vraiment jouer de bonheur!

Est-il besoin de dire qu'il y a eu des éloges, — beaucoup d'éloges pour beaucoup de gens f Qui ne connaît les grandes fêtes panégyriques de l'Académie ? Il y a eu, outre les compliments d'usage pour M. le prince de Broglie et le P. Lacordaire, — pour le mort et pour son héritier, — un éloge du duc de Broglie, un mot jeté, un peu trop en courant, sur la tombe de madame de Staël, et des allusions flatteuses à M. Thiers, à M. Guizot, à M. de Montalembert, à M. Cousin, à M. de Rémusat, à M. Sainte-Beuve, à M. Mignet et à M. Dupanloup. C'est surtout à propos des ordres monastiques que M. de Broglie a trouvé occasion de louer les travaux de ses collègues.

Je ne me serais jamais douté, quant à moi, sans cette énumération, que les moines eussent rencontré tant de défenseurs à l'Académie. On a dû être très-content les uns des autres à l'Institut.

Mais comme de tout temps, depuis la barbarie jusqu'à nos jours, en guerre comme en religion, en politique comme en amour, il n'a jamais existé de véritable triomphe sans sacrifices hu mains, plus ou moins ouvertement accomplis, il fallait à l'Académie une victime : c'est M. de Lamennais qui a été immolé sur l'autel où les ultramontains et les doctrinaires se sont engagé leur foi. M. de Broglie et M. Saint-Marc Girardinont chacun porté leur coup. Celui-ci s'est borné à indiquer le rôle « d'exterminateur contradictoire 1) de M. de Lamennais ; mais M. de Broglie a failune critique non-seulement du penseur, mais de l'écri vain. Il n'était peut-être pas très-adroit de provoquer dans l'esprit du public une comparaison entre Lacordaire et Lamennais à ce point de vue, et il eût mieux valu, je crois, se borner à louer l'éloquence du dominicain sans parler de « l'abus du raisonnement joint au dédain de la raison commune, » et de « la précision du langage simulant la profondeur » de celui qui avait été son maître. On devait laisser en paix cette mémoire sombre et irritée ; rien ne presse de la juger : pour le blâme comme pour l'éloge, elle peut attendre.

Elle sera vivante encore, et toutes les pièces de son procès subsisteront, alors que le P. Lacordaire

et plus d'un de ses thuriféraires seront oubliés depuis longtemps.

Malgré ses coteries, ses intrigues et son inutilité au point de vue littéraire, l'Académie française est aujourd'hui une institution précieuse.

Elle est le refuge, l'asile jusqu'ici inviolé sinon • inviolable, de l'esprit français exilé de la tribune, traqué au théâtre et dans la presse, et à peu près disparu de nos salons. Il s'y retrouve à certains jours, un peu empêché, sans doute, par des ornements trop solennels, mais tout entier, élégant, vif, précis, délicat, frondeur surtout. Il s'y retrouve avec toutes ses qualités, mais aussi avec ses défauts. Ceux-ci, c'est l'auditoire qui se charge principalement de les montrer. C'est une véritable jouissance de l'esprit,,certes, que de noter au passage ces allusions si fines et si voilées, et de les voir saisir par tout un public avec une promptitude qui, en tout autre pays, supposerait des intelligences d'élite ; mais, d'un autre côté, il est triste de voir combien ces insuffisantes représailles semblent le satisfaire. On applaudit comme si l'on eombattait, mais aussi quand on a applaudi une épigramme, on croit avoir combattu. A ce point de vue, ces démonstrations pourraient bien ne pas être très-salutaires pour l'es-

prit public. Il n'est pas bon de pouvoir ainsi se donner le change sur les véritables conditions du courage civique et se faire l'illusion de croire qu'on peut être brave quand on ne court aucun danger. La conscience publique doit avoir de plus grandes exigences.

Ces séances frondeuses de l'Académie sont des fêtes de l'esprit français, des revanches d'un silence impatiemment supporté : voilà tout. Quelles conséquences réellement importantes peut-on tirer des manifestations contradictoires d'une assemblée qui n'est unie que par les liens d'un commun mécontentement? Quelles espérances fonder sur un enthousiasme qui s'adresse aux choses les plus disparates ? L'Académie a eu des encouragements bruyants pour la presse « militante et souffrante, » et, par un morne silence, on a fait comprendre à M. Saint-Marc Girardin qu'il interprétait mal le sentiment de la France en disant a qu'elle se consolait de voir s'éclipser quelque peu sa glorieuse histoire civile parce qu'elle s'éclipse devant l'éclat de notre histoire militaire ; » on a approuvé M. de Broglie lorsqu'il a blâmé l'État envahisseur substituant partout son action à celle de l'individu ; mais on a trouvé aussi des applaudissements pour l'éloge dela vie monasti-

que, dans laquelle l'individu ne laisse pas que d'être sacrifié, on l'avouera, et des bravos frénétiques pour le gouvernement papal qui, à l'empire des corps, prétend encore joindre l'empire des âmes. Quel édifice pourront élever en commun les destructeurs et les recrépisseurs qui remplissaient l'autre jour la salle de l'Institut ? 0 Babel ! les Français d'aujourd'hui en sont réduits à envier tes heureux ouvriers que divisait seulement la confusion des langues !

III

Si les séances de l'Académie française sont suivies avec tant d'empressement aujourd'hui, c'est que les plaisirs de ce genre sont devenus singulièrement rares à Paris. Une récente décision de M. le préfet de police prouverait que l'administration n'est pas disposée à en encourager la multiplication. La mesure dont je veux parler date de près d'un mois déjà, mais elle a causé un étonnement si pénible dans le public, que je lui dois une mention ici. Si elle n'a pas une grande impor-

tance elle-même, elle est par très-grave comme symptôme des dispositions de l'autorité. Je veux parler du refus de M. le préfet de police d'autoriser une société d'hommes recommandables et distingués sous tous les rapports à faire des lectures publiques au bénéfice des ouvriers cotonniers sans travail.

MM. Charton, Laboulaye, F. de Lasteyrie, Legouvé, Littré, Henri Martin, Renan, L. Reybaud, Samson et Triqueti (ces noms disent tout), — des membres de l'Institut, des professeurs nommés par le gouvernement, — ont offert de louer la salle Herz pour y faire des lectures, en indiquant d'avance les sujets que chacun d'eux se proposait de traiter, mais M. Boittelle semble avoir jugé que leur enseignement serait dangereux, ou tout au moins inutile pour le public. Il est difficile d'expliquer autrement son refus d'autorisation, car le motif allégué ostensiblement ne parait pas sérieux. Ce ne peut être parce qu'un « projet semblable avait déjà été mis en avant par quelques hommes n'offrant peut-être pas toutes les garanties désirables, » qu'il s'est cru obligé d'écarter d'autres hommes dont il reconnaît « l'honorabilité, l'excellence des intentions, aussi bien que l'étninent mérite. » A ce compte-là, l'autorité,

par cela seul qu'une personne jugée indigne se serait adressée à elle la première, se croirait donc tenue de refuser à tout jamais et à tout le monde la permission qu'elle n'aurait pas cru devoir accorder à ce premier demandeur? Elle renoncerait ainsi au privilége du choix dans la distribution de ses faveurs ? Ce serait une délicatesse invraisemblable, et, ajoutons-le, tout à fait hors de propos.

Du reste, M. le préfet de police a semblé luimême reconnaître que ce premier motif de refus est insuffisant, car il en a ajouté un second. Ces lectures, « accompagnées inévitablement de commentaires, et portant sur une foule de sujets qui entrent dans le haut enseignement, » lui paraissent constituer de véritables cours publics qui relèvent de l'autorité universitaire, et M. le ministre de l'instruction publique, dont il aurait pris l'avis, ne lui semblerait pas disposé à les permettre. Il est évident, d'après cela, que s'il existe quelqu'un que ces refus n'ont pas complétement découragé, et qui espère encore obtenir la permission de parler au public, il devra s'adresser tout d'abord à l'autorité universitaire. Que seraient, en effet, des lectures qui ne porteraient sur aucun sujet entrant directement ou indirectement

dans le haut enseignement? A quoi bon les faire, et qui les irait écouter ?

Que M. le préfet de police refuse d'autoriser ce qui lui semble en dehors de ses attributions, cela se conçoit; mais on comprend moins le refus anticipé de M. le ministre de l'instruction publique.

La loi, on le sait, ne lui donne le droit d'intervenir que dans l'intérêt « de la morale publique ou de la santé des élèves. » On ne peut raisonnablement supposer que la santé des « élèves» qui auraient assisté pendant deux heures, dans la salle Herz, à la lecture du roman de M. Reybaud ou du voyage au lac de Tibériade de M. Renan, aurait couru quelque danger ; reste donc la question de la morale publique. Celle-ci est très-vaste, et nous avons vu, il y a trois mois à peine, dans l'affaire de M. Albert Leroy, qu'elle peut embrasser jusqu'aux antécédents politiques. (J'éprouve une véritable contrition, soit dit sous forme de parenthèse, d'avoir passé sous silence, dans le temps, cette affaire de M. Leroy, et de n'avoir pas protesté, comme mon devoir l'exigeait, avec presque toute la presse contre la décision universitaire qui a flétri, autant que cela dépendait d'elle, et frappé dans son avenir professionnel un homme dont le tort le plus clair a été son refus

de prêter serment comme professeur en 1852.) Mais M..Leroy-demandait à ouvrir un externat secondaire libre, et dans le cas qui nous occupe, rien de semblable; il s'agit d'un simple divertissement intellectuel qu'on se proposait de faire payer le plus cher possible au public, afin de venir en aide à de pauvres ouvriers sans travail. On ne peut donc croire, si vigilante que soit l'autorité, qu'elle ait recherché les antécédents politiques des lecteurs, et le danger pour les mœurs publiques qu'elle a détourné par son refus devait évidemment résider dans le choix des sujets à traiter.

Après avoir bien cherché, je crois avoir deviné le motif de ses craintes. C'est M. Henri Martin qui est le coupable, l'homme subversif dont on s'est méfié avec raison. Il devait raconter la Vie d'un barde gallois. Or, qui ne sait ce que furent, au temps de l'asservissement de leur partie, les bardes gallois? Des fauteurs de discorde, des gens excitant à la haine et au mépris du gouvernement, qui, sous prétexte qu'ils avaient plus de savoir et de talent que leurs concitoyens, passaient leur vie à relever l'esprit national. Enflammant le courage des uns, gourmandant l'apathie des autres, rappelant à ceux-ci ce qu'avaient été leurs

pères, prédisant à ceux-là l'avenir de leurs fils dégénérés, ils troublaient l'ordre public. Enfin, il est avéré qu'ils refusèrent unanimement le serment à Édouard Ier d'Angleterre. Qu'en arrivat-il? La légende, — car cela n'est pas bien sûr, — raconte que non-seulement, on leur défendit de jouer de la harpe en public selon leur coutume, et de convoquer autour d'eux leurs compatriotes pour les écouter, mais que, les bardes ayant persisté, l'administration se vit forcée, vu leur importunité, de les faire massacrer tous jusqu'au dernier. Il y a des gens qui trouvent que ce fut bien fait.

Le refus de M. Boittelle est un avertissement aux faiseurs de leçons publiques. Qu'ils ne s'imaginent pas qu'il ne dépend que d'eux d'imiter l'Angleterre, malgré les invitations spécieuses qu'on leur fait à ce sujet, et de si haut lieu qu'elles partent. L'exemple de M. Dickens qui, grâce à ses trois lectures à l'ambassade d'Angleterre, a pu transmettre une forte somme aux ouvriers du Lancashire, leur avait inspiré une bonne et charitable pensée d'imitation : à quoi a-t-elle abouti ?

Une réflexion doit adoucir leurs regrets : leur bonne œuvre menaçait d'être surérogatoire. M. le

préfet de police leur a rappelé « dans quelle large mesure Ja bienfaisance et le dévouement publics ont répondu à l'appel » qui a été fait en faveur des victimes de la crise cotonnière, et il leur a fait entendre que sans leur concours on aura en main « les ressources suffisantes pour traverser cette pénible crise. » Tant mieux! M. le préfet de police doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus mieux que nous, qui croyions ces ressources bien insuffisantes. Ces bonnes paroles qui, de la part d'un fonctionnaire, sont presque des promesses, iront porter l'espoir et la confiance chez des malheureux qui trouvaient peut-être notre charité bien lente. Espérons qu'elles ne serviront d'excuse à personne pour se dispenser de nouveaux sacrifices et de nouveaux efforts.

10 AVRIL 1863.

Petites joies et grandes douleurs. — Exposition de l'industrie turque. — Les comédiens, à propos de la Légion d'honneur. — L'Angleterre et la vie Anglaise par M.

Esquiros. — M. Octave Feuillet à l'Académie française

1

Le chroniqueur du mois qui vient de s'écouler se trouvera en face d'un spectacle bien différent selon qu'il voudra voir les choses dans leur ensemble ou dans le détail. Du petit au grand dans la vie contemporaine, il y a tout l'espace qui sépare la joie de la douleur. Si l'on traçait à grands traits l'état du monde civilisé en ce moment, le tableau serait assez lugubre : de l'autre côté de l'Atlantique, des frères qui s'entr'égorgent sans qu'on puisse prévoir la fin de leur fureur; en Pologne, des flots de sang et de larmes; en Grèce, les difficultés d'une régence succédant à l'anarchie d'un interrègne; en Italie, l'espérance qui com-

mence à se lasser; en France et en Angleterre, une misère immense qu'aucune charité ne réussit à combler. Et pourtant si l'on se contentait de regarder à travers la petite lorgnette parisienne, on pourrait croire que le monde entier est en fête.

D'outre-Manche, par exemple, il ne nous est arrivé le mois dernier que des cris d'allégresse.

Tout un peuple saluait avec transport le mariage du prince de Galles. On eût dit, à voir cette joie, que c'était là un fait inespéré, et que l'héritier des trois royaumes avait été difficile à marier. Comme on ne peut raisonnablement supposer que les Anglais se réjouissent de voir assurer la succession au trône (de ce côté-là nos voisins doivent être pleinement rassurés), il faut bien se contenter de l'explication invraisemblable que voici : le peuple anglais a témoigné spontanément son affection et sa reconnaissance pour la souveraine qui, depuis un quart de siècle, n'a pas essayé une seule fois, par orgueil du pouvoir ou par étroitesse d'esprit, d'entraver le libre développement de son peuple. fi a prouvé son amour en s'associant aux joies comme aux douleurs de la royauté.

Maintenant, qu'importe que le cortège ait été assez piteux, les illuminations médiocres, la fête mal organisée, comme il arrive toujours lors-

qu'il n'y a pas une direction unique ? C'étaient les spectateurs qui faisaient le spectacle, et cette nation a prouvé une fois de plus que, pour ses plaisirs comme pour ses affaires, elle n'est qu'une grande famille politique. C'est là ce qui constitue sa force et ce qui fait l'éternelle envie des peuples désagrégés. Le lendemain des fêtes il a bien fallu s'occuper de nouveau des ouvriers cotonniers du Lancashire, dont l'admirable patience commence à se lasser et qui menacent de déshonorer leur long martyre par des violences. Le mot d'émigration a été prononcé comme seul remède efficace, et l'on songe sérieusement aujourd'hui à aider cette immense force humaine à se disperser, quitte à ne la pas retrouver au jour du travail.

L'outilhumain ne peut se teniren réserve comme le fer ou le bois pour le temps où l'on en aura besoin ; il faut qu'il serve ou qu'il se rouille, et la rouille lui est bien plus funeste que l'usure. La question aujourd'hui est de savoir si l'on peut avec justice appliquer à l'émigration des sommes qui, dans la pensée des donateurs, devaient être employées seulement à rendre le chômage possible, tout en maintenant en disponibilité la grande armée ouvrière. Quelle que soit la décision, on peut être convaincu d'avance qu'elle sera discutée pu-

bliquement et que chacun sera entendu. Si, comme cela paraît probable, les comités de secours ne se trouvent autorisés à disposer des fonds qu'ils possèdent que pour suppléer momen- \* tanément au salaire, sans pour cela influer sur les conditions futures du travail, on fera un nouvel appel à la bienfaisance publique pour favoriser, soit l'émigration volontaire des familles, soit l'absorption dans d'autres industries de ces mains sans emploi, pour me servir d'une locution anglaise très-expressive. Ces mains-là, par cela même qu'elles sont oisives, ont commencé à jeter des pierres et à enfoncer des boutiques l'autre jour à Staleybridge et à Ashton, bien qu'elles n'appartinssent pas à des bouches absolument affamées.

Je ne vais pas examiner ici, on le comprend, les chances d'une reprise plus ou moins prochaine du travail des fabriques, ou l'aptitude d'ouvriers manufacturiers aux rudes travaux de la vie de colon; j'ai voulu simplement dire où l'on en est dans un pays où tout se sait, et qui a versé dans le gouffre de cette misère, depuis le commencement de la crise cotonnière, plus de soixante-deux millions. Sur cette somme, trente-huit millions environ sont le résultat de la charité privée ; le surplus provient des taxes locales, volontairement

portées à un chiffre énorme, et de dons en nature de diverses sortes. Soixante-deux millions! J'ai tenu à mettre ce chiffre sous les yeux du lecteur, à qui je laisse le soin d'établir la proportion pour la France. En supposant que les ouvriers sans travail de la Seine-Inférieure et de l'Alsace ne soient à ceux du Lancashire que comme un est à cinq, — et c'est beaucoup concéder, —que notre charité est encore loin de compte ! Là-bas, on ne saurait trop se le rappeler, tout se sait, et l'on peutprendie le mal à temps. Quels seraient les remords si l'on ne devait connaître les souffrances qu'au jour de la répression forcée et violente!

Il est triste d'avouer que chez nous la charité a dû se faire ingénieuse pour atteindre la plupart des bourses. Sa dernière ruse, et la mieux ourdie, est une vaste loterie en faveur des ouvriers cotonniers sous un patronage féminin fort nombreux. Les lots ont été fournis, pour la plupart, par des fabricants français. Les gens qui veulent se dispenser de prendre des billets appellent cela, dans le jargon du jour, la loterie des dames fusionnistes ou des anciens partis, et s'abstiennent par respect pour la constitution. Où les principes vont-ils se nicher ? On a dit, il est vrai, que des

lots envoyés du pays d'exil sont venus stimuler le zèle d'apciens amis ; mais qui ne serait enchanté de les gagner, depuis Brutus jusqu'à César ? Pour moi, je fais bravement ici ma réclame en faveur de ces dames, à qui je souhaite tout le succès possible, et je maintiens qu'en fait de charité, il ne saurait trop y avoir fusion, confusion, et surtout profusion, si faire se peut.

Il est non-seulement vrai de dire aujourd'hui que ce qui est grand est triste, et que le petit seul est joyeux, on pourrait ajouter que, grâce à la forme qu'affectent nos vertus, les malheurs publics se traduisent volontiers en plaisirs particuliers. A Paris, c'étaient, l'autre jour, de belles et grandes dames qui, en dépit du carême, jouaient à trois reprises la comédie pour une bonne œuvre, devant un public payant, au théâtre du Conservatoire. On a représenté un proverbe assez lourd de M. Feuillet, le Village, un vaudeville assez léger, Ce que Femme veut et le Sicilien de Molière, grand prétexte à beaux ajustements. A Vienne on a fait mieux et les acteurs étaient de meilleure maison encore; mais, en revanche, le divertissement était moins noble selon la hiérarchie théâtrale. Au lieu d'imiter le Théâtre-Français, on est allé sur les brisées de l'Hippodrome. Au Manège

Impérial, devant la cour, des archiducs et des princes et princesses de familles régnantes ont fait des exercices équestres au profit des pauvres tisserands sans travail. Les costumes étaient du douzième siècle, du temps de ce bon duc Léopold d'Autriche qui retint si traîtreusement en prison le roi Richard au cœur de lion. Les écuyères avaient des costumes encore plus beaux que leurs blasons, et quelques-unes, dit-on, des visages plus beaux encore que leurs costumes. Des Sarrasins et des Sarrasines illustres ont dansé des quadrilles à cheval; des Bédouins, princes du sang impérial, ont exécuté des fantasias et abattu des têtes de Turcs comme si c'était leur métier, et avec un plein succès. Que les esprits chagrins trouvent à redire à tout cela, les gens raisonnables se réjouiront de voir appliquer à si bonne fin l'aplomb que quelques grandes dames semblent posséder de naissance, tandis que les actrices de profession ne l'acquièrent que par une longue habitude. Nos mœurs ne nous donnent pas le droit d'être trop sévères. La beauté qui s'ignore ellemême, et qui rougit d'un regard, n'est qu'une tradition pour le monde parisien, et je me suis laissé dire qu'il en est de même à Vienne. Quand on valse avec le premier venu, on peut bien, ce

semble, débiter une scène de Molière devant un auditoire choisi; et quand on a assez d'empire sur soi pour chanter une romance amoureuse en présence de six cents personnes de son intimité, on peut, à la rigueur, caracoler devant elles pour donner du pain à de pauvres familles. Le beau mérite, je vous le demande, de faire du bien avec des vertus! L'habileté consiste à tirer parti des vanités, à faire porter - quoi qu'en ait dit l'Évangile — des raisins aux épines et des figues aux chardons.

Puisque j'ai parlé de fêtes, disons qu'il n'est pas jusqu'à la Turquie qui n'ait un peu secoué sa torpeur. Une solennité publique dont les journaux n'ont guère parlé et dont aucun train de plaisir n'a cherché à nous rapprocher, a eu lieu à Constantinople le mois dernier. L'Exposition de l'industrie turque a été ouverte par le sultan en personne. Décidément, l'Orient s'en va. La chose s'est passée tristement, — à la turque — et il n'y a pas à espérer qu'elle donne lieu à ce mouvement et à cette animation qui ont fait de l'Exposition de Londres le théâtre de tant de romans.

Les jeunes marchands de Bassora et d'Alep, qui vendent si galamment aux sultanes voilées, n'existent que dans les Mille et une Nuits. Il y a des jours

réservés aux dames. Malgré un règlement trèsdéfectueux, cette Exposition fait, dit-on, entrevoir les ressources latentes de l'empire ottoman.

Le despotisme, comme toujours, a manqué son but en cherchant à le dépasser, et les exposants, contraints par la force d'envoyer leurs marchandises, n'auraient pas, à ce qu'on prétend, montré ce qu'ils ont de meilleur. Bien qu'il y eût là les tapis, les tissus brodes, les armes et les grains venus de toutes les parties de son empire, Sa Hautesse, dit la correspondance à laquelle j'emprunte, n'a « paru rien remarquer en particulier. » Sublime indifférence de la toute-puissance ! Je me trompe : un seul objet a captivé son attention.

C'est une lithographie coloriée, représentant un mamelouckà cheval, au grand galop et en grand costume, d'après Horace Vernet. Les Parisiens la connaissent pour l'avoir vue chez tous les marchands d'estampes du boulevard. Après être restée longtemps en contemplation, Sa Hautesse s'est retirée dans un pavillon à son usage, où elle s'est fait apporter l'image pour l'admirer plus à loisir.

L'ombre d'Horace Vernet, — de ce peintre dont les biographes ont répété avec tant de complaisance qu'il « avait été honoré de l'amitié de tous les princes, » - a dû tressaillir d'aise.

II

Les représentations d'amateurs dont je viens de parler ont ravivé un sujet de discussion qui commençait à s'éteindre, après avoir un instant tenu sa place dans tous les journaux; grands et petits.

A propos de ces acteurs et actrices du grand monde qui affrontent volontairement la rampe, on s'est remis à parler de l'état de comédien, si follement exalté par les uns, si cruellement stigmatisé par les autres. Les esprits curieux et impartiaux qui ont cherché à se rendre compte de l'état actuel de l'opinion publique à cet égard, doivent être plus perplexes que jamais à la suite de toutes ces discussions. Les disputants ont même un vocabulaire différent. K La glorieuse profession de comédien, » dit l'un ; « le vil métier d'histrion, » répond l'autre ; ce qui s'appelle « la scène, » à droite, se nomme a les tréteaux» à gauche, et le « grand artiste » de l'auteur dramatique n'est qu'un « saltimbanque » pour l'écrivain clérical. C'est M. Legouvé qui a entamé le

débat, il y a trois mois déjà, en réclamant la croix d'honneur pour M. Samson, de la Comédie-Française. Quant au public, il a été, en général, assez étonné d'apprendre que jusqu'ici aucun acteur, même retiré de la scène, n'avait été décoré; et lorsqu'on lui a rappelé le mot de Napoléon Ier : a Si j'avais osé, j'aurais donné la croix à Talma, » il s'est émerveillé de cette timidité exceptionnelle chez l'homme du 18 brumaire. Le pouvoir, aujourd'hui, pourrait sans danger, je crois, en prendre plus à son aise vis-à-vis de l'opinion publique, et la nomination de M. Samson, acteur en retraite, auteur dramatique recommandable et excellent professeur, ne scandaliserai t que fort peu de gens. Ce n'est pas là, du reste, l'avis de M. Veuillot. Dans le volume publié pour répondre à la pièce de M. Augier, et intitulé : Le fond de Giboyer, il s'écrie avec une acrimonie qui est un des anachronismes auxquels il nous a accoutumés : « Le théâtre n'est pas un art, ni une carrière comme les autres. On y trouve des applaudissements, de l'argent, de la renommée ; tout cela n'est pas la gloire, encore moins l'honneur. Dans le vrai, la tribu comique est une tribu de bannis. Sur la petite porte de derrière, par où entrent les acteurs, il y a l'inscription de l'enfer ;

Lasciate. Perdez l'espérance de sortir, perdez l'espérance d'arracher jamais de dessus votre chair la casaque et le fard de l'histrion. De l'autre côté de la rampe commence l'inaccessible. Là où tout le monde entre de plain-pied, le comédien ne pénétrera plus. On courtisera son opulence, on rendra justice à ses qualités privées; il y aura toujours cela, un lambeau de cette casaque, une tache de ce fard. Le jour où un comédien, fût-il dix fois galant homme, attachera la croix d'honneur au gilet de Scapin, le grand chancelier pourra faire ses paquets ; l'institution sera morte.

Bannis, vous dis-je, bannis à perpétuité ! »

D'un autre côté, les enthousiastes du théâtre feraient volontiers de la profession de comédien une des premières du monde. A les entendre, si Sophocle, Shakspeare et Molière ont été si grands dans le drame, c'est surtout parce qu'ils furent acteurs; ce sont les comédiens qui ont créé la plupart des beautés que nous admirons dans les œuvres dramatiques; ils sont, non-seulement les interprètes, mais les collaborateurs de l'écrivain, et peu s'en faut qu'on ne les place au-dessus de lui. L'exhibition publique de la personne du comédien, dans laquelle certaines gens voient un amoindrissement de la dignité, est, aux yeux des

défenseurs de l'art théâtral, aussi noble que la présence de l'orateur à la tribune, ou que les confidences de l'écrivain au lecteur. Les uns et les autres, disent-ils, livrent une partie d'euxmêmes au public, et si c'est un tort, il est moindre chez l'acteur, qui réserve du moins ses opinions et ses sentiments personnels. Il est difficile, on l'avouera, de pousser plus loin le paradoxe, et de semblables exagérations peuvent se réfuter sans pour cela tomber dans l'invective ou le dénigrement. Il ne serait pas difficile de signaler les nombreux sacrifices que Shakspeare et Molière — laissons de côté Sophocle — ont faits au mauvais goût de leur temps, par la seule raison qu'ils étaient acteurs ; et si quelques artistes exceptionnels ont ajouté parfois des beautés à l'œuvre qu'ils interprétaient, quel volume ne faudraitil pas, par contre, pour énumérer les superfétations que les comédiens ont imposées, et que des générations successives de commentateurs s'efforcent en Tain de déblayer? Que la reconnaissance d'un auteur dramatique, au lendemain d'un succès, voie dans les acteurs des collabora\* teurs, rien de plus naturel; que ceux-ci, trompés par l'enthousiasme qu'ils excitent, croient eux• mêmes créer ce qu'ils se bornent à reproduire;

cela est très-naturel encore. Ces êtres impressionnables, passionnés, vibrant au moindre souffle de la faveur publique dont ils dépendent, ont besoin, pour se soutenir dans une vie fatigante et souvent amère, malgré ses triomphes, de se faire illusion sur leur propre valeur. S'avouer qu'on ne vit que pour plaire serait trop triste. Mais l'idée de les assimiler de sang-froid aux créateurs de chefsd'œuvre dont ils ne pourraient, pour la plupart, suppléer un seul vers si la mémoire venait à leur manquer, ne pouvait naître qu'à des époques de décadence. Que le feuilletonniste leur offre son encens, qu'il leur fournisse ces éloges énormes qui seuls peuvent les satisfaire, qu'on prodigue les mots de création, de génie, je l'admets, — c'est un vocabulaire spécial, et les mots n'ont qu'une valeur de convention — mais le littérateur qui flatte toutes ces vanités, et encourage toutes ces prétentions, bien loin, selon moi, de reconnaître par là l'égalité qu'on réclame, me fait songer involontairement au mot insolent que disait il y a deux cents ans un grand seigneur, à propos d'un homme de lettres trop outre-cuidant dont il tolérait pourtant la familiarité : « En vérité, si Voiture était de notre condition, il serait insupportable. »

N'y a-t-il aucun milieu à tenir entre les deux façons de voir que j'ai exposées plus haut, et dans la question du théâtre le parce que et le quoique ne pourraient-ils pas jouer le rôle qu'on est forcé de leur réserver dans tant d'autres affaires de ce bas monde? En ce qui touche la croix d'honneur, par exemple, ne serait-il pas possible d'attacher un ruban rouge à la boutonnière d'un honnête homme, sans le mettre pour cela au gilet de Scapin, bien que les deux personnages se soient confondus souvent pour le public? Scapin, ou mêmele Cid, si bien joués qu'ils soient, ne me paraissent pas, j'oserai le dire, mériter une récompense nationale. La récompense de l'acteur est patente et tangible, pour ainsi dire ; elle se paye comptant, en larmes, en rires, en applaudissements aussi. Les distinctions honorifiques devraient être réservées, ce semble, aux services qui impliquent un certain dévouement, et dans lesquels la vanité ou l'intérêt ne trouvent pas à se satisfaire. Le pays doit-il plus de reconnaissance à un acteur qui fait bien son métier, et assure par là son propre bien-être, qu'au banquier qui fait bien ses affaires, à l'agriculteur qui tire bon parti de ses terres? Si l'œuvre de l'écrivain, de l'artiste et du -savant, si les travaux du magistrat et l'héroïsme

du soldat ne profitaient qu'à leurs contemporains ou à leurs aboutissants, qu'on me passe le mot, on pourrait les croire suffisamment payés par le succès ou l'avancement ; mais il y a autre chose : c'est le service rendu à tout un public, qui l'ignore peut-être, c'est le bienfait conféré à tout jamais à une postérité qui ne pourra pas s'acquitter, qu'on cherche, ou qu'on devrait chercher, à reconnaître par des récompenses publiques. Du reste, ce que j'en dis, c'est pour l'amour du principe, on le comprend bien, et non dans le fol espoir de voir restreindre la diffusion des croix d'honneur. En pratique, voici ce qui arrive avec les décorations : ceux qui méritent de les recevoir n'en ont pas besoin pour être considérés ; et ceux qui en auraient besoin pour être considérés ne devraient pas les obtenir.

Malgré la réaction moderne contre les censures de l'Église et les préjugés excessifs du monde, réaction qui a été jusqu'à proclamer « la mission » du comédien, on peut dire qu'aujourd'hui encore les classes bourgeoises n'accueillent les gens de théâtre qu'avec suspicion. Chez elles, ce mot de comédien, de comédienne surtout, provoque un sentiment mêlé de crainte, d'admiration, de curiosité et de mépris. Au lieu de chercher à expli-

quer cet état de choses par la persistance des traditions religieuses, ou même, en ce qui touche les actrices, par les devoirs de la carrière dramatique qui les éloignent forcément du foyer domestique et de la famille, ne serait-il pas plus juste de dire qu'il est le résultat naturel de la vie que mènent en général les comédiens ? On a invoqué en leur faveur la statistique, et on a prouvé, par les chiffres, que la profession du théâtre était une de celles qui fournissaient le moindre contingent au crime ; mais entre la cour d'assises et la considération publique, il y a beaucoup de degrés.

On cite, sans doute, des exemples nombreux d'une conduite régulière; mais par cela même qu'on les cite, on condamne la masse. L'exception ici se trouve du côté où devrait se trouver la règle.

Je crois que si, dans un pays quelconque, on pouvait énumérer les maîtresses d'écriture ou les pharmaciens qui mènent une vie honnête et régulière dans leurs familles, on en devrait hardiment conclure que, dans ce pays-là, les maîtresses d'écriture ou les pharmaciens ne sont pas généralement fort respectables.

Ceux qui seraient curieux de comparer la position des acteurs en Angleterre, à celle qu'ils occupent en France, feront bien de lire les chapitres

que consacre M. Esquiros au théâtre anglais, dans la troisième série de ses études intitulées L'Angleterre et la vie anglaise. On y verra combien, de l'autre côté du détroit, l'Église et le théâtre font bon ménage, — j'entends l'Église établie, car les sectes puritaines restent toujours inexorables comme au temps des Têtes-Rondes. Dans Londres, beaucoup de salles de spectacle qui servent six jours par semaine aux représentations théâtrales, s'ouvrent le dimanche pour des prédications religieuses. Des dynasties de comédiens, comme celles des Kemble et des Kean, jouissent d'une véritable illustration, et dans l'abbaye de Westminster les tombeaux d'acteurs célèbres s'élèvent à côté de ceux des plus-grands citoyens de l'Angleterre.

Puisque j'ai parlé de l'ouvrage de M. Esquiros, je saisis avec plaisir cette occasion de lui payer ici un juste tribut. Dans ces études sur l'Angleterre, publiées d'abord dans la Revue des DeuxMondes, et réunies depuis en trois volumes, il a traité les sujets les plus variés, et toujours d'une façon complète et impartiale. C'est l'Angleterre même qui passe sous les yeux du lecteur. M. Esquiros l'aime, ou, pour mieux dire, l'estime profondément, tout en restant Français. Ce sont là

de bonnes conditions pour la bien juger. Réfugié politique en 1851, il se sent de la reconnaissance et de l'admiration pour le pays qui l'a « couvert du manteau de sa libre hospitalité », et me semble tout juste assez naturalisé pour tout comprendre, et assez étranger pour tout remarquer. Un fait prouvera, du reste, bien mieux que tous mes éloges, la valeur de son ouvrage : il a été traduit en anglais, et, malgré les critiques nombreuses qu'il renferme.et la franchise de certaines appréciations, il a obtenu un succès très-grand chez le peuple même qui s'y trouve dépeint. L'Angleterre s'est reconnue elle-même.

III

Le 26 mars, il y avait encore réception au palais de l'Institut. Autrefois, quand une maîtresse de maison engageait les gens à lui donner leur compagnie, elle écrivait : « Madame X. vous prie de lui faire l'honneur, etc., etc. » Nous avons changé tout cela. Notre siècle, ayant reconnu que celui qui donne est toujours le supérieur de

celui qui reçoit — la chose donnée fût-elle l'hospitalité — ne croit pas devoir à ce point se gêner avec ses invités. Madame X. se contente aujourd'hui de faire savoir qu'elle a reste chez elle » .L'Académie française ne se pique pas trop de suivre la mode, néanmoins on peut dire qu'elle est « restée chez elle » l'autre jour, dans le sens le plusrigoureuxde ces mots, pour admettreM. Octave Feuillet.

Il eût été difficile, en effet, à celui-ci de se figurer, d'après son accueil, qu'il faisait honneur à ses collègues en prenant place parmi eux. Il a fait bonne contenance, cela va sans dire ; il a passé, avec une modestie qui aurait dû désarmer, sous les fourches triomphales, et il a semblé accepter avec reconnaissance la couronne mêlée de lauriers et d'épines que lui a offerte M. Vitet au nom de l'Académie. Si habilement qu'elle fût tressée, le front du récipiendaire a dûengarderl'empreinte, et si, un jour, quelque protégé de M. Vitet et de ses amis entre à l'Académie, je lui souhaite de tout mon cœur de n'avoir pas à subir sa bienvenue des mains de M. Feuillet. Celui-ci se souviendrait peut-être qu'on n'a pas eu pitié de lui au jour de sa faveur et de son triomphe, et que les Gâtons académiques l'ont puni bien sévèrement de préférer à la cause qui leur est chère, cette cause

qui, dit-on, plaît aux dieux. Pendant la séance on songeait involontairement à cet « arsenic sucré » avec lequel Chamfort se plaignait d'avoir été empoisonné dans le monde, et qui le rendit méchant pour le reste de sa vie.

Décidément c'est chose difficile que de discuter et de juger avec convenance les gens quand on les a là devant soi, recevant en plein visage les éloges et les critiques. Le discours académique marche entre deux écueils. Si les louanges directes, telles qu'on les prodigue d'-ordinaire, semblent aux délicats blessantes pour la pudeur morale de celui qui les reçoit publiquement, les épigrammes déguisées, auxquelles la victime est tenue de faire un accueil souriant, choquent peutêtre plus encore. Je ne crois pas me tromper en disant que, sauf dans certaines petites coteries où ces malices littéraires ont toujours un grand succès, l'impression produite par la dernière séance de l'Académie a été pénible. Il était si facile, j'oserai même dire si naturel de ne pas élire M. Feuillet. Il y avait là entassé, dans cette salle de l'Institut, un public nombreux, les amis des uns et des autres, les protecteurs de M. Feuillet et les clients de l'Académie, ou, comme on disait autre• fois, la cour et la ville : comment l'illustre com-

pagnie, si savante en étymologie, n'a-t-elle pas eu aussi bonne mémoire que le récipiendaire? Celuici s'est souvenu que du mot cour on a fait courtois et même courtisan; elle aurait dû se rappeler, de son côté, que du mot ville (urbs) dérive urbanité.

Je sais qu'à première vue le discours de M. Vitet paraît non-seulement charmant en lui-même, mais flatteur pour le récipiendaire. La forme en est irréprochable; il est plein de grâce et d'esprit et tout semé de mots heureux ;. les éloges y abondent ; mais il n'est pas besoin d'avoir un esprit bien critique pour démêler bientôt .tout ce qu'il y a d'incisif et, disons-le franchement, de malveillant dans ces hommages. Dieu nous garde d'être loués de la sorte !

Et tout d'abord, que faisait là le souvenir, écrasant pour M. Feuillet, d'Alfred de Musset que M. Vitet s'est empressé d'évoquer ? Ce n'était pas à Musset que M. Feuillet succédait. Mon Dieu !

c'est tout simple : cela servait à rappeler à l'auditoire — auditoire de salon qui comprend à demi-mot — le sobriquet de Petit Musset des familles dont un homme d'esprit affubla un jour en riant M. Feuillet, et qui ne lé quittera plus.

M. Feuillet, à tort ou à raison, s'était réclamé du roman ; dans son discours, M. Vitet a eu le

sein de le rattacher impitoyablement à ses Scènes dramatiques, à ses Proverbes, pour le mettre en face d'un maître. Il lui a parlé de ses « essais du mène genre, portant certain cachet particulier en même temps qu'une trace légère d'inévitable imitation ». Inévitable est joli, et M. Vitet serait, je crois, fort embarrassé de l'expliquer. Sans doute, il est difficile d'être tout à fait neuf, même ailleurs qu'en littérature, et, à la rigueur, comme l'a dit Alfred de Musset lui-même, C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Mais je sais que si j'eusse voulu adresser un compliment à un nouveau collègue, au lieu d'une imitation, je me serais tout au plus permis de parler d'une ressemblance inévitable, et encore.

La critique n'était qu'indiquée ; M. Vitet y a ajouté quelques traits qui l'accusent vigoureusement : « La touche était moins ferme, le trait moins assuré, et l'expression, bien que svelte et piquante, ne faisait pas jaillir aussi souvent ces éclairs de pensée, ces mots incomparables où se trahissait le poëte. » Que dites-vous de cet éloge? Il est vrai qu'ensuite il donnera la palme de l'honnêteté à M. Feuillet; mais, en somme, il ne s'agissait pas ■ du prix Montyon, et la vertu n'est point, que je

sache, une Muse. C'était Je littérateur qu'on couronnait, et celui-ci n'a pas dû être content. Plus loin, l'impitoyable panégyriste reviendra à la charge et insistera de nouveau sur le mérite de l'œuvre de M. Feuillet, originale « malgré des éléments d'emprunt, » et cherchera à expliquer « sa facile fortune» parla droiture des sentiments qui l'ont dictée. Enfin, les romans mêmes du récipiendaire n'échapperont pas à ces insinuations, puisque dans le Roman d'un jeune homme pauvre M. Vitel trouvera un souvenir de Marivaux et des Fausses Confidences, et il en relèvera (pour les applaudir, il est vrai, n'était-ce pas un éloge qu'il faisait ?) « les excès de délicatesse » et « les nobles invraisemblances. » Dans Sibylle, il signalera à M. Feuillet — et au public par la même occasion — « des moyens d'effet d'un choix trop peu sévère, des importations étrangères à son sol et à 8a culture s'introduisant comme par contrebande. » On avouera que c'est un panégyriste fort original que M. Vitet.

Je ne voudrais pas qu'on se trompât sur ma pensée ; je ne réclame pas contre toutes les critiques de M. Vitet ; il y en avait de fort justes, et, pour mon compte, je serais plutôt tenté de protester contre certains éloges. Académicien, je

n'aurais pas donné ma voix à M. Feuillet; mais, M. Feuillet élu, et ses œuvres n'ayant aucun caractère politique, je n'aurais pas voulu qu'on lui fît porter le poids des rancunes de l'Académie.

Mieux vaut encore, pour la dignité des lettres, la banalité habituelle des éloges officiels que le scandale, si piquant qu'il soit, d'un guet-apens académique, où, sous forme d'ovation, on décerne publiquement à un collègue une sorte de flagellation d'honneur.

J'ai dit tout à l'heure que je serais disposé à contester le droit de M. Feuillet à certains éloges que M. Vitet lui a prodigués. Ainsi je ne suis point frappé, je l'avoue, de la haute moralité qu'on se plaît à découvrir dans ses ouvrages. Ses petits drames se meuvent et se dénouent dans des régions fort inférieures, selon moi, à celles où règne la vraie et saine morale. On ne moralise qu'en s'élevant, et M. Feuillet ne quitte pas terre. Sa donnée peut être honnête, et ses intentions le sont à coup sûr ; mais ses moyens sont souvent scabreux et ses situations équivoques. M. Vitet l'a loué surtout d'avoir « porté avec prédilection son vaillant concours au mariage ; » cela est vrai, et dans ses Proverbes les maris triomphent toujours, -mais c'est avec des armes qui dans la vie réelle

ne leur serviraient de rien. La paix rentre dans les ménages de M. Feuillet, grâce à des moyens et à des accidents qui suffiraient à peine pour déterminer une rechute dans les liaisons les plus capricieuses. Selon lui, un cheveu qui change de couleur, une clef qui n'ouvre pas, une conversation spirituelle provoquée à point nommé, suffisent, si l'on en tire bon parti, pour assurer la durée d'une affection qui devra résister à la tristesse et à la maladie, à la pauvreté .et à la vieillesse.

Tout cela ne m'inspire aucune confiance. Quand le lien conjugal se brise ou se détend, on ne le resserre pas avec les mêmes moyens qui suffisent pour renouer les fils d'une intrigue parisienne.

M. Feuillet dresse l'autel domestique dans un boudoir, et par ses ajustements coquets il en détruit la sainteté. Quelquefois, comme dans la Crise, il fait pis encore, et l'un des époux, pour ramener le bonheur conjugal, se prête à une avilissante comédie. Si ce mari-là retrouve sa femme, on peut parier à coup sûr que ce n'est pas pour longtemps.

Même lorsque la situation qu'exploite M. Feuillet ne blesse en rien la délicatesse par le fond, la façon dont il la traite alarme toujours un peu le lecteur, et sa muse, si vertueuse qu'elle soit, n'a

pas la mise d'une honnête femme. Qu'on me permette de me faire comprendre par une comparaison. Vous est-il arrivé quelquefois de suivre à dos de mulet un chemin difficile bordé de précipices?

Votre monture a le pied sûr, et votre guide vous dit d'être sans crainte et de lui lâcher la bride; mais, calme et sûre d'elle-même, elle s'obstine, si large que soit la route, à cheminer sur le bord extrême de l'abîme, et, malgré tout, vous avez peur. Je me suis laissé conter qu'il fallait attribuer l'origine de cette habitude inquiétante aux larges fardeaux que portent parfois les pauvres bêtes, et qui, dans certains chemins, les obligent à marcher de façon à en laisser surplomber la moitié sur le vide. Elles ne croient jamais avoir assez de place. Je ne sais quelle charge imaginaire d'inconvenance inquiète M. Feuillet ; mais il est certain que, tout en ne bronchant pas, il tient toujours le lecteur en émoi en le suspendant au-dessus du danger.

L'idée ne me serait pas venue, je l'avoue, de faire ressortir la moralité de M. Feuillet en le comparant à Alfred de Musset. C'était lui faire la partie trop belle. Celui-ci n'a jamais prétendu au titre d'écrivain moral, et en l'admettant à l'Académie, on n'a pas affecté de couronner la vertu.

On reconnaissait le génie du poëte, c'était tout.

Mais puisqu'on a institué le parallèle, je ne reculerai pas devant lui, et je crois qu'on y pourrait trouver la preuve qu'en fait d'art la morale gagne toujours à ce qui élève l'homme au-dessus des choses triviales et mesquines. Comme écrivain, n'est pas moral qui veut, et le génie l'est souvent malgré lui. Il faut pour cela les grands coups d'aile que Musset avait parfois et que M. Feuillet n'a guère. La morale de Musset, c'était quelques rares grains d'or, trop enfouis, hélas ! sous les décombres ; celle de M. Feuillet est une large dorure s'étalant sur une image banale. Je prends presque au hasard les vers suivants ; ils se trouvent dans une pièce qui n'est pas une des plus honnêtes de Musset, tant s'en faut, la Coupe et les Lèvres, — et il s'agit d'amour.

Frank, le libertin, fait comprendre par une raillerie cruelle à une maîtresse vulgaire, qu'il aime et qu'il méprise à la fois, qu'elle ne saura jamais lui donner le bonheur.

J'ai lu, je ne sais où, lui dit-il, que les plus doux instants pour deux amants, ce sont les entretiens, Quand la main à la main, et l'âme à l'âme unie, On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver;

Quand l'amie, en prenant la place de l'amante, Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur, Comme une fraîche source, où l'onde est confiante, Laisse sa pureté trahir sa profondeur.

C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime, Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même, Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux.

Ce charmant morceau est en douteuse compagnie, je l'admets, et en l'écrivant, l'auteur ne songeait point à prêter son concours au mariage ; mais n'y a-t-il pas dans ce rêve désespéré d'ange déchu qui se souvient du ciel, ou qui le devine, une morale plus haute et une intelligence plus profonde de l'amour vrai, dont le mariage est la forme la plus heureuse et la plus sainte, que dans tous les imbroglios et les marivaudages conjugaux de M. Octave Feuillet? Ces quelques lignes tombées de la plume d'un poëte font mieux comprendre, à mon avis, le charme de la beauté morale que tous les enseignements maniérés de « l'apostolat de bonne compagnie » que vantait l'autre jour M. Vitet.

Mais me voilà bien loin de l'Académie. Revenons-y, quand ce ne serait que pour m'excuser de n'avoir pas dit un mot du discours de M. Feuillet lui-même. On lui a généralement reproché d'avoir été dépourvu de couleur et de traits vifs,

et d'avoir été débité comme une leçon, sans aucun de ces artifices de voix et d'accent qui font des séances académiques de véritables tournois.

Que celui d'entre nous qui, n'étant ni avocat, ni professeur, ni prédicateur, ni député, se sent de force à parler sans embarras pendant une heure devant un auditoire curieux et critiquant, jette la première pierre. Pour ma part, j'admets facilement qu'un homme d'esprit soit maladroit lorsqu'il se trouve emprisonné pour la première fois dans la forme académique avec ses divisions régulières de phrases et ses adjectifs obligés. Tel qui serait peut-être orateur à son heure de passion ou de conviction, peut fort bien réciter sans grâce une harangue composée depuis des mois entierset épluchée par toute une commission. Il s'agit moins en ce cas d'être orateur que d'être acteur.

Ma critique porterait plutôt sur l'excès de modestie qu'a cru devoir déployerM.^euillet. En thèse générale, la modestie littéraire est une qualité qu'il est difficile de montrer avec grâce. Peutêtre serait-il juste de dire qu'elle consiste simplement à ne parler que le moins possible de soi et de ses œuvres. Au delà d'un certain point, iL est impossible d'y faire croire. Le public n'admettra jamais, par exemple, qu'on publie

un livre sans l'espoir, plus ou moins fondé, qu'il sera lu et goûté d'un certain nombre-de lecteurs, ce qui lui paraît avec raison un sujet de juste et légitime orgueil. Dans le cas spécial qui nous occupe, la modestie était moins que jamais de mise. Les honneurs académiques ne sont pas de ceux qui viennent surprendre et mettre en relief, malgré lui, le mérite qui s'ignore: il faut pour les obtenir poser soi-même sa candidature et faire des démarches directes et personnelles devant lesquelles plus d'un a reculé. Si M. Feuillet s'est mis sur les rangs, c'est qu'il s'est cru des titres égaux, sinon supérieurs, à ceux de ses compétiteurs, dont il serait pourtant le premier, j'en suis sûr, à reconnaître le talent. Pourquoi donc tant d'humilité à l'heure du triomphe ? Il a été si modeste qu'il a cru devoir d'abord s'excuser de se présenter comme romancier après avoir parlé de chefs-d'œuvre tels que Gil Blas, Paul et Virginie, René et Corinne, et ensuite se dérober au titre d'auteur dramatique pour éviter le parallèle avec Scribe. Mieux valait ne pas provoquer de comparaison. Il y a bien des années, M. Alexandre Dumas, ayant un procès à Rouen, dut décliner ses qualités devant un tribunal. Il voulut s'excuser de prendre le titre d'auteur dramatique

dans la patrie du grand Corneille : « Monsieur, lui dit spirituellement le président en l'interrompant, il y a des degrés. »

Ce n'est pas seulement pour lui-même, c'est encore pour le genre dont il est un des représentants à l'Académie, que M. Feuillet a montré de la modestie, et, en qualifiant le roman de genre secondaire, il a semblé remercier l'Académie d'avoir daigné en reconnaître l'existence. Il en a parlé comme d'un anobli entré par patente académique dans l'aristocratie de la république des lettres. M. Vitet s'est emparé avec bonheur de l'image, a rappelé que « noblesse oblige, » que les «vrais conquérants sont ceux qui se modèrent,» et enfin a exprimé le désir que le roman fût dé-

sormais, « dans l'intérêt de sa gloire et même de nos plaisirs, un peu moins ambitieux. » Les deux orateurs me paraissent s'être un peu exagéré la puissance de l'Académie. Ce que Joseph de Maistre disait trop dogmatiquement des races royales, est vrai pour les genres littéraires ; il n'y a jamais d'usurpations complètes, ou du moins, si elles arrivent, elles ne durent pas. A l'ombre du trône grandissent ceux qui doivent l'occuper un jour, et de même que Pépin était déjà grand sous las Mérovingiens, Hugues Capet sous les Carlovin-

giens, et Guillaume III sous les Stuarts, on peut affirmer que le roman avait sa place dansnotre littérature bien avant qu'on eût donné un fauteuil à M. Jules Sandeau. Si le roman règne aujourd'hui, c'est qu'il était mûr pour la royauté. Il serait arrivé au pouvoir avec ou sans la sanction des Quarante.

M. Vitet et M. Feuillet se sont efforcés tour à tour de peindre M. Scribe, et à eux deux ils ont réussi à tracer un portrait assez complet de ce talent à la fois borné et fécond, ingénieux et banal. Pour M. Scribe le succès dépassa peut-être le mérite ; mais le mérite était assez réel pour qu'il eût dû le préserver du dénigrement excessif de certains critiques. Scribe possédaitle don d'invention dramatique poussé à un point qui en faisait presque du génie ; son optimisme bourgeois a fait le reste. Mais, même vis-à-vis de ce mort inoffensif, M. Vitet a trouvé le moyen d'être flatteusementépigrammatique. Il a déclaré aveclesformules les plus louangeuses que ce qu'il place ce au premier rang dans le vaste répertoire de Scribe, c'est la série de ses drames lyriques». Si je comprends bien la chose, cela équivaudrait à dire que la Camaraderie, Bertrand et Raton, et la Calomnie valent moins que des libretti d'opéra. Encore un coup, M. Vitet a une façon tout à lui de pratiquer l'éloge.

10 MAI 1863.

Exposition de peinture. — Les tableaux refusés. - L'Académie et. M. Littré. — "L'avertissement à la jeunesse et aux pères de famille, de M. l'Évëque d'Orléans. — M. Dufaure.

— Un nouveau candidat.

1

En inscrivant la date de cette causerie, je me dis que la courtoisie envers nos artistes m'oblige à rappeler tout d'abord que le Salon de 1863 a été ouvert le 1er mai. Cela fait, je me demande s'il faut ajouter quelque chose. N'ayant point mission d'examiner en détail les œuvres exposées, est-ce bien la peine de me livrer à des remarques générales qui, depuis bien des années, sont à peu près les mêmes dans tous les comptes rendus? Nos Expositions sont si fréquentes qu'elles ne sont pas des événements pour le public, et les artistes eux-mêmes, sauf les débutants, les attendent de sang-froid. Ce n'est guère que dans les romans

de l'école moderne qu'on voit un peintre, absolument inconnu la veille, se trouver célèbre au lendemain d'une Exposition où la foule a stationné pendant des heures entières devant son premier tableau ; ce n'est guère que là qu'on couvre ses toiles d'or, et que, grâce à ses pinceaux, il épouse une héritière millionnaire. En tous cas, si cela arrive quelquefois dans la vie réelle, on n'a pas trop l'air d'y compter dans les ateliers, et nul artiste, que je sache, n'a passé la nuit du 30 avril dans les Champs-Elysées à guetter les premiers rayons de l'aurore du 1er mai. Le public y a mis encore plus de calme, et la foule n'a pas été excessive, même le premier jour. Celle-ci s'étonnait de retrouver à peu près ce qu'elle avait vu il y a deux ans. Au premier abord et pour les profanes, en effet, la ressemblance est grande : ce sont les mêmes salons, les mêmes dispositions de tableaux, la même grande bataille avec les mêmes tableaux décoratifs, et les mêmes portraits officiels de prélats et de généraux. Si l'on écoute les remarques des initiés et des connaisseurs, on ne les trouvera pas plus nouvelles. C'est comme à la dernière, c'est comme à l'avant-dernière Exposition, le même étonnement de ne rencontrer parmi tant d'ouvrages excellents aucune œuvre hors ligne.

La moyenne de l'art s'élève chaque jour chez nous ; mais il devient de plus en plus rare de la voir dépasser d'une façon saisissante. Nous avons beaucoup de bons tableaux et point de chefs-d'œuvre. Une autre plainte qui se renouvelle assez régulièrement à chaque salon, et dont je comprends moins le sens, c'est celle des gens qui déplorent l'absence d'une école française proprement dite. L'art contemporain est tout individuel, disent-ils avec douleur, et chacun peint de son côté, — ceux qui ne peuvent se faire admirer par leur talent se faisant admirer par leur excentricité. Je me figure que ce regret est destiné à se faire entendre encore longtemps, et rien ne me semble présager l'avènement d'une école nationale de peinture. Cette brillante moyenne, cette heureuse diversité de talents dont je parlais tout à l'heure sont des obstacles à la formation d'une école. Il y a là un cercle vicieux, et l'effet réagit sur la cause. Les écoles dans l'art sont comme les religions : elles se fondent sur une révélation ou sur une réforme. Une école est une innovation ou une réaction. Aujourd'hui que tous les genres et même tous les procédés sont honorablement représentés, que pourrait-on inventer ? Lorsque aucune influence ne prédomine,

contre quoi peut-on réagir? Sans doute, s'il se produisait parmi nous un chef-d'œuvre, ou, pour mieux dire, un peintre faisant des chefs-d'œuvre, — car les chefs-d'œuvre ne sont pas des faits isolés, — il y aurait bientôt une école formée de ses élèves et de ses imitateurs ; mais de pareilles écoles disparaissent avec ceux qui les ont fondées, et ne doivent pas être confondues avec un grand mouvement national, tel que l'école de David, par exemple.

S'il est difficile d'influer sur l'art d'un pays et de le diriger, dans la plus haute acception du mot, il est facile de le réglementer, et l'administration, cette année, a adopté deux mesures qui n'ont pas obtenu (ai-je besoin de le dire ?) l'assentiment général. La première consiste à n'admettre que trois toiles de chaque artiste , qu'elles soient grandes ou petites. Cela a soulevé mille réclamations : on a trouvé dur que M. Meissonnier, dont on aurait les tableaux pour quelques louis, si on se bornait à les « couvrir d'or, » n'eût que le même nombre d'ouvrages exposas que M. Yvon, qui fait des batailles de 'grandeur naturelle ; mais, d'un autre côté, il eût été tout aussi injuste de répartir l'espace au mètre entre les artistes. Le public exigeait que l'Exposition fût restreinte dans

des limites raisonnables. On n'a donc eu à choisir qu'entre deux injustices : on a choisi la moindre, c'est tout ce que le public peut demander.

L'autre mesure a été tout à fait inattendue et diffère de la première en ce qu'elle a mécontenté tout le monde à peu près également. Exceptons pourtant quelques railleurs à qui elle promet de méchantes satisfactions. De nombreuses réclamations, d'après le Moniteur, seraient parvenues à l'Empereur au sujet des œuvres d'art refusées par le jury : a Sa Majesté, voulant laisser le public juge de la légitimité de ces réclamations, a décidé que les œuvres d'art refusées seraient exposées dans une autre partie du Palais de l'Industrie. »

Il va sans dire que cette exposition est facultative.

Elle ne doit s'ouvrir que le 15 de ce mois ; mais dès à présent on sait qu'un grand nombre d'artistes ont refusé la consolation qu'elle leur offre, et ce sont probablement ceux-là mêmes qui avaient le plus de raison de réclamer contre les décisions du jury. Les hommes de quelque valeur sont peu ambitieux, en général, de proclamer leurs défaites au public. C'est un peu comme si on permettait aux candidats qui ont échoué dans leurs examens pour nos écoles de porter un uniforme de fruit-sec. Il n'y en aurait pas beaucoup

qui profiteraient de la permission. Dans sa clientèle, et en envisageant l'art au point de vue du gagne-pain, une pareille Exposition ne peut que faire tort à un artiste aux yeux du bourgeois, et il aimera mieux, s'il est vaillant, cacher son échec, mérité ou immérité, quitte à prendre sa revanche dans deux ans. Il faut être bien orgueilleux ou bien novice pour se figurer que le public, le gros public, va s'insurger en présence d'une œuvre méconnue. Il ne juge guère par luimême, et accepte de confiance le dire des juges et des journaux. Si, comme on le prévoit, les meilleurs parmi les tableaux refusés sont retirés, le reste de l'Exposition donnera raison, et bien au delà de la vérité, au jury — et pourtant, celui-ci n'est pas content, dit-on. Cette mesure semble dire, en effet, que ses jugements ont besoin d'être contrôlés. Si elle ne met pas en doute sa bonne foi ou sa capacité, elle implique du moins que le public n'en est pas persuadé.

Si cette concession, faite, sans contredit, dans les intentions les plus bienveillantes, devait être érigée en règle, elle aurait tous les inconvénients, sans aucun des avantages, d'une exposition sans jury officiel. Elle laisserait subsister les froissements et les rancunes du régime actuel, tout en

offrant un encouragement désastreux aux vocations trompeuses. Il me semble difficile d'expliquer cette notion si généralement répandue que l'État est tenu de fournir un local pour exposer toutes les peintures, sculptures eLgravures, médiocres ou mauvaises, que de soi-disant artistes veulent bien lui envoyer. Pourquoi ne lui demanderait-on pas aussi bien de faire imprimer tous les manuscrits que des auteurs croiraient devoir lui confier? La protection que l'on doit aux arts s'étend point aux infirmes.

II

Il me faut encore une fois faire ici une large place à l'Académie française, dont les discussions, par des causes trop évidentes pour qu'il soit nécessaire de les exposer en détail, semblent plus que jamais en possession de passionner le public. De certaines satisfactions, chères de tout temps à la société française, ne se rencontrent plus guère aujourd'hui que dans ces élections et ces réceptions qui, rejetées dans l'ombre par la tribune et par la presse, passaient jadis presque inaper-

çues, si ce n'est du monde lettré. La France, on l'a dit, fait volontiers « la guerre pour une idée » ; mais on n'a pas ajouté, ce qu'il eût été cependant fort utile de reconnaître, que cela est encore plus vrai pour notre esprit national que pour nos armées. Or, les champs de bataille où les combattants sont libres et les armes égales, étant fort rares en ce temps, le combat s'engage volontiers autour de l'Académie, qui a conservé, au milieu de l'empêchement général, des immunités exceptionnelles. Ce n'est pas à propos des élections de l'Académie que l'administration a songé à remettre en mémoire la loi sur les associations, et ce n'est point à ses candidats qu'on eût osé refuser le titre d'indépendant. Ce mot est resté dans son vocabulaire ; de là sa force aujourd'hui. Malheureusement l'idée pour laquelle on fait la guerre et qui a triomphé dans la dernière campagne académique est une idée d'intoléiance et d'inquisition.

L'élection de M. de Carné, ou, pour mieux dire, le moyen par lequel elle a été obtenue, constitue pour les esprits libéraux une véritable défaite, qu'il me faut enregistrer ici avec douleur et humiliation.

Qu'on étudie le passé ou qu'on se borne à examiner le présent, on est bien forcé, à tout mo-

ment, de constater des intermittences singulières dans la marche de l'esprit humain. Les progrès qu'on serait le plus autorisé à croire acquis à tout jamais, se trouvent quelquefois remis en question de la façon la plus inattendue ou se perdent tout à coup pendant des périodes souvent assez longues. Ainsi dans trois pays qui se vantent d'être aujourd'hui au premier rang de la civilisation moderne, il s'est produit, depuis peu, des faits d'intolérance assez remarquables. Celui dont l'Académie vient de se rendre coupable est un des plus graves, à mon avis, bien que ses conséquences immédiates soient relativement insignifiantes.

Elles se bornent, il est vrai, à l'exclusion d'un homme de bien, qui est aussi un savant du plus grand mérite; mais par cela seul que la chose s'est passée en France, elle prend une grande importance. En effet, que l'Espagne constitutionnelle du dix-neuvième siècle condamne à huit ans de galères. de malheureux protestants pour le fait seul de leur religion, cela se conçoit, à la rigueur : l'Inquisition a légué à l'Espagne un héritage fatal qui pèsera sur elle pendant longtemps encore. Qu'en Angleterre, des évêques se réunissent pour décréter d'hérésie le docteur Colenso, qui a osé émettre des doutes sur l'origine et les

assertions du Pentateuque, on peut alléguer en leur faveur qu'il s'agissait d'un des leurs, d'un évêque comme eux, et qu'il est raisonnable d'exiger des ministres d'une religion qu'ils croient ce que cette religion leur enjoint d'enseigner aux autres. Mais que chez nous, dans le pays où d'Alembert et Voltaire ont été académiciens, on ait songé à rechercher les opinions religieuses d'un candidat avant de lui conférer un honneur tout littéraire auquel nulle fonction n'est attachée, si ce n'est celle de collaborer à un dictionnaire de la langue française, cela passe toute idée! Il faut que le parti qui tout récemment encore reprochait à l'auteur du Fils de Giboyer d'accabler des vaincus en l'attaquant, se sente bien remis de ses défaites pour prendre si hardiment sa revanche.

Deux fauteuils étaient vacants à l'Académie : celui de M. le duc Pasquier et celui de M. Biot.

Parlons d'abord du dernier, puisque aussi bien c'est à propos de celui-là que le parti clérical, représenté par M. l'évêque d'Orléans, a livré bataille. M. de Carné et M. Littré étaient les candidats. Ni avant ni après l'élection on n'a discuté sérieusement dans le public les titres de M. de Carné, et, sous ce rapport, il a plus que personne le droit de se plaindre de la façon dont son triom-

phe a été amené. Ses amis ont si bien fait, que son mérite personnel n'a pas été en question un seul instant, et qu'on ne l'a considéré que comme un moyen d'exclusion. Il méritait mieux que cela, et il est dur pour un homme de sa valeur,.

en prenant place parmi les Quarante, de ne sembler remporter qu'un prix de catéchisme. Mieux valaient de sages ennemis. On ne reparlera plus de lui qu'au jour de sa réception solennelle.

Pour M. Littré, c'est bien différent. Chacun se disait que s'il était un homme créé et mis au monde, comme on dit vulgairement, pour être académicien, c'était lui. Il faut se rappeler que si l'Académie française représente la littérature et l'esprit français sous toutes leurs formes, elle a été plus particulièrement institué pour veiller à la conservation et à la pureté de la langue. La langue nationale dans son intégrité et dans toute sa beauté, voilà le feu sacré que doivent entretenir les vestales académiques dans le temple de l'Institut ; c'est son culte et sa culture — les deux mots ont une même étymologie — que l'Académie est spécialement chargée d'étendre et d'honorer. Un savant qui n'aurait fait que des travaux de philologie ou de linguistique pourrait s'attendre à une place parmi les Quarante, tandis qu'un homme

doué du génie le plus vaste, qui n'aurait su exprimer ses idées que dans un langage incorrect ou barbare, devrait y renoncer. Il pourrait à la rigueur être de l'Institut, non de l'Académie française. A ce point de vue, l'élection de M. Littré semblait assurée. On pouvait, on devait même ignorer ses opinions philosophiques et politiques; on eût pu même ne pas lui tenir compte de ses travaux de médecine et de sa traduction d'Hippocrate ; ne lui restait-il pas son Histoire de la langue française et cet admirable Dictionnaire dont les premières livraisons venaient de paraître? Ce dernier ouvrage surtout, véritable monument national qu'on a peine à croire l'œuvre d'un seul homme, était un titre suffisant, et bien loin de prévoir pour lui un échec, on s'étonnait généralement dans le public que, M. Littré se présentant, on eût songé sérieusement à opposer une autre candidature à la sienne. On comptait sans un parti qui veut toujours être le maître partout où on lui fait sa place, qu'on admet « tout entier, » pour me servir de l'expression de M. l'évê: que d'Orléans, quand on l'admet; — enfin, on comptait sans M. l'évêque d'Orléans lui-même.

M. Dupanloup appartient à l'Église militante etpubliciste. M.Guéroult, de l'Opinion Nationale,

qui doit s'y connaître, a déclaré dans son journal que M., l'évêque d'Orléans était « polémiste et journaliste jusqu'au bout des ongles. » Adversaires et amis ont dû reconnaître la justesse de cette appréciation. On aime assez généralement à faire souvent ce que l'on fait bien; aussi M. l'évêque d'Orléans fait-il souvent du journalisme sous forme de lettres, de brochures et même de mandements. Sa plume est un véritable revolver ecclésiastique avec lequel il tient tête à tous ses adversaires, faisant feu coup sur coup et de tous côtés. Aujourd'hui, c'est sur un groupe composé de MM. Littré, Renan, Taine et Maury qu'il a tiré ; hier , c'était à M. Quinet qu'il ripostait ; l'autre jour il visait moins ostensiblement mais non moins sûrement son collègue de l'Académie, M. Augier. Il n'y a pas à examiner ici si la dignité de la cause que défend le publiciste épiscopal ne risque pas parfois d'être compromise dans ces luttes trop publiques, luttes où le désir de triompher et peut-être même de blesser peut entraîner, bien malgré lui, au delà de la modération chrétienne un champion qui devrait se contenter de persuader.

Dans la plupart des discussions, on le sait, c'est la galerie qui est cause que les disputants tiennent

plutôt à vaincre qu'à convaincre; et quelle galerie que celle des lecteurs de journaux et de brochures ! Mais ceci est affaire d'église, et ilne m'appartient pas de rappeler un évêque à ses devoirs épiscopaux. Je veux seulement dire quelques mots de l'effet général qu'a produit la dernière dénonciation de M. Dupanloup, et du sentiment d'inquiétude qu'elle a éveillé chez les esprits impartiaux. On s'est demandé où nous en arriverions si ce précédent de l'intervention cléricale dans la vie publique était adopté, et si les opinions religieuses pouvaient devenir une cause d'exclusion pour des candidats dans les luttes politiques, littéraires et scientifiques.

La veille, ou l'avant-veille tout au plus, du jour où devait avoir lieu l'élection académique, il parut une brochure intitulée : Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours, par M. l'évêque d'Orléans, l'un des Quarante. La date est importante; car, il faut le remarquer, elle ne laissait de temps à aucune rectification à aucun démenti. Cette brochure, composée en grande partie de citations laborieusement recherchées et habilement combinées, exposait à la réprobation publique les

doctrines religieuses et philosophiques des quatre écrivains que j'ai nommés plus haut, et, en ce qui touche plus particulièrement M. Littré, plaçait sa candidature sous une accusation de matérialisme et de socialisme grossiers, qui devait vivement émouvoir l'Académie. Il n'y a pas à se demander si M. Littré eût voulu ou s'il eût pu réfuter ce réquisitoire, il suffit qu'on ne lui en ait pas laissé le temps, pour que l'opinion publique ait eu le droit de voir dans cette publication une intrigue électorale. Elle a parfaitement réussi, et l'Académie, mise en demeure de rejeterl'homme dontl'adjonction pouvait le mieux servir sa gloire, ou de voir, au dire d'un évêque, l'athéisme entrer de plain-pied chez elle, a eu la faiblesse de repousser M. Littré. Ce n'est pas lui qui y a le plus perdu.

Personne, que je sache, n'a jamais songé à contester àM. l'évêque d'Orléans ledroitde réprouver publiquement les doctrines de l'école positiviste à laquelle appartient M. Littré, et tout homme de bonne foi reconnaîtra même que c'est un devoir pour lui de les combattre; on trouverait tout naturel aussi qu'il disputât par tous les moyens légaux à MM. Maury, Taine et Renan, le privilège d'enseigner la jeunesse ; mais, tout cela admis, il n'en reste pas moins à l'égard d'un col-

lègue, — M. Littré est membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis plus de vingt ans — un procédé que condamne la plus vulgaire loyauté. Pour nous autres laïques, il est des considérations, souvent frivoles en apparence, qui priment tout : ce sont les questions d'honneur. Elles ne sont pas toujours très-logiques ; elles semblent parfois s'appuyer sur les bien-, séances au lieu de se fonder sur la raison ; mais, si arbitraires qu'elles paraissent, elles sont absolument nécessaires pour assurer les relations entre hommes civilisés. S'il est vrai que la qualité ecclésiastique en affranchisse, et que, parce qu'on est évêque tout en étant académicien, on peut dire, par exemple, à ses confrères : « Je vous félicite et vous envie, vous qui n'êtes pas amenés à froisser les liens délicats que les lettres ont formés entre nous, » cela ne prouve qu'une chose : c'est que, dans l'intérêt de leur dignité et pour la sauvegarde de ces « liens délicats, » les sociétés où les droits et les devoirs doivent être égaux, feront bien de rester désormais exclusivement laïques.

M. l'évêque d'Orléans a été au-devant d'un reproche qu'il lui était facile de prévoir, et il s'écrie : «. On dira peut-être, — car que ne peut-on

pas dire ? — que j'ai pris la plume pour empêcher tel candidat d'arriver à l'Académie, tel autre d'y prétendre. » Mon Dieu, oui! on a dit cela, et c'était bien simple d'empêcher qu'on ne le dît : il fallait tout bonnement retarder de deux jours la publication du factum. Il y a quatre ans, ditesvous, que les matériaux en sont prêts et attendent ; il n'y avait qu'à les faire attendre quatre ans et quatre jours, et M. Littré était nommé.

En ce qui touche l'Avertissement à la jeunesse, s'il y avait péril en la demeure, il était un peu tard pour s'en apercevoir ; certaines citations qui y sont contenues sont tirées d'ouvrages publiés il y a trente ans, et les jeunes gens qu'il s'agissait de prémuniralors ont à veiller aujourd'hui sur les doctrines qu'on enseigne à leurs petits-fils. Je crois donc M. Dupanloup plus franc lorsqu'il avoue, quelques lignes plus loin, que s'il avait le pouvoir d'empêcher l'erreur de recevoir « la consécration de l'Académie, » il en userait. Une contradiction du même genre, à laquelle la franchise trouve moins son compte, est celle qui consiste à déclarer qu'il n'écrit pas une ligne pour empêcher ses adversaires d'arriver à la fortune, au moment même où il signale à l'indignation publique ce fait scandaleux, que M. Renan occupe une chaire

de langue sacrée, et M. Maury une chaire d'histoire et de morale au Collége de France, tandis que M. Taine en postule une autre à l'École polytechnique. Il ne faut pas jouer sur les mots : retirer à « ces hommes » leurs chaires, c'est bel et bien les empêcher d'arriver à la plus modeste fortune.

J'ajouterai que je ne vois pas bien, si l'erreur ne doit pas recevoir « la consécration » que peut conférer une certaine position sociale, quelle est la carrière, autre que la carrière commerciale, qui ne serait pas fermée à l'hétérodoxie. Les doctrines positivistes d'un militaire, par exemple, n'auraient-elles pas plus de retentissement si elles tombaient des lèvres d'un maréchal de France commandant une division, que si elles étaient émises obscurément par un vieux lieutenant en retraite ? M. l'évêque d'Orléans consentirait-il volontiers, s'il possédait le pouvoir de l'empêcher, à voir l'erreur, sous un habit d'ambassadeur, représenter la France à l'étranger, ou rendre des arrêts du haut d'un siège de juge ? L'admettrait-il même au chevet des mourants, en la personne du médecin? Vous voyez donc bien qu'il faut laisser l'erreur se débattre entre Dieu et l'homme, et que vous ne pouvez intervenir dans la lutte avec des armes temporelles sans devenir

forcément persécuteurs. Ce n'est pas seulement M. l'évêque d'Orléans qu'on nomme « tout entier » lorsqu'on le laisse entrer à l'Académie; l'intolérance aussi est une, et on l'accepte tout entière quand on ne la repousse pas totalement. Laissez faire ceux qui se bornent aujourd'hui à demander que l'athéisme soit un motif d'exclusion à l'Académie, et avant peu vous y verrez refuser tout homme qui aura des idées erronées sur le déluge de Moïse, ou qui doutera du miracle de la Salette.

Le chemin ne sera pas long à faire. J'en veux trouver la preuve dans Y Avertissement même de M. Dupanloup. C'est une brochure qui a cent vingt pages. Dans les premières il n'est question que de certaines vérités « naturelles et fondamentales qui ne sont pas le christianisme, mais qui sont la raison même de l'homme, et-que le christianisme protège » — il s'agit seulement de repousser l'athéisme, la négation pure de Dieu. Dans le quatrième chapitre intitulé l'Ame, l'auteur va plus loin, et il flétrit le matérialisme qui repousse l'idée de l'immortalité de l'âme ; enfin, dans le huitième et dernier chapitre, il expose les attaques dirigées par les écrivains incriminés contre la divinité du Christ. Jusque-là, tous les chrétiens de

France seront avec M. l'évêque d'Orléans ; et bien des gens ne verront dans son indignation aucun des caractères d'une inquisition intolérante. Mais allons jusqu'au bout : voici qu'il reproche à M. Maury de protester contre le culte de Marie, Mère de Dieu, et à M. Renan de trouver un « air grêle, étriqué, mesquin et insignifiant aux saints modernes, » — à saint Liguori, par exemple.

Qu'en pensent les protestants? Croient-ils, d'après cela, que si M. Dupanloup eût été de l'Académie avant M. Guizot, celui-ci eût obtenu la voix de l'évêque ? Mais ce n'est pas tout ; et à la page 60, les accusations se limitent et se précisent encore plus. Voici ce que j'y lis : « Nous rencontrons chez Maury, ailleurs favorable à l'unité de l'espèce humaine, des paroles comme celles-ci : « Les choses se comportent comme si notre espèce était sortie d'un couple uniquç ; mais rien ne démontre dans la science qu'il en ait été ainsi. » Voilà donc où l'on en arrive à la suite de M. l'évêque d'Orléans. Son pamphlet, qui prétend au début ne défendre que des vérités naturelles et dévoiler l'athéisme, finit par dénoncer comme un crime une simple réserve scientifique! Qui donc sera sauvé ?

S'il m'était permis de peindre par une image

toute matérielle l'intolérance que M. Dupanloup cherche à introduire à l'Académie, je la comparerais à un vaste entonnoir dont l'orifice supérieur est si large qu'il semble ne devoir exclure qu'un matérialisme monstrueux comme celui de M. Littré, mais dont le fond, le petit bout par lequel il faudra sortir en définitive, ne laissera passer que l'orthodoxie la plus étroite.

Presque tous les écrivains qui ont blâmé la brochure de M. l'évêque d'Orléans, se sont bornés, comme je l'ai fait moi-même, à faire ressortir son caractère inquisitorial. Là, en effet, est la question, et le plus ou moins de vérité de ses assertions est une considération secondaire. Je neveux pas examiner si la philosophie positiviste, qui prétend n'embrasser que ce qu'elle peut comprendre et définir, a le tort de nier ce que, d'après sa doctrine même, elle devait se borner à ignorer, et je ne rechercherai pas les différences assez notables qui existent entre les quatre écrivains que M. Dupanloup confond dans une commune accusation. Je demande seulement, si, dans cette France, qui s'est toujours vantée d'être le pays par excellence de la libre pensée, un homme ne pourra plus énoncer librement ses opinions philosophiques et religieuses, lorsqu'elles

seront contraires à celles de la majorité, sans pour cela être soumis à des peines qui n'en seront pas moins graves parce qu'elles seront appliquées d'une manière détournée. Lorsqu'il se présentera pour remplir une fonction élective quelconque, sera-t-il loisible à un évêque de le soumettre à une enquête théologique et de mettre ainsi tous • ses amis en demeure, soit de lui refuser leur concours, soit de paraître accepter publiquement la solidarité de ses doctrines ? La religion aurait autant à souffrir que la liberté d'un pareil état de choses, et le catholicisme perdrait singulièrement de son autorité le jour où l'on pourrait dire à tout catholique que sa religion lui rapporte quelque chose. Les convictions religieuses les plus sincères deviendraient suspectes, s'il était bien avéré qu'elles ouvrent les portes d'une académie, ou procurent des chaires de professeur.

Les écrivains que M. l'évêque d'Orléans dénonce sont tous fort capables de se défendre ; ils sauront, s'ils trouvent que la chose en vaut la peine, réclamer contre des citations, erronées ou incomplètes. Les théologiens font volontiers abus de citations, habitués qu'ils sont à appuyer leur dire sur celui des auteurs sacrés. Quand il

s'agit de discuter, et non de faire des sermons, cette façon de procéder a bien des inconvénients.

Outre qu'elle est la plus blessante de toutes pour l'adversaire, qui se voit à la fois réfuté et défiguré, elle produit un style lourd, fatigant et saccadé, dépourvu de toute physionomie. Enfin, il est bien difficile qu'elle n'entraîne pas à un certain degré de mauvaise foi. Il est bien tentant de ne prendre chez son adversaire que tout juste ce qu'il faut pour les besoins du réquisitoire, et de négliger tout ce qui pourrait rendre sa pensée moins facile à combattre. M. Dupanloup, dont la brochure est une véritable mosaïque, n'a pas su toujours résister à cette tentation.

Me sera-t-il permis, à son exemple, de passer de très-grands griefs à de très-petits reproches, et après l'avoir accusé d'attenter à la liberté de conscience, oserai-je ajouter qu'il a été maladroit ? Les élections académiques ne sont pas les seules qui occupentaujourd'hui les esprits. Il en est d'autres où le concours des libres penseurs peut être utile aux idées que sert M. l'évêque d'Orléans : était-il bien sage de leur faire voir qu'ils n'auront jamais rien à espérer en échange de ce concours, pas même la liberté d'être de leur propre avis ? Il est plus d'un philosophe fusion-

niste à qui ce dernier petit coup d'État clérical aura donné à réfléchir.

« C'est un métier de dupe, » s'écriait l'autre jour l'un d'eux avec amertume; « nous leur maintenons un pape à Rome, et ils ne nous passent pas même un académicien à Paris.»

III

M. Dufaure et M. Jules Janin se disputaient l'autre fauteuil, celui qu'avait. laissé vacant la mort de M. le duc Pasquier. C'est M. Dufaure qu l'a emporté. Pour mon compte j'eusse trouvé trèsbon qu'on nommât M. Janin, et je ne suis point fâché qu'on ait élu M. Dufaure. Je crois qu'en cela j'ai partagé le sentiment général. Quelques personnes, trop amoureuses de la littérature pure, prétendaient, à la vérité, que M. Dufaure, n'étant pas, à strictement parler, un écrivain, n'était pas propre à faire un académicien ; mais cette opinion avait contre elle tous ceux qui pensent qu'on ne peut mieux employer l'esprit fran• çais et honorer la langue, qu'en les mettant au

service d'une raison souveraine et d'une irrésistible logique. M. Janin prendra sa revanche une autre fois.

Dans cette élection, une particularité a frappé le public. Sur trente-quatre votants, le premier tour de scrutin a donné dix billets blancs. Ces nombreuses abstentions ont surpris en présence de deux candidats très à-recommandables l'un et l'autre. On a expliqué la chose par le désir qu'auraient éprouvé un certain nombre d'académiciens d'empêcher tout résultat définitif, afin de faire ajourner l'élection et de donner à un troisième candidat, — celui-là irrésistible, — le temps de se présenter. On se disait tout bas que l'idée de faire l'éloge de M. le duc Pasquier, et à cette occasion de passer en revue, d'une façon publique et éclatante, l'histoire politique de la France pendant les soixante dernières années, avait tenté une ambition qu'on aurait pu croire satisfaite désormais. Le bourgeois de Paris voyait dans cette candidature exceptionnelle un grand honneur pour l'Académie, et déjà M. Prudhomme s'était écrié avec attendrissement « qu'un tau., teuil académique était une palme qui pouvait ajouter un fleuron au plus beau trône. » Le sort en a décidé autrement, et, soit par désir d'échap-

per au reproche de courtisanerie, soit pour tout autre motif, deux billets blancs ont déserté au second tour de scrutin et sont venus donner à M. Dufaure l'appoint qui lui manquait. Maintenant, si le biographe de César, si César lui-même, veut être académicien, il lui faut attendre une vacance ou créer un quarante-unième fauteuil.

Voilà l'histoire telle qu'on me l'a dite, telle qu'elle se racontait dans Paris, petite ville très-cancanière de deux millions d'habitants, le jour où l'on élisait comme académicien M. Dufaure, bâtonnier de l'ordre des avocats, et ancien ministre du Président de la République.

10 JUIN 1863.

Les élections. — Les adieux parisiens. — La vie de campagne et la vie de Paris. — Pères et Enfants, par M. Ivan Tourgueney.

1

Que s'est-il passé le mois dernier? Les élections. Mais il ne faut rien dire des élections, puisque je ne veux pas parler politique. Eh bien!

alors, il ne s'est rien passé ; car, à côté de cette grande affaire, tout le reste disparaît. Si l'on a fait autre chose que voter, il ne m'en souvient plus.

C'est sur le terrain électoral que se sont manifestées depuis un mois toutes les forces et toutes les défaillances de l'esprit français ; c'est pour le conquérir qu'on a déployé une vivacité, une énergie qui commençaient à n'être plus qu'une tradition nationale, et c'est aussi pour le défendre qu'on a fait des prodiges de maladresse dont la

tradition elle-même n'offrait aucun exemple.

Toute la vie du pays s'est réfugiée là pendant un temps. Les épigrammes les plus légères, comme les plus hautes espérances, se sont groupées autour de l'urne électorale, et il n'est chose si grande ou si petite, valant la pèine d'être rappelée aujourd'hui, qui ne se rattache directement ou indirectement à cette question du suffrage. Il est sans doute beaucoup de détails, frivoles en apparence,. de cette lutte politique, qui seraient à la rigueur du domaine de la causerie, et qu'il pourrait être à la fois édifiant et amusant de noter ; — la postérité elle-même daignera, j'en suis sûr, s'en divertir, si l'on réussit à les lui faire parvenir — mais pour l'instant ils ne sont point commodes à raconter. Quoi qu'en dise le proverbe, qui peut le plus ne peut pas toujours le moins, et, en fait de politique surtout, les grandes choses sont souvent, par le temps qui court, moins difficiles à faire et à dire que les petites. Qui ne comprend, par exemple, qu'il a été bien plus facile aux bourgeois de Paris de nommer neuf députés de l'opposition libérale que d'illuminer en l'honneur de cette victoire, comme ils en ont été un instant tentés. Des bulletins dans l'urne, passe encore! mais des lampions aux fenêtres,

qui eût osé les mettre ? Par les mêmes raisons, il me serait plus loisible de tracer ici tout le programme de la future opposition que de redire les colères grotesquement illogiques de certaines gens contre Paris. C'est contre lui que se tournent \* toutes les fureurs, et pourtant on aurait volontiers l'air de ne lui reconnaître que l'importance strictement proportionnelle que lui confère le -chiffre de sa population. Les vaincus de l'élection de Paris se trouvent en facé du petit problème que voici : avoir un pouvoir central formidable, et une capitale sans prestige exclusif; des provinces soumises et presque annulées, et un Paris -qui, lorsqu'il gênera, ne sera plus que le département de.la Seine; en un mot, étant donnée la centralisation, n'avoir pas de centre d'opposition.

Comme si ce n'était assez, certains journaux officieux se livrent à une opération d'arithmétique très-compliquée, qui consiste à prouver que -vingt-cinq députés de l'opposition sont moins que cinq, c'est-à-dire à mettre en chiffres le proverbe paradoxal de qui perd gagne. En bonne conscience, la difficulté de trouver des solutions satisfaisantes à tous ces problèmes peut bien faire excuser un peu de mauvaise humeur.En dehors de la question politique, Paris sem-

hIe avoir oublié de vivre. J'entends le véritable Paris, et non ces masses inertes qui croient être parisiennes parce que ce qu'elles mangent paye à l'octroi, et qui s'abstiennent de penser comme elles s'abstiennent de voter. Aussi, maintenant que la bataille est finie, qu'on a félicité les vainqueurs, - et plus d'un vaincu aussi, tant certaines défaites ont été glorieuses — le Parisien se dit, comme Othello, que « son occupation est finie, s et se dispose au départ.

Oui! voici l'heure des adieux parisiens, adieux joyeux en apparence pour la plupart, puisque ce sont les heureux selon le monde qui les font, et que ce que l'on va chercher au loin, c'est le plaisir et le changement, ou tout au moins le bien-être matériel : la santé, la fraîcheur et le repos. Quelques tristesses se cachent pourtant, j'aime à le croire, sous tous ces dehors riants, et je veux me persuader que ce n'est pas sans remords que depuis des années le Parisien a pris l'habitude de faire deux parts de sa vie, avec des relations, — j'allais presque dire des amitiés — de rechange pour l'été. Si l'on savait tout, on surprendrait peut-être bien des regrets chez ceux-là même qui disent du ton le plus animé : « Il est bien temps de partir, Paris va devenir insupportable ; » et

plus d'un cœur qui semble indifférent, s'est serré sous les menaces du lugubre printemps qui marque la fin de l'année parisienne.

Depuis le jour où le premier poëte a chanté ses impressions, on a célébré sur tous les tons les espérances enivrantes du printemps, du renouveau, et les mélancoliques langueurs de l'automne avec ses feuilles qui jaunissent et qui tombent. Si Paris avait ses bardes comme les champs, les bois et l'océan ont les leurs, je me figure qu'ils diraient autre chose. Ils salueraient avec espoir, au lieu de la redouter, la venue de ces brumes d'automne, de ces neiges d'hiver qui enveloppent de leurs voiles, comme pour les mieux resserrer, les tendres affections délivrées de la rivalité inconsciente de l'indifférente nature ; et s'ils pleuraient, ce serait sur les tristes et perfides zéphyrs du printemps dispersant au loin sur des grandes routes stériles tant de semences de bonne et douce intimité qui ne demandaient qu'un peu de repos pour germer et pour fleurir. Nos pères, plus sédentaires que nous, les auraient soignées et arrosées comme avec la main; aussi voyait-on souvent leur vieillesse s'abriter à l'ombre de ce que la constante et patiente habitude avait seule fécondé et cultivé.

Je crois qu'on pourrait, sans trop abuser du droit de paradoxe, soutenir que le poëte parisien aurait raison. Ne faut-il pas avoir, en effet, une âme bien facile à la mélancolie, bien jeune et bien heureuse d'être triste, pour s'apitoyer ainsi périodiquement sur les deuils annuels de la nature, et pour pleurer l'éclipse temporaire de splendeurs que chaque année ramène ? C'est ce qui ne doit pas renaître, qu'il est triste de voir mourir. Hélas! il n'en est guère d'entre nous, si peu qu'il ait vécu, qui ne puisse dire : J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses Que les feuilles des bois et l'écume des eaux ; Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses Et le chant des oiseaux!

Pour mon compte, le cours naturel des saisons m'attriste moins que les deuils et les absences — ces deuils à temps — que nous nous imposons par ambition, par vanité, ou simplement par habitude.

Cet usage de couper la vie en deux en passant une moitié de l'année à la campagne et l'autre à Paris, usage qui à première vue semble si attrayant, a détruit peu à peu, à la ville comme aux champs, tout -ce qui faisait le charme tant vanté de la société française. Nous ne sommes pas devenus un peuple voyageur, et nous avons cessé d'être

un peuplesociable. Avec des fortunes insuffisantes, nous cherchons à tout mener de front ; aussi sommes-nous généralement internés à la campagne et campés à Paris; nous ne vivons largement et pleinement nulle part. Ici, ce sont des mansardes dorées et « le monde », là-bas, des bicoques et des « voisins » ; ni ici, ni là, des amis, une société, dans le vrai sens du mot. Les chemins de fer en « supprimant les distances », comme disent les réclames, semblent avoir supprimé du même coup les belles intimités bourgeoises d'autrefois. Je dis à dessein bourgeoises, bien que je sache toute la défaveur qui s'attache de nos jours à ce mot, parce que ce sont ces intimités-là qui ont laissé dans notre histoire sociale et littéraire les plus charmants souvenirs. Le peuple, en aucun temps, n'a eu les loisirs de l'amitié, et les positions très-brillantes, de quelque genre qu'elles soient, peuvent, à la rigueur, s'en passer; mais les gens du milieu, de la moyenne intellectuelle et matérielle, que fontils de nos jours ? Combien leur vie était différente jadis sous le rapport social, et quel beau rôle y jouait l'habitude, l'humble habitude qu'on dédaigne aujourd'hui ! Pour se former de bonnes et douces relations, ils l'avaient, elle seule, — mais

c'était assez. Maintenant, ils ont rompu avec elle, et ils restent sans liens.

Les caractères d'élite, les esprits hors ligne attirent sans effort d'autres natures semblables, et provoquent des sympathies et des dévouements qui n'ont pas besoin du concours de circonstances accessoires pour naître ou pour subsister.

Ces êtres exceptionnels peuvent se passer de l'accoutumance pour fonder des amitiés : on vient à eux dès qu'on les voit, et on ne les oublie pas quand ils partent; mais il est beaucoup d'autres gens, d'un commerce pourtant très-doux et trèssûr, fort capables de goûter les plaisirs del'amitié, que personne ne choisira à première vue, et qui ont besoin de l'aide du temps pour se faire leur place : que deviennent-ils dans l'organisation actuelle de la société parisienne ?

Des réunions d'individus ayant des intérêts, des vanités ou même des goûts semblables, et qui se recherchent pendant quelques mois d'hiver, peuvent bien former ce qu'on nomme des salons, des coteries, mais ne sont pas des sociétés. Il y manque tout d'abord un élément nécessaire: la variété. Une société se composait jadis de gens réunis en premier lieu, et pour ainsi dire fatalement, par de certaines conditions de naissance,

de position ou de proximité, et le choix ne faisait que modifier un peu cette première composition.

On prenait sa place dans un cercle, héréditairement d'abord, et puis un peu grâce à ce que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, la juxtaposition. L'entourage et les amitiés étaient alors des mots à peu près synonymes. On ne discutait pas ceux dont on voulait faire la connaissance, et l'on n'épluchait pas leurs mériteset leurs titres d'admission; car, ainsi que je l'ai dit, le hasard de la naissance, de l'emploi, et surtout de la résidence, décidait en grande partie des relations. A première vue et à en juger théoriquement, il semble que des rapports fondés de cette façon devaient être plus monotones que ceux de notre société moderne; mais dans la pratique, il n'en était rien. Il suffit de lire les Mémoires et surtout les correspondances intimes de nos grands-pères pour voir combien leurs cercles sociaux renfermaient d'éléments variés. On trouvait dans une même société intime des vieux et des jeunes, des lettrés et des ignorants, des austères et des frivoles, des riches et des pauvres, des dévots et des incrédules; les grotesques et les sots même y réclamaient de droit leur place que personne ne songeait à leur refuser, les pauvres gens ! Aujour-

d'hui nous les subissons de même, mais ce sont eux qui s'imposent par l'importunité et par l'intrigue : qu'y avons-nous gagné?

Le décousu et la monotonie qui se sont introduits à la fois dans nos sociétés à Paris et en province, tiennent à beaucoup de causes: les unes très-importantes, contre lesquelles il estinutile de chercher à réagir et qu'il faut accepter avec leurs bons et leurs mauvais effets; les autres d'un ordre tout à fait secondaire, parmi lesquelles il faut ranger cette habitude moderne de couper la vie en deux, dont j'ai parlé tout à l'heure. Comme l'oiseau n'a qu'un nid, l'homme ne doit avoir qu'une demeure ; pour ceux que la liberté sollicite trop vivement, il y a la branche et les ailes.

Je comprends l'amour des voyages, la vie nomade elle-même, mais ces changements prosaïques à époque fixe, sans liberté et sans imprévu, qui ne répondent à aucun besoin de notre nature, - ni au goût des aventures, ni au désir de stabilité,—ne sont bons qu'à dépouiller l'existence de tous ses intérêts un peu sérieux.

La vie de campagne surtout y perd tout ce qui l'ennoblit en la remplissant. Quelle influence prétend-on acquérir sur des populations rurales qu'on laisse lutter seules contre les privations et

les tristesses de la saison rigoureuse? Quelle sympathie espérer d'obscurs voisins qu'on abandonne sans regret au long isolement de l'hiver ?

De quel établissement utile assurera-t-on la prospérité par une sollicitude régulièrement intermittente? Les animaux mêmes ne reconnaissent pas leurs maîtres, qui ne sont plus des amis, après de si longues absences; et il n'est pas jusqu'à la fleur que l'on cueille qui ne perde quelque chose de son parfum, par cela même qu'on ne l'a ni semée, ni soignée dans son enfance. Les campagnards et les châtelains des beaux jours, et des beaux jours seulement, restent Parisiens, c'est-àdire étrangers à la campagne, même a chez eux», et leur villégiature n'est, selon leur fortune, qu'un prétexte à économies ou une fantaisie ruineuse ; ce n'est pas la vie.

Je sais qu'on peut m'accuser de m'occuper ici d'une classe très-restreinte, et que les gens réputés fortunés entre tous, qui arrangent ainsi leur vie, sont numériquement fort peu de chose. Ils forment une minorité presque imperceptible dans la nation, mais cette minorité a, comme influence, une très-grande importance. Les témoins, a-t-on dit avec raison, se pèsent et ne se comptent pas. Cela est vrai pour tous les hommes, et l'au-

torité que peut avoir l'exemple de quelques milliers de personnes sur toute une société ne saurait être mise en doute, même dans les pays les plus démocratiques.

Nos voisins d'outre-Manche, que nous croyons imiter dans notre goût tout récent pour la vie de château, en usent bien différemment. L'Anglais, voyageur par excellence, passera sa vie sur les grandes routes, émigrera, s'il le faut, pour faire fortune; mais s'il s'établit, n'aura qu'un ce chezlui, » un home. Il quitte volontiers ses pénates par curiosité ou par ambition, mais il ne les fait pas voyager tous les semestres. Les Londoniens aisés, gens occupés pour la plupart, se logent, s'ils le peuvent, hors des quartiers populeux, pour avoir de l'air et un jardin, ou se contentent de s'échapper pendant un mois ou deux pour prendre les bains de mer, gravir les Alpes et les Pyrénées, ou chasser n'importe quoi, n'importe où; de son côté, le campagnard, si ses moyens le lui permettent, viendra passer à Londres une « saison » rapide comme un carnaval ; mais les uns et les autres donneront toujours une prépondérance très-marquée à un des côtés de leur vie. A aucun prix ils ne voudraient vivre six mois de l'année dans un endroit où, pendant les six autres mois,

on saurait se passer d'eux, et où ils ne prendraient aucune part à la vie'publique. Et pourtant, l'Anglais, d'après son caractère, souffrirait moins, d'une certaine façon, que le Français de ces déplacements périodiques. Bien plus renfermé dans le cercle de la famille, quand il emmène celle-ci avec lui, il se passe facilement du reste du monde ; tandis que le Français, essentiellement sociable par nature, plus fait pour l'amitié que les autres hommes et toujours disposé à se créer chez ses amis une famille collatérale, doit réellement faire violence aux instincts de sa race pour se déraciner ainsi deux fois l'an.

J'en conclus que le mois de juin est, comme je le disais, un mois mélancolique à Paris, — notre automne à nous, — et que bien des gens ont du chagrin dans ce moment-ci, les partants comme les restants.

II

Il y a un peu plus d'un an, à propos d'un roman de M. Ivan Tourguénef, Une nichée de gentilshom-

mes, j'ai eu occasion de parler assez longuement des qualités qui distinguent cet écrivain, — à pea près le seul qui nous ait dépeint les mœurs russes d'une façon exacte. Il a par là rendu un véritable service au public français qui, avant la lecture de ses ouvrages, ne connaissait guère naieux la vie intime de la Russie moderne, que nos pères ne connaissaient celle de l'antique et Mystérieuse Moscovie. De la bourgeoisie, et même de la petite noblesse campagnarde, nous n'avions aucune idée, car les Russes qui visitent notre pays appartiennent généralement à l'aristocratie de cour, -classe qui est à peu près la même dans tous les pays civilisés, du moins extérieurement.

Aussi un public d'élite a-t-il accueilli avec une faTeur marquée les Récits d'un chasseur, premier ouvrage de M. Tourguénef qu'on ait traduit chez nous, et ce succès, d'abord limité à un petit nombre de lecteurs délicats et curieux, s'est si bien étendu qu'il est à peine besoin aujourd'hui d'insister sur les mérites de l'auteur comme conteur et comme observateur d'une finesse et d'une subtilité incomparables. Je sais bien que, sous l'influence des événements de Pologne, l'engouement pour la Russie qui avait saisi la France au .sortir de la guerre de Crimée a fait Dlace momen-

tanément à d'autres sentiments; cependant, à défaut'de sympathie, la curiosité subsiste forcément à l'égard de ce peuple, si sauvage dans sa politique et si débonnaire par certains côtés de ses mœurs, qui, placé aux confins de deux civilisations, pèse à tout moment sur les destinées de l'Europe, tout en se dérobant jusqu'ici, par sa barbarie même, à l'influence européenne. Que les événements qui se préparent aient pour résultat de le reléguer au rang de puissance asiatique, ou qu'ils régularisent, en la définissant, sa position dans là grande famille européenne, ses mœurs n'en sont pas moins intéressantes à connaître.

Le nouvel ouvrage de M. Tourguénef, intitulé Pères et Enfants (1), a des visées plus ambitieuses qu'aucun de ses devanciers. Ici, en effet, l'auteur ne s'est plus contenté de peindre de simples scènes de la vie intime, de certains aspects de la nature russe, ou même le cœur humain dans ce qu'il a d'éternel et d'universel ; il a cherché à incarner dans quelques types les tendances très-diverses qui divisent les pères et les fils de la Russie contemporaine. Pères et enfants ! c'est là un titre très-vaste en tout pays, et l'écrivain qui le rem-

(1) Traduit en français. 1 vol. (Bihliothèque-Charpeiitier).

plirait dignement se trouverait du même coup raconter l'histoire morale et intellectuelle d'un peuple et tracer jusqu'à un certain point son horoscope. Les différences qui séparent deux générations successives d'hommes dans une même patrie, peuvent, en effet, faire pressentir avec assez de sûreté de quelle nature seront les conflits futurs. Ces conflits, dans les pays gouvernés despotiquement, s'appellent souvent des révolutions.

Dans les pays libres, les pères et les fils combattant à ciel ouvert dans le champ libre de la discussion, ne sont pas exposés à se rencontrer soudainement face à face sous forme d'ennemis. Il s'opère, grâce à la liberté, je ne sais quelle fusion graduelle entreceux qui s'en vont et ceux qui arrivent, et l'esprit de progrès chez les uns, l'esprit conservateur chez les autres, assurent la transmission de l'héritage des devoirs publics d'une génération à l'autre sans secousses, même quand il y a transformation. En Russie, on n'en est pas là, et les pronostics qu'on pourrait tirer de l'ouvrage de M. Tourguénef sont loin d'être rassurants.

La jeune Russie, dans ce livre de Pèreset Enfants, est nihiliste, — le mot explique la chose. Elle ne croit à rien, ne s'incline devant aucune autorité, n'accepte aucun principe sans examen, s'occupe,

à son propre dire, de « déblayer la place, » sans même songer à rebâtir ensuite, et repousse avec mépris la logique de l'histoire. « Nous détruisons parce que nous sommes une force, et la force n'a pas de compte à rendre, » dit gravement un des jeunes nihilistes de M. Tourguénef. Un autre termine une discussion en mettant au défi son adversaire de lui indiquer a dans notre société une seule institution, pas davantage, qui ne mérite d'être complétement et impitoyablement abolie. »

Ce ne sont pas des réformateurs que les nihilistes, ce sont des destructeurs qui, pour l'heure, repoussent l'idée de passer de la théorie à l'action; ils se bornent à nier, et à injurier au besoin.

Les nihilistes russes ont commencé par être des dénonciateurs d'abus, des divulgateurs, pour me servir du mot par lequel on les a désignés chez eux ; mais les théories absolues, quand on

les enfourche, s'emportent bien vite avec leur homme, et ils ont aujourd'hui laissé loin derrière eux les projets paisibles de réforme. Écoutons un instant Bazarof, le héros de cette histoire : « Nous avons commencé par appeler l'attention sur les employés concussionnaires, sur le manque de routes, sur l'absence de commerce, sur la manière dont on rend la justice. Puis, nous n'avons pas

tardé à reconnaître qu'il ne suffisait pas de bavarder sur les plaies qui nous rongent, que cela n'aboutissait uniquement qu'à la platitude et au doetrinarisme ; nous nous sommes aperçus que nos hommes avancés, nos divulgateurs, ne valaient absolument rien, que nous nous occupions de sottises, telles que l'art pour l'art, la puissance créatrice qui s'ignore elle-même, le parlementarisme, la nécessité des avocats et mille autres sornettes, tandis qu'il faudrait penser à notre pain quotidien, tandis que la superstition la plus crasse nous étouffe, tandis que toutes nos sociétés par actions font banqueroute, et cela uniquement parce qu'il y a disette d'honnêtes gens ; tandis que la liberté des serfs elle-même, dont s'occupe tant le gouvernement, ne produira peut-être rien de bon, parce que notre paysan est prêt à se voler lui-même pour aller boire des drogues empoisonnées dans les cabarets. »

Ni l'art, ni la poésie, ni l'amour-si ce n'est sous sa forme la plus grossière—nilascience elle-même, en prenant ce mot dans un sens général, ne trouvent grâce devant un nihiliste conséquent : sornettes que tout cela ! Bazarof ne « donnerait pas deux sous de Raphaël ; » il pense qu'un bon chimiste vaut mieux que le meilleur poëte, et dit

à propos d'une femme dont il est déjà un peu amoureux que « ce serait là un beau corps sur une table de dissection. » Il y a, on le sent, bien de la fanfaronnade dans cette grossièreté, et le cœur humain, pas plus que la civilisation, ne perd en définitive ses droits. Ainsi, ce même Bazarof se laisse très-bien prendre aux chatteries d'une grande dame qui s'amuse de son farouche socialisme; et son jeune ami et disciple, Arcade, se marie en fin de compte tout bêtement comme tout le monde, avec une petite fille qu'il aime et dont il est aimé. Mais le programme, que de certaines gens pourront bien suivre jusqu'au bout, n'en reste pas moins inquiétant.

Disons pourtant que M. Mérimée, dans une lettre à l'éditeur de Pères et Enfants, placée en tête de l'ouvrage, ne se montre pas très-effrayé du triomphe des nihilistes : « Vous savez, dit-il, que depuis longtemps la Russie emprunte à l'Occident ses modes et ses idées : ce sont des modes aussi, bien souvent. La France lui envoie des robes et des rubans ; l'Allemagne est en possession de la fournir d'idées.

Naguère on pensait à Saint-Pétersbourg, d'après Hégel; présentement c'est Schopenhauer qui a la vogue. Les adeptes de Schopenhauer prêchent

l'action, parlent beaucoup, et ne font pas grand' chose, mais l'avenir, disent-ils, leur appartient.

Ils ont leurs théories sociales qui effrayent fort les gens de l'ancien régime ; car, pour un peu, ils vous proposent de faire table rase de toutes les institutions existantes. Au fond, je ne les crois pas dangereux : d'abord parce qu'ils ne sont pas plus méchants que leurs pères, puis ils sont, en général, paresseux; enfin, jusqu'à présent, le peuple, seul faiseur de révolutions durables, n'a rien compris à leurs théories, et eux-mêmes n'ont jamais pris la peine de faire son éducation. »

Tout cela, quoique dit par M. Mérimée qui connaît fort bien la Russie, ne me rassure pas complètement, car j'ai remarqué qu'en politique, comme en autre chose, des gens qui ne sont pas plus méchants que d'autres, et qui sont, en outre, très-paresseux, trouvent souvent moyen de détruire ce que leur paresse les empêche de remplacer ; ensuite que le peuple fait souvent des révolutions pour des théories qu'il ne comprend guère, et, enfin, qu'il n'est pas besoin de prendre la peine de faire son éducation pour l'amener à commettre bien des sottises.

J'ai dit que les sympathies de l'auteur ne me • semblent pas douteuses. En effet, des trois per-

sonnages qui représentent les « enfants » dans son livre, un seul a un caractère fortement accusé, et celui là est un brutal achevé. Des deux autres, le premier n'est qu'un copiste par amitié, le second est un intrigant et un imbécile. Ajoutons que le brutal est peint de main de maître. Pour les pères, c'est différent. Paul Pétrovitch, l'élégant et beau quadragénaire, qui garde au fond du cœur le souvenir d'une grande passion, le parfait gentleman, l'anglomane qui croit à l'aristocratie, au respect de soi-même surtout, et qui le prouve « en ne s'abandonnant pas, » comme il dit, même dans sa toilette, — Paul Pétrovitch est un personnage attrayant malgré ses ridicules. J'en dirai autant de son frère Nicolas Pétrovitch Kirsanof, et du vieux médecin, père du féroce nihiliste Bazarof. Tous ces gens-là n'ont rien de bas, et valent cent fois mieux que messieurs leurs fils, à qui l'avenir appartient selon le dire des uns et des autres. Qui ne serait touché du chagrin de Nicolas Pétrovitch, qui, après avoir attendu avec impatience l'arrivée de son fils Arcade, surprend une conversation entre celui-ci et son ami Bazarof, où il est traité de « bon enfant, » qui n'est plus bon qu'à « mettre sous la remise, » qui a pris sa retraite, qui a « fini sa chanson. n — « Je

fais tout ce que je peux pour marcher avec le siècle, dit-il ; j'ai fait une position à mes paysans, et établi une ferme sur mes terres ; ce qui m'a valu d'être appelé rouge daus tout le gouvernement; je lis ; j'étudie, et fais des efforts pour être au niveau des besoins du pays, et ils disent que ma chanson est finie. Après tout, il est bien possible qu'ils aient raison. » Le pauvre homme ! il se laisse encore aller à lire des vers, à jouer du violoncelle, et même, par hasard, à rêver au clair de lune à ses premières amours, pendant que son fils de vingt ans dissèque des grenouilles et lit les brochures des matérialistes allemands. Un jour même, on lui ôtera des mains, comme à un enfant, son volume favori de Pouchkine, et on y substituera un exemplaire du Stoff und Kroft de Buchner, auquel le brave homme ne comprendra rien, bien qu'il n'ait pas oublié son allemand, à ce qu'il assure. La même mésintelligence entre les deux générations s'accuse d'une façon bien plus cruelle encore dans la famille de Bazarof.

Mais je n'en veux rien raconter pour ne gâter le plaisir de personne ; les bons romans sont assez rares chez nous pour que chacun veuille lire Pères et Enfants.

Ce livre, qui n'est pour nous qu'un roman in-

téressant et une étude curieuse, a été presque un événement en Russie. Il y a provoqué la critique la plus passionnée, et des discussions violentes dans tous les journaux, dans tous les salons, et jusque dans l'intérieur des familles, dit-on. Ni les pères ni les enfants ne se sont montrés satisfaits de leurs portraits à eux, tout en reconnaissant que celui de l'autre génération est fort ressemblant; ce qui ferait croire que l'auteur a touché juste. C'est la destinée des impartiaux de ne contenter personne. L'impartialité de M. Tourguénef ne va pas pourtant, selon moi, jusqu'à laisser en doute le côté vers lequel il penche. On voit trèsbien qu'il a pour les pères, je ne dirai pas de l'estime, et encore moins de l'admiration, mais une sorte de compassion attendrie. Ce ne sont pas des vieillards arriérés que ces pères qu'il dépeint comme grotesques aux yeux de leurs fils ; ce sont des hommes de quarante-cinq ans, honnêtes et suffisamment intelligents, mais appartenant à une génération avortée pour ainsi dire, étranglée qu'elle a été entre la vieille Russie qui s'en va, et cette nouvelle Russie dont il est impossible de deviner encore l'avenir. Réformateurs théoriques et impuissants sous l'empereur Nicolas, ils ont passé sans transition à l'état de ganaches sous

Alexandre II, et le destin semble leur avoir escamoté cette période d'action — on pourrait dire de fructification — que devrait avoir chaque génération à son tour. Il me semble, qu'il en a été ainsi, jusqu'à un certain point, même pour les individualités éclatantes de cette génération russe qui devrait être aujourd'hui en pleine maturité ; mais ceux-là peuvent s'honorer du moins d'avoir préparé, par leurs écrits, par leurs prisons, par leurs exils, par leurs souffrances de tout genre, la voie à deux mesures d'une portée immense pour leur pays : l'émancipation des serfs et la réforme judiciaire. Quant aux hommes ordinaires, les Kirsanof et les Bazarof père, que nous montre M. Tourguénef, ils n'ont pas vécu.

En somme, ce livre donne un beau démenti à ceux qui ont prétendu que M. Ivan Tourguénef ne pouvait produire que des œuvres fragmentaires comme les Récits d'un chasseur et les Scènes de la vie russe. Il semble lui-même avoir eu d'abord cette idée, puisqu'il a attendu longtemps avant d'aborder un ouvrage de longue haleine. Pères et Enfants n'est pas Un grand roman, mais c'est un roman très-complet, qui me rappelle jusqu'à un certain point les Temps difficiles de Dickens. Ce n'est pas une comparaison que je prétends insti-

tuer ici entre deux ouvrages qui diffèrent dans leur sujet et dans tous les détails, et je serais fort embarrassé s'il me fallait définir d'une manière un peu précise la ressemblance que je signale en passant. Elle consiste simplement dans la valeur de la leçon que l'écrivain russe, comme l'écrivain anglais, a voulu donner à son pays et dans la façon patriotique et indulgente à la fois dont cette leçon est faite. Du reste, ce rapprochement est le plus grand éloge qu'on puisse adresser à M. Tourguénef.

Il y a sans doute dans ce dernier livre, comme dans les précédents ouvrages de l'auteur, certaines conversations oiseuses et plus d'un détail inutile qui ne sont pas dans les habitudes françaises de composition et que la critique pourrait relever; mais je me figure que les choses doivent se passer ainsi dans les maisons seigneuriales des provinces reculées de la Russie. La vie elle-même semble s'y écouler oiseusement, et si les personnages de M. Tourguénef ont l'air parfois de bien perdre leur temps, c'est, je le croirais volontiers, que la couleur locale l'exige. « Le temps ne marche nulle part aussi rapidement qu'en Russie, » dit-il lui-même ; « on assure pourtant qu'il s'ccoule encore plus vite en prison. » En tous cas,

ces conversations entrecoupées et un peu vides sont moinsimpatientantes et certainement plus naturelles que les longues tirades que débitent tout d'une haleine les héros, et même les héroïnes de nos romanciers didactiques, — que les thèses théologiques, par exemple, que soutient si victorieusement mademoiselle de La Quintinie, pendant une visite du matin, et en présence du lac du Bourget.

1.0 JUILLET 1863.

Stagnation de rété. — Lettre de l'Empereur sur l'excès de réglementation.— Liberté de la boulangerie.— Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.

Les chroniqueurs parisiens ont toujours tenu à constater bruyamment la stagnation qui accompagne la saison d'été. Dès le mois de juin ils s'écrient à l'envi : Paris se meurt, Paris est mort !

Et, Paris mort, que reste-t-il au monde, je vous le demande ? Des étrangers, des provinciaux, des voyageurs, des campagnards, des touristes, tous gens qui ne comptent pas. Il y a de très-bonnes raisons pour entonner si régulièrement et si solennellement cette oraison funèbre. On se dit que si le monde se meurt, ses historiens peuvent bien sommeiller, et même endormir un peu leurs lecteurs sans qu'on leur cherche trop querelle. Or,

il faut le dire, un relâchement général dans le sentiment du devoir se manifeste périodiquement chez la gent écriveuse à cette époque de l'année.

Ceux qui devraient faire des livres apaisent leur conscience en écrivant de simples articles de critique; les critiques qui emportent dans leur valise de gros volumes à analyser, se contentent d'envoyer de loin à leur journal le récit de leurs voyages et des fêtes auxquelles ils ont assisté ; quant à ceux qui se sont modestement promis au départ d'écrire pour le public leurs impressions de route, ils ne font rien, si ce n'est jouer à la roulette à Bade ou à Hombourg, escalader des montagnes, prendre des bains, ou faire des piquesniques, en tâchant d'oublier l'échéance. Ce seraient les plus heureux si le remords n'existait pas ! Tout ce monde-là ne demande donc pas mieux que de laisser croire qu'il ne se fait rien, afin de n'avoir rien à raconter. Les choses ne se passent pas autrement, du reste, dans le public oisif. Demandez au premier venu ce qu'il y a dans le journal qu'il vient de lire assidûment pendant une heure, il y a dix à parier contre un, qu'il vous répondra : Rien, quand bien même la feuille regorgerait de nouvelles, et cela pour s'épargner la peine de les dire. Mais on ne trompe

pas la conscience. Si forte que soit chez l'écrivain la rage de paresse (il faut le mois de juillet pour accoupler ces deux mots-là !) il lui est impossible de se dissimuler que des milliers de lecteurs attendent , qui son journal , qui sa Revue, pour s'installer, — les feuillets tous coupés d'avance par une main prévoyante, — pour s'installer, disje, dans un beau fauteuil, ou, pis encore, sur un canapé, à l'ombre, au frais, loin du bruit, du soleil, des mouches, des mouches surtout, afin de lire.

Si c'était pour lire seulement ! Lire. oui, « mais rêver peut-être, voilà ce qui retient ! » comme dit Hamlet. Eh bien ! quand le lecteur, grâce à ce temps de juillet, rêverait un peu? n'est-ce pas là un droit qu'il achète en s'abonnant, et n'est-il pas de notre devoir de le reconduire jusqu'au seuil du pays des songes avec autant de courtoisie et de conscience que nous en mettions alors qu'il nous lisait, l'esprit fouetté et les nerfs tendus par les piquantes gelées de janvier ?

Non ! point de lâches complaisances ! ne berçons personne de la chimère trompeuse d'un monde endormi. Chacun veille aujourd'hui : les rois, les peuples, et les individus; et rien ne s'est arrêté, du grand au petit. La guerre, la politique, les plaisirs vont leur train, et la trêve de l'été

n'est point ouverte encore. Dans les hautes régions, on ctgit et l'on se démasque; au-dessous, on se débat, et l'on s'inquiète; plus bas encore, tout s'agite, tout se remue, tout grouille. Aucune fureur ne s'est apaisée ; aucun mouvement ne s'est ralenti. En Pologne , en Amérique, au Mexique, la bataille continue, — l'homme étant un animal qui n'a pas de saison pour ses haines, pas plus que pour ses amours. Si ces hommes qui s'entre-tuent sur tous les points du globe redoutent quelque chose, c'est, là-bas, au delà de l'Atlantique, la canicule qui pourra faire taire le canon par sa terrible concurrence ; et sur les bords de la Vistule, l'arrivée de leur précoce automne, rigoureux comme nos hivers, avec ses frimas pacificateurs. Partout on ne craint que le repos. La politique intérieure elle-même n'a pas chômé, et ceux qui ont compté sur une période d'inactivité après les élections ont été promptement désabusés. Le Moniteur, assez coutumier de surprises, en a été plus que jamais prodigue : changement de ministres, voire même de ministères ; mutations dans les attributions comme dans les hommes ; puis, dans une sphère un peu moins élevée, des décrets sur l'enseignement secondaire, la liberté de la boulangerie, des lettres impériales sur

la décentralisation — pour ne parler que du plus important. Les procès ! tout le monde en a aujourd'hui, depuis les évêques jusqu'aux comédiens. Quant aux plaisirs — j'entends les plaisirs publics—cela a été mieux, ou pis encore, comme l'on voudra. Il en est toujours un peu ainsi au mois de juin à Paris. C'est un moment de confluent, où se mêlent la liquidation de l'hiver parisien, et les sollicitations qui s'adressent à la province et à l'étranger. C'est la clôture de l'exposition de peinture ; ce sont les dernières courses de chevaux; la séance annuelle de l'Orphéon avec son millier de choristes, et tant d'autres choses cherchant à retenir les inamusables ; tout cela se confond avec les ouvertures de chemins de fer étrangers, les réclames des eaux, des jeux, des bains, les invitations aux tirs fédéraux, nationaux et internationaux, — que sais-je encore ? — qui les appellent au loin. Disons, par parenthèse, que les tirs de toute sorte deviennent fort à la mode en tous pays ; ajoutez-y les revues des volontaires chez les uns, et les visites aux camps chez les autres, et vous conviendrez queles divertissements des peuples les plus civilisés ont un certain air de ressemblance avec leurs calamités. — En tout ceci je ne vois pas poindre les doux loisirs de l'été.

II

Sur le terrain douteux qui borde le domaine de la politique se trouve la lettre écrite le 23 juin par l'empereur à M. Rouher, président du Conseil d'État. La portée en devient bien différente, selon l'interprétation qu'on donne à certaines expressions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle expose sous une forme très-saisissante les inconvénients qui résultent de ce qu'elle nomme notre « excès de réglementations. « Comment comprendre, dit-elle, que telle affaire communale, par exemple, d'une importance' secondaire, et ne soulevant d'ailleurs aucune objection, exige une instruction de deux années au moins, grâce à l'intervention obligée de onze autorités différentes ?» À vrai dire, la constatation de cet état de choses ne sera une révélation pour personne, et à peu près tous les administrés de Franèe savaient déjà à quoi s'en tenir là-dessus ; mais, de la part du chef de l'État, elle a une grande importance. Ces messages impériaux, proclamant de

temps à autre ce que chacun sait, rappellent un peu ce jeu connu de tous les enfants dont le refrain est : « Ce que vous avez dit tout bas, je le dirai tout haut ; » mais il n'en est pas moins vrai que dire tout haut, et dire de haut surtout, constituent un grand privilège, et il faut savoir gré à ceux qui en usent pour le bien public. Le Conseil d'État, on peut en être convaincu, mettra à faire l'enquête qu'on lui demande une ardeur que les réclamations incessantes des quarante mille communes de France n'auraient jamais su provoquer.

Certains esprits ardents et prompts à l'espoir ont vu dans la réforme, dont la lettre impériale indique plutôt la nécessité qu'elle n'en trace le programme, tout un avenir de décentralisation dont les résultats seraient incalculables. A les en croire, ce seraient, dans un temps fort rapproché, les affaires communales soustraites au contrôle de l'administration centrale et les onze autorités différentes remplacées par une seule autorité locale., plus active parce qu'elle sera plus directement intéressée à faire vite et bien ; ce seraient les maires émancipés, que, par une conséquence logique, on ne pourrait plus prendre en dehors du conseil municipal issu du vote des citoyens de la.

commune, parce qu'à leurs pouvoirs plus larges il faudrait donner une base plus large aussi et des conditions d'origine moins discutables; ce serait l'initiative individuelle , délivrée désormais de l'intervention incessante de l'administration , prenant un développement inconnu jusqu'ici chez nous; ce serait la commune indépendante devenue l'école pratique du citoyen d'un pays libre; ce serait. ce serait. Voyez la fable de Perrette et-du Pot au lait.

Dans une pièce bouffonne de Sheridan, intitulée le Critique, on assiste à la répétition d'une tragédie. Un grave personnage entre en scène, s'approche de la rampe, secoue la tête d'une façon significative et disparaît sans dire un mot.

L'auteur explique alors longuement au critique les mille choses que le public doit voir dans ce geste. « Veut-il vraiment dire tout cela?» dit le critique émerveillé. cc Sans doute , répond l'auteur, et bien d'autres choses encore, si vous saviez les comprendre. » Je suis un peu comme le critique de Sheridan , et je me demande « s'il y a vraiment tout cela) dans la lettre. Il me semble qu'elle s'attaque bien plus à la réglementation qu'à la centralisation proprement dite, et qu'il s'agit bien plus d'une simplification que d'une

réforme radicale. C'est bien se presser que de voir tout un changement des bases gouvernementales dans l'annonce d'une enquête ayant pour but « d'examiner avec attention chacun des détails de notre système administratif pour en retrancher ceux qui seraient superflus ». A quels signes précurseurs a-t-on reconnu que l'État était disposé à se relâcher de ses soins paternels pour nous en toutes choses ? N'est-ce pas hier encore qu'on voulait faire de la franc-maçonnerie une institution d'utilité publique, afin de la mieux contrôler? Parce qu'un homme signale la nécessité de faire de certaines réparations à sa maison,

en faut-il conclure qu'il la veut démolir et rebâtir de fond en comble ? Ne serait-il pas plus raisonnable, dans la circonstance présente, de supposer qu'au lieu de songer à détruire le système actuel on le veut rendre supportable afin de le pouvoir conserver f Les choses en sont venues là.

Mais quand même cette réforme, dont le pays a accueilli la promesse avec tant de satisfaction, ne devrait aboutir qu'à la simplification des rouages administratifs, quand elle se bornerait à abréger les délais qui accompagnent tout recours au pouvoir central, ce serait déjà un grand bienfait qui se ferait sentir dans la vie du plus obscur ci-

toyen ; car quel Français peut se vanter qu'il n'a jamais été et qu'il ne sera jamais solliciteur, sous une forme quelconque? Solliciter est un mot dont on pourrait donner, chez nous, la même déioition que certains grammairiens ont donné du -verbe : c'est un mot qui affirme que l'on est, que l'on a tu que l'on agit. Avez-vous un champ, une maison, une profession, un journal, un commerce ? Vous aurez un jour affaire à l'autorité, -et si vous faites de l'indépendance, ce sera à vos risques et périls. Peut-être vous faudra-t-il être un héros pour vous donner ce luxe-là. Le Français naît solliciteur comme il naît contribuable, "et ne peut échapper à ces deux infirmités de naissance que grâce au même malheur : une indigence complète — et encore ! Il se trouvera alors en face de l'administration de l'assistance publique qu'il lui faudra solliciter. Quel est celui d'entre nous qui n'a eu besoin un jour ou l'autre de l'appui de l'autorité pour l'exercice des droits les plus légitimes, et, la chose arrivant, qui n'a eu à se plaindre de ses lenteurs ? Un proverbe latin dit que celui-là donne deux fois qui donne promptement, on peut dire avec autant de vérité -que c'est refuser deux fois que refuser après une longue attente. Dût-on arriver en fin de compte

devant les mêmes juges, ce serait donc beaucoup que de faire le voyage plus vite. Sur les onze autorités dont parle la lettre impériale, qu'on en supprime une demi-douzaine ; ce sera déjà un beau bénéfice.

Et puis ne peut-il pas arriver ce qui se voit parfois pour ces maisons qui ont besoin de réparations dont je parlais tout à l'heure? Ne peut-il pas se faire qu'en cherchant de bonne foi le moyen de perfectionner un système essentiellement vicieux, on s'aperçoive qu'il n'est pas perfectible ?

L'opération que nécessite cette découverte quand il s'agit d'une maison, s'appelle, en architecture, reprendre en sous-œuvre ; c'est peut-être enpolitique comme en architecture, le plus sûr moyen de parvenir à couronner solidement l'édifice.

III

Je crois, Dieu me pardonne ! que je viens de faire de la politique sans m'en douter ! La politique se mêle facilement à tout dans un pays où le gouvernement se mêle de tout. Je ne sais trop même

si je vais pouvoir me défendre d'y toucher en disant quelques mots du décret qui vient d'établir ce que certaines gens ont nommé, un peu prématurément, la liberté de la boulangerie.'Ce n'est pas là la liberté complète, mais c'est du moins un si grand pas fait dans la bonne direction, qu'on peut franchement féliciter M. Rouher d'avoir heureusement clos par cette mesure un ministère dont le plus beau titre, à coup sûr, sera d'avoir inauguré en France la liberté du commerce. Dans cette voie, il n'est pas plus facile de s'arrêter que dans celle de la réglementation, et une émancipation en appelle une autre. J'ai exposé, il y a six mois à peine, la situation déplorable de la boulangerie parisienne, et le conflit que la nécessité d'y porter quelque soulagement avait provoqué entre le Conseil d'État et la Commission municipale de la Seine. Celle-ci, représentée par M. le préfet de la Seine, restait attachée aux vieilles idées de réglementation, tandis que le Conseil d'État proposait comme remède la liberté. C'est ce dernier qui l'a emporté. Il est juste d'ajouter qu'il avait de son côté une voix prépondérante, celle de l'Empereur, qui présidait .1 ui-même les séances dans lesquelles cette importante question fut débattue.

Cependant on se rappelle qu'à cette époque, et malgré quelques paroles dites par l'Empereur à l'ouverture du boulevard du Prince-Eugène, paroles qui furent diversement interprétées, le débat se termina momentanément par une concession insignifiante aux boulangers sur leur indemnité de fabrication. Les amiS de la liberté et du bon pain à bon marché durent croire que la réalisation de leurs espérances était indéfiniment ajournée. Il n'en était rien. Un décret daté du 22 juin déclare abrogées, à partir du 1er septembre prochain, «. les dispositions des décrets, ordonnances ou règlements généraux ayant pour objet de limiter le nombre des boulangers, de les placer sous l'autorité des syndicats, de les soumettre aux formalités des autorisations préalables pour la fondation ou la fermeture de leurs établissements, de leur imposer des réserves de farines ou de grains, des dépôts de garantie ou des cautionnements en argent, de réglementer la fabrication, le transport ou la vente du pain, autres que les , dispositions relatives à la salubrité et à la fidélité.

du débit du pain mis en vente. » Il faut lire le rapport qui accompagne ce décret et rénumération incroyable des entraves qu'il fait tomber pour comprendre combien est fatale la pente de

la réglementation, et combien, par la force des choses, l'immixtion vexatoire de l'autorité dans l'industrie privée avait réussi à rendre compliquée et onéreuse une chose aussi simple par ellemême que de fabriquer du pain et de le vendre à ceux qui ont envie d'en manger.

Mais il n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire de revenir à la liberté entière ; c'est encore là une de ces « îles escarpées et sans bords » dans lesquelles il est difficile de rentrer une fois qu'on en est sorti. Au reste, la vie, qu'elle soit publique ou privée, n'est qu'un vaste archipel de ces îles-là : la liberté, l'honneur, la vertu, le travail, la franchise, autant de rivages qu'il est fort malaisé de regagner. Pour en revenir à la boulangerie, l'émancipation, comme je le disais, n'est pas complète. « N'est pas échappé qui traîne son lien, » dit un proverbe plein de vérité, et nous traînons encore le lien de la taxe. Instituée par une loi, en 1791, elle ne saurait être abrogée que par une loi, et il faut pour cela la réunion du Corps législatif. En attendant, le ministre propose de substituer à la taxe officielle,' ce qu'il nomme une taxe officieuse. Chaque boulanger serait tenu d'afficher ostensiblement dans sa boutique, le prix auquel il lui convient de vendre le pain de

qualité ordinaire; l'autorité, de son côté, continuerait le travail qui lui a servi jusqu'ici de base pour établir la taxe officielle, et en proclamerait régulièrement le résultat comme parla passé. Seulement, cette taxe officielle n'aurait plus de caractère obligatoire, et servirait simplement d'élément de Comparaison pour l'acheteur. L'autorité, qui ne peut pas se déshabituer de nous guider et de nous éclairer en une matière qui semble pourtant de la compétence d'à peu près tout le monde, se chargerait, en outre, de « publier périodiquement les noms des boulangers vendant au-dessous du cours qui eût été fixé par la continuation du régime de la taxe officielle. » Est-ce assez de sollicitude ? Une mère qui sèvrerait son enfant n'y mettrait pas plus de ménagements.

Par un bizarre effet d'une mauvaise législation, il se trouve que jusqu'à l'abrogation légale par le Corps législatif de la loi de 1791, il dépendra de la municipalité parisienne de continuer ou de • suspendre à son gré pour Paris la taxe officielle.

D'après l'attachement qu'elle a manifesté pour les anciennes traditions de réglementation, on pourrait douter de son bon vouloir à cet égard ; il y a lieu d'espérer pourtant, depuis que la volonté de

l'Empereur est positivement connue, que la grâcp l'aura touchée.

On comprendra sans peine que les consommateurs ne profiteront réellement de la réforme qu'ils ont accueillie avec tant de satisfaction, que lorsque les derniers vestiges de l'ancien système auront disparu. La qualité est un élément trèsimportant dans la vente de toute marchandise, et aussi longtemps qu'il y aura pour le pain une taxe officieuse, les boulangers seront tentés de lutter à qui se tiendra le plus au-dessous de ce cours, soidisant normal,- quitte à fournir du pain de qualité inférieure. Le rapport de M. Rouhersur cette matière est, dureste, fort curieuxà lire : il est surtout remarquable par l'hommage que le ministre y rend à la liberté et à l'action féconde de l'initiative individuelle, action qu'il semble difficile d'enfermer, du jour qu'on en reconnait la vertu, dans les limites étroites des affaires commerciales.

Il est tel passage auquel il suffirait de changer un seul mot pour en faire un excellent considérant pour un projet de loi qui décréterait la liberté de la presse, au' lieu de celle de la boulangerie.

Qu'on substitue, par exemple, le mot journalistes au mot boulangers, et qu'on lise ceci : Le régime réglementaire a détruit chez les boulangers de

Paris les aptitudes et les propensions qui régnaient autrefois chez eux, et qui assurent encore un recrutement fécond aux autres capitales. Sous les mêmes influences, les jeunes boulangers de province ont perdu l'habitude de venir fonder à Paris des établissements. » Ou bien encore ceci sur la presse, — je veux dire sur la boulangerie : « Loin d'être une garantie d'ordre public, la réglementation de la boulangerie est une source de désordres et d'inquiétudes, car elle fait peser sur le gouvernement et sur les autorités locales une responsabilité redoutable qu'aucune prudence humaine ne saurait conjurer. » Espérons qu'un jour on comprendra que l'homme ne vit pas de pain seulement, et qu'on renverra l'excellent rapport de M. Rouher, ministre de l'agriculture et du commerce, au ministre de l'intérieur, pour être appliqué par celui-ci à la presse.

IV

C'est avec une certaine méfiance que j'ai ouvert, je le confesse, les volumes intitulés : Victor

Hugo raconté par un témoin de sa vie. Il me semblait voir dans cette publication, dont l'auteur anonyme était nommé tout haut par chacun, le désir d'éveiller l'écho après le bruit, de glaner là où l'on avait déjà largement moissonné, en un mot, d'exploiter à outrance le succès des Misérables. Ces souvenirs, écrits sous l'œil même de celui qui en est le héros, promettaient d'être une sorte d'auto-biographie, affranchie seulement, grâce à un anonyme affecté, de la modestie, vraie ou fausse, qu'impose ce genre de composition. Maintenant que j'ai lu, je ne voudrais pas encore dire que ma méfiance était complètement mal fondée, et la vie de Victor Hugo, racontée par un témoin qui est aussi un associé, n'est certes pas une biographie impartiale ; mais j'ai trouvé dans ce fouillis d'anecdotes tant de petits recoins charmants, dans ces souvenirs décousus tant de pages simples et gracieuses, qu'il me faut bien savoir gré à l'auteur de son travail, quel qu'en ait été le motif.

A ce mot de travail je m'arrête, ne sachant trop s'il peut s'appliquer à ces deux gros volumes, tant l'absence de prétention littéraire, et même de méthode, s'y fait sentir. Le ton en est fort inégal : tantôt on voit percer le désir de faire une

biographie sérieuse et régulière, comme dans les premiers chapitres où l'on apprend des détails généalogiques sans intérêt, et où l'on retrouve jusqu'à ce fameux Hugo, évêque de Ptolémaïde, qui figure dans les Misérables ; tantôt ce sont des commérages mis bout à bout avec un laisser-aller qui n'exclut pas un véritable talent de conteur, ou, mieux encore, des récits et des anecdotes d'enfance recueillis de la bouche de Victor Hugo, et pour lesquels il semble que ce soit lui-même qui tienne la plume. On sent que le témoin a entendu raconter tout cela vingt fois, et que les expressions en sont restées stéréotypées dans sa mémoire. Personne n'a dépeint les enfants avec plus de grâce que Victor Hugo ; aussi toute la portion du premier volume consacrée aux souvenirs de l'enfance est-elle ravissante. L'éducation des trois frères Hugo, leurs jeux et leurs travaux ; les camaraderies, les déménagements, un voyage en Espagne, les premiers essais littéraires, tout cela est décrit avec un charme qui tient surtout à lai vérité et au naturel. Ce sont de petits tableaux où le sujet n'est rien, mais qui, grâce aux détails, passent tout vivants devant les yeux du lecteur.

Il y a la description d'un certain jardin situé

aux Feuillantines, et dépendant d'un appartement que madame Hugo la mère avait loué, qui est incomparable. On redevient enfant en la lisant, et l'on se prend à songer avec une envie rétrospective au puisard desséché « qui était si bon pour faire la guerre, » à la balançoire sous les grands marronniers, à « ces recoins du jardin qui n'étaient pas cultivés du tout, vraies forêts vierges d'enfants, » et à la huche aux lapins surtout, avec ses trois gradins qu'on prenait d'assaut avec des échalas en guise de lances! Le lecteur le plus raisonnable ne pourra se défendre d'un regret de n'avoir pas été de ces parties de jeux qui se faisaient dans la remise de la maison, rue du Cherche-Midi, et dont la voiture du général Lucotte faisait les frais. « Cette voiture devenait un navire dont les uns furent les passagers et les autres les flots. La moitié se mettait dedans et l'autre moitié dessous, et aussitôt le roulis et le tangage commençaient. La voiture secouée dans tous les sens craquait et se disloquait. C'était ravissant; mais le général Lucotte tenait à la conservation de sa voiture, et il empêcha cette navigation orageuse en mettant des cadenas aux portières. Fallait-il être méchant, je vous le demande ?

Quand je pense que j'ai joué, moi aussi, à mon tour, dans des remises où il y avait des voitures, que je n'ai jamais songé à les transformer en navires, que nous nous bornions prosaïquement à les élever au rang de diligences, je ne puis me consoler! Regrets superflus ! aujourd'hui il n'est plus temps..:..

Que des critiques moroses trouvent ces détails puérils et irrespectueux pour le public, je les plaindrais, mais je ne saurais être de leur avis.

Tout au plus pourrait-on y voir une estimation un peu exagérée du personnage dont ils ont pour objet de mettre en relief les débuts ; mais, outre que dans l'espèce, comme on dit au palais, une petite teinte de fétichisme serait non-seulement excusable, mais respectable, il faut encore admettre que tout biographe a droit à un héros. Sans cela, il ne prendrait pas sa tâche au sérieux. J'ajouterai même qu'un esprit un peu minutieux est une condition de succès, car c'est par les détails seulement qu'on peut intéresser le lecteur. Dans les biographies littéraires surtout, où l'histoire des idées est le côté le pl uscurieux, les petits incidents sont très-utiles à noter, cette histoire-là ne se déchiffrant souvent que grâce à eux. Tous les jours on nous raconte dans les romans, sur des

personnages fictifs, des détails aussi insignifiants que ceux que recueillent les biographes les plus fervents, et nous les trouvons charmants par cela seul qu'ils nous semblent vrais ; si donc les biographes nous ennuient si souvent, il est évident qu'on doit s'en prendre à autre chose qu'à leurs récits trop minutieux.

Il faut qu'une biographie sincère soit bien inhabilement ou bien hostilement rédigée, si elle ne nous dispose pas en faveur de celui qui en est le héros. Comprendre, c'est pardonner, a dit, je crois, madame de Staël ; on pourrait ajouter, — et cela est consolant à penser — que, presque toujours, connaître c'est aimer. A l'égard de bien des gens, nous n'avons souvent d'autre raison à donner de l'affeclion qu'ils nous inspirent, que celle-ci : (c Je l'ai connu depuis son enfance ; » et cela suffit pour créer un lien très-fort sans sympathie naturelle, sans échange de services, quelquefois sans grande estime. Comment le même résultat ne se produirait-il pas, quand la connaissance se fait sans froissemejits possibles, avec les beaux côtés mis en évidence, et tous les défauts rejetés dans l'ombre ?

En ce qui touche Victor Hugo, ses fanatiques , trouveront dans le récit de son génie précoce et

de son énergique début de nouveaux sujets d'admiration, et ceux qui ne pardonnent pas au poëte de la Restauration et au pair de France sous Louis-Philippe, d'être devenu le coureur de popularité, le socialiste emphatique de 1848, ceuxlà mêmes qui gardent rancune à l'auteur des Misérables, subiront jusqu'à un certain point cette influence. Qui n'aurait dela sympathie, par exemple, pour ce persévérant travailleur, cet intrépide amoureux qui se marie à vingt ans avec une jeune fille lui « apportant deux mille francs en meubles, nippes et espèces, » et cela sans crainte que sa plume vaillante ne lui suffise pas pour nourrir femme et enfants, — mieux que cela, sans douter un instant de son propre courage ?

Cette juste estime de soi-même, cette confiance dans le triomphe définitif de la volonté, sont une leçon pour la génération actuelle, qui ne rêve « qu'avenir assuré » et « vie arrangée. » Les plus jeunes et les plus forts reculent aujourd'hui devant les menaces de la pauvreté, et se dérobent sans vergogne aux luttes de la vie. Comment s'étonneraient-ils de ne point parvenir où sont arrivés leurs aînés? Qui veut la sécurité doit renoncer à la victoire, car victoire suppose combat, et tout combat implique des chances de défaite.

Du reste, la fortune, on le sait, répondit comme elle se plaît à répondre à l'appel des audacieux. Le jeune ménage avait commencé avec mille francs de pension sur la cassette du roi Louis XVIII ; quelques années plus tard, Victor Hugo vendait 240,000 francs à un libraire le privilége d'exploiter ses œuvres pendant onze ans. Le poële -avait choisi la bonne part : l'amour et le travail; le reste lui fut surajouté.

Ce n'est pas là le seul enseignement qu'on pourrait tirer de ces souvenirs. Nos- jeunes novateurs, impatients contre le travail plutôt que contre la règle, y verront combien ce hardi chef d'école, dont on invoque l'exemple pour excuser toutes les insubordinations littéraires, fut patient jusqu'à ce qu'il se sentît fort. Celui que Chateaubriand appela « l'enfant sublime » fut, avant tout, un enfant très-laborieux. S'il s'émancipa de bonne heure, c'est qu'à l'âge où les autres débutent, c'était déjà un écrivain expérimenté.

En somme, il commença à peu près comme tout le monde, mais bien avant tout le monde, par l'admiration et l'imitation. De treize à seize ans il écrit des traductions de Virgile, d'Horace, de Lucain; des vers ossianiques selon la mode du jour, une tragédie en cinq actes, Irtomène, un

opéra-comique, et enfin un poëme de cinq cents vers ihtitulé le Déluge. Il s'essaye à tout, et ne se laisse décourager par aucun échec. A chaque nouveau cahier qu'il remplit, son goût s'épure, son talent s'affermit, et il brûle le cahier précédent. Sur la première page d'un de ces cahiers conservés il a écrit : les bêtises que je faisais avant ma naissance, et au-dessous on voit un œuf contenant une chose informe et horrible, et au bas le mot oiseau. En effet, ce n'était encore là. qu'un embryon de poëte.

L'auteur de Victor Hugo raconté a donné quelques pièces de vers extraites de ces cahiers juvéniles, et tout un mélodrame en trois actes intitulé Inez de Castro. J'avouerai, quitte à donner une triste idée de ma perspicacité, que je n'y ai rien vu de remarquable, pas une expression vraiment originale, pas un seul vers un peu frappant. Je n'y ai trouvé à admirer que le jeune âge de l'auteur, — mais c'est déjà beaucoup. Ce désir d'incarner sa pensée, ce tourment de produire, à un âge où la plupart des esprits ont de la peine à concevoir même, est un sûr indice de puissance future, la marque distinctive de ceux qui seront un jour des créateurs.

Je n'ai guère parlé que du premier volume de

ces souvenirs ; le second raconte les travaux dramatiques, les succès et les tribulations de théâtre de Victor Hugo depuis Cromioell jusqu'aux Burgraves. Il y a là une foule d'anecdotes, les unes connues, les autres nouvelles, toutes racontées sans façon, qui amuseront à peu près tout le monde. Les uns y retrouveront les souvenirs des luttes de leur jeunesse; les autres, l'image d'un temps qui, si rapproché qu'il soit de nous, ne ressemble en rien à celui-ci. Tout cela mène jusqu'en 1841. A cette date Victor Hugo devint académicien, et par conséquent se trouva dans une des catégories où il était permis au roi Louis-Philippe de choisir des pairs de France. Sa vie politique commençait. L'histoire de cette nouvelle existence doit faire l'objet d'une autre publication, à ce que nous dit l'auteur.

C'était habilement choisir son point d'arrêt. A cet endroit-là, il y a, pour ainsi dire, bifurcation, et les lecteurs se sépareront. Pour mon compte, je suis heureux que dans cette'première partie de son œuvre l'auteur n'ait pas dépassé la période pendant laquelle j'ai pu le suivre avec un trèsgrand plaisir et une sympathie entière.

10 AOUT 1863.

Les amis de la Paix. — Les prisonniers mexicains. — Le maréchal Forey et Montesquieu. — Les souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique (1S54-1855) par M. Ernest Vigneaux. — Le Dictionnaire de' la langue française de M. Littré.

1

Il y a quelques années, - on serait tenté de dire il y a quelques siècles - avant la guerre de Crimée, bon nombre d'honnêtes gens, qui étaient aussi des gens éclairés, croyaient fermement à l'avènement prochain de la paix universelle. La guerre, selon eux, était un reste de barbarie que les moins jeunes de nos contemporains pouvaient espérer de voir disparaître. La justice et la clémence devaient se donner la main, et la force déposer son glaive. Le lion se coucherait parmi

les agneaux, et le sommeil des agneaux n'en serait pas troublé. En supposant que quelques nuages s'élevassent entre les peuples, que de légers

dissentiments vinssent troubler l'harmonie générale, les nations européennes, comme les enfants d'une même mère, s'adresseraient pour les dissiper à un conseil de famille — un conseil amphictyonique-quiarrangerait tout. Ce futlà unbeau rêve auquel le canon mit fin. Ces excellentes personnes firent des discours, des brochures, des congrès même; pendant quoi, le reste du monde se mit à faire la guerre, — qui dure encore. Que sont-ils devenus ces aimables prophètes ? Comment ont-ils supporté le démenti de dix ans donné àleur science divinatrice ? Où cachent-ils aujourd'hui leur confusion ? - Ils ne se cachent point; ils n'éprouvent pas de confusion. Sauf quelques forcenés pacifiques, quelques débonnaires enragés, les amis de la paix sont maintenant les amis de la Pologne ou les amis du Mexique ; ils ont été les amis de l'Italie, et l'on sait comment toutes ces amitiés-là se prouvent. Ils n'ont pas changé, vous diront-ils, ils aiment encore la paix, mais ils ne la veulent pas boiteuse ; ce qu'ils demandent, c'est cette bonne paix solide, durable, qu'on scelle avec le sang, et qui ne s'obtient que par une guerre universelle. Qui veut la fin, veut les moyens, et ils ont enfin pris leur parti des moyens. La guerre, disent-ils aujourd'hui, est, sans doute, une affreuse

calamité, mais quand elle est faite pour assurer la tranquillité, elle peut avoir du bon. C'est encore et toujours une chose impie, selon eux, que de dire, comme certaines gens, que la guerre retrempe les nations et que les peuples qui gardent trop longtemps la paix pourrissent dans leur repos comme des vaisseaux qui ne prennent point la mer, mais il y a des devoirs pénibles qu'il n'en faut pas moins remplir, et la mission de la France, mission qu'elle a de tout temps consciencieusement cherché à accomplir, est d'achever la pacification du monde à coups de baïonnette — vivement. M. lemaréchalForeyn'a-t-ilpas menacé de poursuivre partout où ils se réfugieraient, les Mexicains ennemis de leur pays, qui a se montreraient sourds à sa voix conciliatrice ? » La conciliation, on le voit, peut parfois emprunter la voix du canon.

On ne parle que de guerres, et il ne s'agit plus que de savoir combien on en fera à la fois. Ira-t-on chez les uns avant d'être revenu de chez les autres ? Pour rendre la paix à la Pologne faudrâ-t-il renoncer à tranquilliser déniti vementleMexiquef Voilà, même pour les soi-disant pacifiques, la seule question à l'heure qu'il est, et il ne m'appartient, ni de la résoudre, ni de la discuter ici.'

Je constate seulement la disposition belliqueuse du public, même de ce public sage et calculateur qui régit la Bourse. Il a vendu ses rentes et ses actions, et il est prêt désormais à tous les sacrifices pour affermir le repos du monde. Il a assuré ses fils contre la chance du recrutement, et il enverra des soldats où l'on voudra pour délivrer et civiliser l'univers; seulement, il demande qu'on refasse ensuite la carte de l'Europe de façon à être tranquille à tout jamais, après la guerre et la baisse générales, — quand il sera rentré dans ses valeurs. En attendant, chacun la refait à son idée, cette malheureuse carte. Le remaniement est un jeu, fort à la mode aujourd'hui, auquel on joue tout seul, comme au solitaire ou au baguenaudier — une sorte de patience politique qui fait passer le temps tout en donnant l'air important.

La réussite, c'est quand on est parvenu, en ôtant à chaque puissance étrangère quelque chose qu'elle voudrait garder, et en lui donnant en échange quelque chose qu'une autre ne veut pas céder, à faire qu'il reste une Pologne, une Grèce, une Hongrie, et la France avec la fameuse frontière qu'on sait. On arrive à ce résultat par des combinaisons très-curieuses et très-variées. Par exemple, on prend à l'Autriche la Gallicie, et, en échange, on

lui enlève la Vénétie. Je me trompe, ce n'est pas cela qu'on fait d'abord (c'est comme au baguenaudier, quand on commence à désenfiler le mauvais anneau, cela ne vient jamais bien).

Voiet ce que c'est : on donne Constantinople aux Grecs, on refoule les Turcs en Asie, et on leur donne la Russie. ce n'est pas encore cela, je crois. C'est très-difficile enfin, mais je sais que, de toute façon, pour gagner il faut faire la guerre, et qu'à peu près tout le monde en a pris son parti.

J'ai dil ce que sont les pacifiques; quant aux enthousiastes, ils sont prêts à faire face à tout.

Ils iront partout, et ils ne reviendront de nulle part; de Varsovie à Rome, du Mexique à la Cochinchine, ils sont de force à tout délivrer et, au besoin, à tout asservir. Ils feraient passer les mers à nos soldats, comme l'a dit si bien le maréchal Forey, rien que pour montrer aux gens le drapeau de la France, c parce qu'à cette vue l'ennemi tombe vaincu, ou s'enfuit honteusement. 1 Ah! que Henri Heine avait donc raison de dire que tout Français vient au monde avec un pantalon garance!

Cette préoccupation générale ne laisse que peu de place à d'autres pensées. On en retrouve par•

tout la trace dans la conversation comme dans les journaux, et en prenant la plume, je me vois à peu près forcé, si je veux parler de ce qui occupe le public, de choisir entre ces deux sujets : le Mexique et la Pologne. Mon choix n'est pas douteux, et même, en y réfléchissant, je ne crois pas avoir le droit de choisir. La Pologne est un terrain tout brûlant, et la littérature qu'il produit ne se compose guère que de pamphlets politiques - cris de détresse ou plaidoyers passionnés- tandis qu'on pourrait garnir tout un rayon de bibliothèque, avec les livres nouveaux sur le Mexique ancien et moderne. Au Mexique, le premier acte de notre intervention est joué, et on peut le juger; de plus les prisonniers de Puebla commencent à arriver. C'est le moment, ou jamais, d'en parler..

J'espère qu'on les recevra bien, ces pauvres prisonniers. J'aime à croire qu'on leur fera éprouver la générosité de la France, et qu'on ne leur en parlera pas trop, selon notre habitude.

C'est avec regret que j'ai vu quelques fonctionnaires commencer à attaquer cette note-là dans leurs discours de réception aux vaincus , ce qui pourrait donner à ceux-ci l'idée singulière que la France se croit généreuse parce qu'elle fait

des prisonniers. S'ils allaient se figurer que la menace du maréchal Forey de « passer au fil de l'épée » toute la garnison de Puebla, si elle ne se rendait pas à discrétion, n'était pas une simple figure de rhétorique chez un général exaspéré par une résistance inattendue, ce serait à en mourir de honte! Comment eût-on fait, bon Dieu ! pour passer au fil de l'épée une garnison de vingt-mille hommes ? Si une pareille hyperbole n'était hideuse, elle serait grotesque. Je voudrais encore qu'on ne félicitât pas trop vivement ces étrangers taciturnes et réservés de leur bonheur de venir en France. Si je dis cela, c'est que j'ai entendu bon nombre de gens s'extasier sur la chance heureuse qu'avaient ces Mexicains d'échanger leur pays contre le nôtre. Je suis trop bon Français, moi-même, pour ne pas reconnaître qu'on est toujours heureux de venir en France, fût-ce par le chemin de l'exil ou de la défaite ; mais les étrangers ne savent pas toujours apprécier leur bonheur. Enfin, j'ajouterai que la délicatesse de l'hospitalité exige peut-être que nous leur cachions, autant que possible, les journaux où se trouvent les proclamations du maréchal Forey à leurs compatriotes. Des gens qui ont tenu en échec l'armée française pendant plu-

sieurs mois, et dont la défaite a été célébrée, à tort ou à raison, comme un triomphe glorieux pour nos soldats, pourraient à bon droit s'étonner de la façon dont cette défaite y est représentée.

Ils se demanderaient peut-être pourquoi l'on a tant chanté victoire pour la prise de Puebla, si cette place s'est rendue avec une facilité « extraordinaire dans les fastes de la guerre, » et ils pourraient voir dans cette contradiction une jactance de Peau-Rouge attachant fièrement des chevelures ennemies, à sa ceinture, tout en traitant de chiens les vaincus. Il serait bon aussi, si nous voulons entretenir des relations amicales avec ces prisonniers qui sont aujourd'hui nos hôtes,, de leur dérober, si faire se peut, la connaissance du rapport de M. Budin, receveur général et commissaire spécial du Trésor, en mission au Mexique. Ce n'est pas seulement parce que ce fonctionnaire propose de séquestrer toutes les propriétés foncières appartenant aux Mexicains hostiles à notre intervention, — proposition adoptée avec empressement par le maréchal commandant; ce n'est pas parce qu'il veut (chose extraordinaire dans les fastes de l'intervention amicale) qu'on soumette à la même mesure la propriété mobilière, en ajoutant pourtant, avec

une magnanamité naïve, cette clause : « autant que ce genre de propriété pourra être saisi;» ce n'est pas à cause de tout cela qu'il faut tâcher de faire oublier cet incroyable rapport et la mesure qui l'a suivi, car enfin, on laisse aux rebelles (est-ce bien là le nom qu'il faut donner à ces ingrats), l'argent de poche, ce qui est bien assez, et même trop, on en conviendra, pour des Mexicains hostiles à l'intervention française. Non !

s'il faut à tout prix tâcher de faire oublier ce document, c'est à cause de la phrase malencontreuse que voici : « Le nombre de ceux qui sont venus se placer sous le drapeau loyal de la France -est relativement grand, si nous considérons que les révolutions dont ce malheureux pays a été le théâtre, pendant plus de quarante ans, ont éteint tout sentiment moral et perverti toutes les notions du juste et de l'injuste. » Cette remarque profonde de M. Budin doit donner à réfléchir à tout le monde. Si les révolutions éteignent tout sentiment moral chez les peuples, où devonsnous en être, nous autres, qui sommes en révolution , non depuis quarante ans, mais depuis soixante-quinze ans ? Les Mexicains devront-ils en tirer la conclusion que nous avons perdu toute notion du juste et de l'injuste ? Mais ce n'est pas

tout : si les Mexicains sont à ce point pervertis, que vaut, au point de vue moral, leur adhésion dont on fait tant de bruit ? Et ces populations qui se pressent au-devant de nous dans un a délire de joie, » qui font pleuvoir sur notre armée des couronnes de fleurs, et qui acceptent avec enthousiasme pour chefs ceux qui ont appelé l'étranger à leur aide, ont-elles conservé le sens moral intact en dépit des révolutions ?

Nousavons trop l'habitude de dénigrertous ceux à qui nous croyons avoir rendu service. Je ne sais quelnomilfaut donner à cette vilaine propension; ce n'est pas de l'ingratitude, c'est clair, —mais, par de certains côtés, cela y ressemble. Tombe-t-on donc si bas pour être notre obligé ? Les Grecs, les Italiens , les Mexicains , ont subi tour à tour les mépris qui suivent nos bienfaits, et la Pologne n'y \* échappe peut-être que grâce à notre abandon.

Tout cela est si embarrassant que je suis tenté de quitter le Mexique d'aujourd'hui, pour dire quelques mots du Mexique d'il y a huit ans. J'y trouverai l'occasion de parler d'un livre qui a paru il y a quelques mois, et que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt : Les souvenirs d'un prisonnier .de guerre au Mexique, 1854-1855, par M. Ernest Vigneaux.

Cette date de 1854 indique tout d'abord qu'il ne s'agit pas ici de l'intervention française d'aujourd'hui. M. Vigneaux a fait partie de l'expédition de M. de Raousset-Boulbon contre la Sonora, et il raconte avec beaucoup de verve, et de jugement aussi, cette aventure, — une des plus hasardeuses et des plus folles des temps modernes. Il a été prisonnier des Mexicains, il a vécu longtemps avec eux, et il a appris à les connaître etàlesaimer.

Leurs défauts — assez apparents, du reste — ne sont pas niés; mais il croit que c sous cette lèpre, il y a un corps vivace et sain. » D'ailleurs, M. Vigneaux a les meilleures raisons du monde pour croire à la générosité et à la douceur du caractère mexicain. De cette petite troupe d'aventuriers étrangers, débarqués en armes sur le sol mexicain avec des projets de conquête bien avérés, un seul, le chef, fut mis à mort : les autres purent retourner librement dans leur patrie. Dans quel pays de l'Europe eût-on rencontré une pareille clémence? Si ce livre de M. Vigneaux n'était pas un hommage à la vérité, il aurait encore sa raison d'être comme ex-voto.

M. Vigneaux a une théorie qui me séduit un peu, je l'avoue. Cette théorie. lui a inspiré son livre, et, chose moins heureuse pour lui, à ce

qu'il me semble, elle a influé jusqu'à un certain point sur sa vie. Il aime les aventuriers, et il leur croit une mission à remplir dans ce monde.

a Tant qu'il restera, dit-il, des territoires déserts à exploiter, des races déchues ou caduques à régénérer, le monde à peupler enfin, ce rôle revient de droit aux aventuriers. Eux du moins conserveront le principe de l'indépendance dans le désert et celui de l'autonomie dans les lieux habités; c'est-à-dire celui de la justice partout.

Eux seuls pourront enfin servir les intérêts réels de l'univers entier en sauvegardant ceux de la colonie, au lieu deles soumettre égoïstement à une métropole aussi rapace qu'inintelligente le plus souvent. » Si M. Vigneaux n'est pas un aventurier lui-même, il est du moins aventureux à l'excès, aventureux.par instinct, il l'avoue, et ne sachant pas se défendre de x l'irrésistible attrait du mouvement. » Il fallait bien avoir en effet la passion des aventures pour s'embarquer avec M. Raonsset-Boulbon en qualité de secrétaire. Il est vrai que M. Vigneaux avait vingt-cinq ans, et que depuis cinq années déjà il était en Californie, pays où rien ne semblait impossible à cette époque-là.

Le titre de secrétaire, du reste, donnerait une très-fausse idée des fonctions de M. Vigneaux à

bord de la Belle, petite goëlette de dix tonneaux, qui portait le nouveau Cortez à la conquête du Mexique. Elles consistaient surtout à servir d'intermédiaire et d'interprète entre les hommes du petit équipage, raccolés un peu au hasard au dernier moment, et venus de toutes les parties du monde pour se quereller sur cette coquille de noix que menaçaient tant de périls. « Il arrivait fréquemment, dit-il, qu'après avoir dégagé les communications qui m'étaient faites des jurons et des invectives, il ne me restait plus rien à traduire, ce qui constituait pour un truchement la position la plus saugrenue du monde. »

Et il ajoute qu'il comprit dès lors pourquoi la tradition avait fait naître la guerre au pied de la tour de Babel! Tout ce petit voyage est raconté avec un rare naturel , et je le recommande à ceux qui aiment les histoires d'aventures vraies.

Ces folles équipées deviennent tous les jours plus rares, et c'est peut-être heureux; mais elles ont pour le lecteur un charme toujours nouveau auquel les esprits les plus positifs ne résistent pas.

M. Vigneaux, qui raconte avec une grande simplicité les faits, montre un véritable talent de portraitiste dans le chapitre qu'il consacre aux trois aventuriers qui ont successivement menacé

laSonora : Walker, Pindray et Raousset-Boulbon.

Le caractère de ce dernier, curieux mélange de faiblesse et d'audace, est tracé demain de maître, et ressort tout vivant de la lecture du livre.

Quant à Pindray, le moins connu des trois en France, c'est un personnage un peu byronien que je soupçonne M. Vigneaux d'avoir trop idéalisé. C'était un mauvais sujet dans tous les sens du mot, qui ne quitta l'Europe qu'à la suite d'aventures d'où son honneur n'était pas sorti sauf, pour me servir de l'expression très-indulgente de M. Vigneaux. Mais la légende, on le sait.

passe volontiers à ses héros quelques faiblesses, voire même quelques délits, et le nom de Pindray, ce bandit beau comme Apollon et fort comme Hercule, qui, en plein dix-neuvième siècle, n'eut d'autre ambition que celle de suivre le cours de ses passions, est légendaire pour les « vieux Californiens » — car il y a déjà de vieux Californiens, des anciens qui se rappellent le temps jadis, qui se souviennent d'il y a quinze ans !

On sait comment finit l'expédition de RaoussetBoulbon, et comment il mourut. Depuis sa mort on a assuré, et M. Vigneaux croit que c'est avec raison, que son but en cherchant à s'emparer du • Mexique, n'était point d'aider ou d'encourager un

mouvement démocratique contre la tyrannie de Santa-Anna, mais bien de préparer un trône pour un prince de la maison d'Orléans. M. Vigneaux repousse toute complicité dans un pareil projet.

Il ignorait complètement, dit-il, cette arrièrepensée de son chef, et tout en pardonnant, en sa qualité d'ex-secrétaire, la mystification projetée, il se félicite que cette tentative ait échoué. Si ce qu'il dit à ce propos du caractère mexicain est vrai, il y a de quoi nous faire réfléchir aujourd'hui.

« Ce peuple, dit-il, est républicain, ce peuple est patriote, il aime l'étranger, mais l'étranger libre et prêt àse faire Mexicai n. Le Mexicain tient à sesinstitutions dont on lui enlève le bénéfice, il tient à son autonomie qu'il a su conquérir. Et comment s'y serait-on pris pour fonder une monarchie ? Au moyen de quelque fantasmagorie de suffrage universel, comme celle dont Santa-Anna donna plus tard le spectacle, on aurait, avec l'argent du clergé, soudoyé la populace, intimidé la bourgeoisie; la centralisation administrative, fonctionnant derrière un rideau de baïonnettes, aurait travaillé de gré ou de force la pâte électorale; les alcades auraient effrontément pollué l'urne du scrutin, et puis on aurait dit avec emphase : « Le Mexicain, délibérant dans sa sagesse et son indé-

pendance, désireux d'échapper aux désordres d'une liberté sans frein, a acclamé roi, à l'unanimité, Pierre ou Paul ! » Et cet élu de la nation, nous aurions été chargés de le soutenir mèche allumée sur son trône sans cesse attaqué ! D « Un gouvernement monarchique implanté par nous au Mexique y aurait maintenu ce qui faisait son malheur. Il eût conservé la centralisation comme gage de bonne administration ; il eût conservé l'armée comme gage d'ordre; il eût respecté les privilèges du clergé, sous prétexte de respecter la religion, et ceux des traitants étrangers sous prétexte de ménager l'Europe. Nous n'aurions fait, en réalité, que substituer nos ambitions à d'autres, et, faute de pouvoir nous appuyer sur l'élément démocratique, nous eussions simplement continué le passé, avec un peu plus d'ordre peut-être, j'entends de compression, mais sans fruit d'avenir ni pour le peuple, ni pour nous. »

En recommandant le livre de M. Vigneaux à mes lecteurs, j'ai eu en vue non-seulement de leur procurer une lecture intéressante, mais aussi de rappeler un souvenir qui doit disposer en faveur des Mexicains, trahis à leur tour par la fortune. Cette revue est un peu une réclame, je ne

m'en cache pas; je quête de la bienveillance: Pour les pauvres prisonniers, s'il vous plaît !

n

Grâce à des circonstances particulières que chacun se rappelle, je n'ai pas à m'excuser de ce que je viens maintenant enlretenir mes lecteurs d'un ouvrage qui, par son importance même, se trouve en dehors de la critique courante. Ce n'est pas faire de l'érudition que de parler du Dictionnairedela langue française deM. Littré, carlenomde M. Littré est devenu tout à coup populaire, et c'est aujourd'hui un écrivain à la mode par le fait de monseigneur l'évêque d'Orléans (1). « Plût à Dieu, s'écriait Job au milieu de ses épreuves, plût à Dieu que mon adversaire eût écrit un livre ! Je le porterais sur mon épaule et je me l'attacherais comme une couronne. » J'ignore comment les choses se passaient dans la terre de Hus, et du temps de Job, mais je sais que si M. Littré, au lieu d'être le plus modeste des savants, eût voulu faire parler

(1) Voir la Causerie du 10 mai.

de lui à Paris en 1863, il aurait dû émettre le même vœu. Une accusation précise, venant provoquer un jugement impartial, sera toujours, du reste, un bienfait pour les calomniés et les persécutés de tous les temps. Malgré son récent échec à l'Institut, les tribulations de M. Littré ne se peuvent comparer à celles de Job, et son adversaire n'a écrit contre lui qu'un modeste pamphlet, mais il n'en est pas moins vrai qu'il serait en droit de le considérer comme une couronne et d'en remercier M. Dupanloup. Le petit factum clérical qui a empêché son élection à l'Académie française a plus fait pour sa célébrité — je ne dis pas pour sa gloire — que tous ses travaux, si précieux qu'ils soient.

Son nom, respecté dans le monde savant et lettré comme celui d'un érudit qui est foncièrement un homme de bien — un cc saint qui ne croit pas en Dieu », a-t-on dit avec esprit, — son nom était à peu près inconnu en dehors d'un cercle d'élite.

Qu'avaient à faire les oisifs et les mondains avec le traducteur d'Hippocrate, l'auteur de l' Histoire de la langue française? Son dictionnaire même, dont ils auraient tant besoin pourtant, courait risque de passer inaperçu, en ce qui les concerne.

Aujourd'hui c'est différent, et M. Littré a eu son

jour de notoriété parisienne tout comme s'il était un héros, un grand criminel ou un acrobate. C'est au point que ce serait manquer même à son devoir de chroniqueur, dans le sens le plus frivole du mot, que de ne pas accorder un peu d'espace — bien qu'il s'agisse d'un dictionnaire — à cette popularité soudaine venant s'ajouter à une estime méritée. J'ajouterai qu'il m'est très-doux personnellement de pouvoir concilier l'accomplissement d'un devoir avec l'expression d'une profonde et respectueuse admiration.

M. Sainte-Beuve a montré sa déférence pour le sentiment général en publiant dans le Constitutionnel trois articles sur M. Littré, où la biographie intime tient au moins autant de place que l'appréciation des œuvres (1). Il y dit tout ce que le public peut désirer savoir, et un peu plus, à mon avis, que le public n'est en droit de demander sur le cpmpte d'un homme vivant. On sait combien les biographies littéraires de M. Sainte-Beuve sont admirables dans leur minutieuse fidélité : couper un cheveu en quatre est une opération grossière à côté de celles qu'il pratique parfois avec'une dextérité et des ménagements incompa-

(1) Voir le Constitutionnel des 29 juin, 6 et 7 juillet.

rables. Il n'est pas de nuance si délicate qu'il ne sache la faire revivre, ni de trait si ténu qu'il ne trouve moyen de l'accuser avec une netteté microscopique. Je renvoie donc les curieux à ces articles qui ne laisseront aux futurs biographes que bien peu de chose à dire. Je n'y emprunterai rien. Autant ces notices détaillées me semblent précieuses et respectueuses dans leur minutie même, quand il s'agit des morts, autant elles me gênent et me paraissent indiscrètes quand les vivants sont en scène.

L'idée que celui qui en est le sujet les pourra lire me cause un malaise indéfinissable — fort gratuit assurément dans la plupart des cas, vu qu'il est peu d'hommes quine s'en estiment flattés. La preuve en est, qu'il ne manque pas de gens qui les font sur leur propre compte sous forme de Mémoires ou de Souvenirs. Pourtant il semble que la mort qui ennoblit tout, soit nécessaire pour relever tous ces menus détails de la vie privée. Tant que l'homme est parmi nous, quelques traits généraux qui indiquent son origine et sa carrière, — comment il est arrivé et d'où il est parti, — suffisent comme histoire personnelle. Il est difficile dans une biographie très-détaillée, si respectueux qu'on veuille être, de ne pas dire de certaines choses que

le personnage principal ne se soucie pas d'apprendre au public, et d'autres qu'on n'eût point osé lui dire à lui-même. Il y a là une sorte d'inconvenance, quoi qu'on dise. Quand M. SainteBeuve nous apprend que lagrand'mèredeM. Littré était ce une femme acariâtre, une mégère, » il ne fait pas plaisir à celui-ci ; aussi M. Littré a-t-il protesté poliment: « C'était, dit-il, une bonne femme et une excellente ménagère, mais qui ne s'accorda pas avec son beau-fils, voilà tout. »

D'un autre côté, quand M. Sainte-Beuve écrit, à propos de M. Littré : «Son visage creusé et sombre, son air noirâtre, qui, de profil, me rappelle parfois celui de Lamennais, n'est nullement désagréable quand il s'anime et qu'il y passe un rayon, » on ne peut pas se dissimuler qu'il donne à entendre très-clairement que « l'air noirâtre » de son héros est désagréable quand il n'y passe pas un rayon. Or, on ne dit pas ces choses-là devant les gens, si dénués de prétentions qu'ils puissent être. Cette fois, ce n'est pas M. Littré qui protestera, c'est le lecteur. Ce que je dis là vient à propos de M. Sainte-Beuve, mais ne s'adresse pas particulièrement à lui ; le réalisme nous envahit tous les jours davantage,\_et il ne se met nulle part plus à l'aise que dans la biographie. La

notice deM. Sainte-Beuve, malgré les petits défauts que je lui reproche, est à la fois une analyse très-intéressante des nombreux et remarquables travaux de M. Littré, un aperçu impartial de ses opinions philosophiques, et un juste hommage rendu à son caractère. Elle le lave complétement de l'accusation portée contre lui par M. Dupanloup au sujet du Dictionnaire de Médecine de Nysten.

M. Littré, chargé de revoir ce Dictionnaire, aurait, au dire de M. l'évêque d'Orléans, substitué partout ses opinions philosophiques à celles de l'auteur, et altéré ainsi l'esprit de l'œuvre primitive tout en se couvrant du nom de Nysten. Voici le fait : ce dictionnaire appartient au libraire M. Baillière, qui le fit refaire de fond en comble, à ce point qu'il voulut même ôter le nom de Nysten ; M. Littré s'y opposa : « H faut laisser, dit-il, le nom de son premier rédacteur ; il ne faut pas effacer toute trace des hommes nos devanciers. » C'est ce scrupule qu'on a transformé en un acte de mauvaise foi. Mais j'oublie que je dois parler de l'œuvre, non de l'homme; arrivons au Dictionnaire.

J'ai longtemps cru que le plaisir que j'éprouvais à feuilleter un dictionnaire, même à l'âge où la linguistique ne peut offrir aucun attrait, provenait d'un goût qui m'était tout particulier,

mais j'ai acquis la certitude qu'il n'en est rien, et que si ces gros livres ne passént pas généralement pour être d'une lecture très-attachante, c'est que fort peu de gens ont le courage de leurs goûts. Pour ma part, quand mon œil parcourt ceslongues colonnes de mots si bien rangés, qui ont tant servi, et qui serviront encore tant à des usages si divers, quand je vois ces mots où dort une si puissante musique, je me sens saisi d'une émotion respectueuse, et je songe involontairement à ces beaux vers de Longfellow, écrits dans l'arsenal de Springfield, qui commencent ainsi : « Voici l'arsenal! Du sol à la voûte s'étagent les armes brillantes semblables aux tuyaux silencieux d'un orgue gigantesque. » C'est un arsenal, en effet, qu'un Dictionnaire, arsenal silencieux où la force inerte attend un maître qui lui donne la vie et la voix. Le Dictionnaire de M. Littré est à la fois un arsenal et un musée, car il combine le dictionnaire de l'usage avec le dictionnaire historique, le présent avec le passé, la définition avec l'étymologie ; il donne aux mots leur état civil et leur généalogie.

Jusqu'à présent nous n'avons rien eu de comparable à ce grand ouvrage. Le dictionnaire ordinaire de l'Académie, qu'on a beaucoup trop critiqué, est un dictionnaire de l'usage, c'est-à-dire

qu'il ne contient que les mots de la langue parlée ou écrite de nos jours. Il n'admet, ni ceux qui n'ont pas encore droit de bourgeoisie dans la littérature, ni ceux qui sont tombés en désuétude ; il ne s'occupe pas des étymologies. De plus, la dernière édition de ce dictionnnaire remonte à 1835; il aurait, en conséquence, grand besoin d'être revu.

Le néologisme marche trop vite de nos jours pour qu'on puisse impunément en tenir si peu de compte, et tel mot dont la légitimité était fort contestée en 1835 est reconnu aujourd'hui par tout le monde, même par les académiciens. Le dictionnaire d'une langue vivante est une œuvre qui ne peut jamais être finie, car tout ce qui est vivant change. Du reste, dès son apparition on a signalé de nombreuses lacunes et imperfections dans le dictionnaire de l'Académie. M. Pautex les a relevées dans un volume intitulé Errata du Dictionnaire de l'Académie, et d'autres, à leur tour, ont montré que M. Pautex est lui-même incomplet.

L'Académie française, on le sait, a entrepris aussi sur une échelle immense un Dictionnaire historique de notre langue dont le premier fascicule a paru en 1858. Ce dictionnaire, dont Charles Nodier eut, je crois, la première idée, recherche les mots dans le lointain le plus obscur du passé, en ra-

conte les variations et les vicissitudes, et les illustre (pour me servir d'un mot que bien des académiciens ne me pardonneraient pas) par de nombreux exemples. Cepourrait être une œuvre magnifique; malheureusement, elle a le très-grave défaut de ne pas exister. Depuis cette première livraison'de 368 pages, donnée après de longues années, le public n'a rien vu venir. Seulement, on a pu calculer que si l'ouvrage était continué dans les mêmes proportions il se composerait de 76,000 pages, soit d'à peu près80 volumes. Iln'ya que desimmortels pour entreprendre de semblables travaux !

Pendant qu'à l'Académie de trop nombreux et de trop illustres collaborateurs se gênaient réciproquement — parce que là où chacun a le droit de se faire entendre, personne ne parvient à se faire écouter — un seul homme concevait le plan d'un ouvrage infiniment plus pratique, et, mieux encore, l'exécutait. Il est vrai que cet homme était doué pour cela de facultés et de connaissances spéciales. M. Littré non-seulement possède les langues classiques et la plupart des langues modernes de l'Europe, il est encore versé dans la basse latinité et la langue romane, d'où est sorti le français. Le plan qu'il s'est proposé, quoique complexe, est très-net, et il ne s'en

est pas écarté d'une ligne. C'était peut-être là le plus difficile. Ainsi qu'il le dit fort bien dans sa préface: « Un plan, quand il apparaît à l'esprit, le séduit et le captive, il est tout lumière, ordre et nouveauté; puis, lorsquevientl'heure d'exécution et de travail, lorsqu'il faut ranger dans le cadre et dans les lignes régulières qu'il présente la masse brute et informe des matériaux amassés, alors commence l'épreuve décisive. Rien de plus laborieux que le passage d'une conception abstraite à une œuvre effective. D M. Littré a nonseulement effectué ce passage laborieux, il est arrivé, comme composition, au terme de son travail. Il ne s'agit plus que de mener à bonne fin la correction des épreuves et l'impression, tâche laborieuse pour laquelle il a dû se donner des collaborateurs. Cinq livraisons — c'est-à-dire à peu près le quart de ce magnifique ouvrage — ont déjà paru, et l'on peut espérer que le public le possédera en entier vers la fin de 1866.

Comme conception et comme direction, M. Littré a le droit de dire que son Dictionnaire est « œuvre particulière et d'un seul esprit. » C'est, comme je l'ai dit, un compromis entre le dictionnaire ordinaire qu'on appelle le dictionnaire de l'usage et le dictionnaire historique.

Pour emprunter l'excellente définition donnée dans la 'préface, « il embrasse et combine l'usage présent de la langue et son usag-e passé, afin de donner à l'usage présent toute la plénitude et la sûreté qu'il comporte. »

L'érudition n'est ici qu'un instrument, et ce qu'elle apporte de savoir historique est employé à compléter l'idée de l'usage, idée généralement trop restreinte. Chaque article du Dictionnaire se divise en deux parties : la première, celle du présent, comprend la prononciation (indiquée d'après un système convenu), la spécification grammaticale du mot, ses différentes acceptions actuelles, appuyées d'exemples d'auteurs classiques et modernes, des remarques grammaticales quand l'emploi du mot offre quelques difficultés, enfin les synonymes; la seconde partie, celle du passé, donne des exemples de l'emploi du mot pris dans un grand nombre d'auteurs depuis le dixième jusqu'au seizième siècle (époque où commence la période classique) ; l'étymologie, indiquée ou discutée ; enfin, ce qui est d'un grand secours pour l'étymologie, les congénères romans du mot quand il en a : l'espagnol, l'italien, le provençal. Onle voit, rienne saurait être plus complet.

Pour la classification des divers sens d'un même

mot, M. Littré a suivi un système qui, à première \* vue, parait singulier, mais qui est fort logique et dérive naturellement du plan principal qui consiste à rattacher le présent au passé de la langue.

Le Dictionnaire de l'Académie, ainsi que tous les autres dictionnaires de l'usage, donne pour première signification d'un mot celle qui est la plus usitée; M. Littré donne en premier lieu la signification la plus ancienne, et la fait suivre, dans l'ordre de leur filiation, par les autres. On conçoit combien cette méthode est supérieure. Un mot peut avoir plusieurs acceptions très-diverses, et ces acceptions peuvent sembler, au premier abord, n'avoir entre elles aucun lien ; cependant le lien existe, car il n'y a rien de fortuit dans la création d'un mot, surtout dans des langues de formation secondaire comme le français, et les significations ne s'engendrent pas au hasard.

Aussi, une fois l'acception première posée, on verra, comme le dit M. Littré, que « les significations dérivées, qui deviennent le fait et la création de générations successives, s'écartent du point de départ, mais ne s'en écartent que suivant des procédés qui, développant tantôt le sens propre, tantôt le sens métaphorique, n'ont rien d'arbitraire ni de désordonné. u

Prenons un exemple entre mille. Quel lien aperçoit-on au premier abord entre ces deux locutions: « J'avouerai ma faute, » et, « Je vous avouerai de tout? » Dans la première, avouer veut dire confesser, dans la seconde, il veut dire approuver. Ouvrez le dictionnaire de Littré, et vous trouverez : « Avouer. 1° Dans le langage de la féodalité, faire vœu à un supérieur, le reconnaître pour seigneur. 2° Par extension et dans le langage actuel, avouer une personne, approuver ce qu'elle a fait en notre nom : Je t'avouerai de tout. Ap- prouver, ratifier, en parlant des choses. Des moyens que l'honneur avoue. 3° Reconnaître qu'une chose est ou n'est pas. Avouer sa faute.

4° Reconnaître comme sien. Avouer un enfant. »

J'ai dû abréger, mais on voit comment, d'après cette méthode, la lumière se fait. On retrouve jusqu'à l'étymologie : A et vouer. Ajoutons que ce n'est pas un caractère permanent, pour une signification, que d'être laplus usuelle ; en cela, comme en toute autre chose, le temps opère bien des changements.

Dans la composition d'un dictionnaire de l'usage contemporain (et chez nous l'usage contemporain est un vaste domaine qui s'étend depuis Malherbe jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sur un

espace de plus de deux cents ans), il y aura toujours une certaine difficulté à tenir un j uste milieu entre l'archaïsme et le néologisme. Sur ces deux points M. Littré se montre très-libéral. Il n'enterre un mot que lorsqu'il est bien mort. Il croit, avec raison, qu'il n'est pas toujours facile de savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Il suffit quelquefois, ditil, de changer de cercle ou de province pour trouver tout vivants des termes qu'on croyait enterrés depuis longtemps. Puis les mots ont le rare privilège de revenir parfois à la jeunesse.

Philaminte et Bélise trouvaient que le mot solliCitude était trop vieux et puait étrangement son ancienneté ; nous le trouvons très-bon. Enfin, quand un mot est décidément hors d'usage, M. Littré le notera encore, s'il a quelque valeur, ou s'il n'a pas d'équivalent dans la langue moderne, « non sans quelque espérance que peut-être il trouvera emploi et faveur, et rentrera dans le trésor commun d'où il est à tort sorti. »

Quant au néologisme, M. Littré lui prête de certaines origines si gracieuses, qu'on sent qu'il sera indulgent pour lui quand il se présentera avec de bonnes raisons. Je cite encore, car on ne saurait mieux dire : « Tandis que le fond même se modifie, arrivant à la désuétude de certains

mots par la désuétude de certaines choses, et gagnant de nouveaux mots pour satisfaire à des choses nouvelles, le sens esthétique, qui ne fait défaut à aucune génération d'âge en âge, sollicite, de son côté, l'esprit à des combinaisons qui n'aient pas encore été essayées. Les belles expressions, les tournures élégantes, les locutions marquées à fleur de coin, tout cela qui fut trouvé par nos devanciers s'use promptement, ou du moins ne peut pas être répété sans s'user rapidement et fatiguer celui qui redit et celui qui entend. Il faut donc, par une juste nécessité, que les poëtes et les prosateurs innovent. Ceux qui, pour me servir du langage antique, sont aimés des cieux, jettent, dans le monde de la pensée et de l'art, des combinaisons qui ont leur fleur à leur tour, et qui demeurent comme les dignes échantillons d'une époque et de sa manière de sentir et de dire. »

J'aurais bien d'autres choses à ajouter, si je m'en croyais, sur cet admirable ouvrage; mais il faut finir. Je dirai seulement que sous le rapport de la typographie il ne laisse rien à désirer. Quand il s'agit d'une dictionnaire, c'est-à-dire d'un livre qui doit offrir un recours prompt et facile, il est trés-important de pouvoir y chercher sans peine et y lire sans fatigue.

10 AOUT 1863.

Sibylle et mademoiselle La Quintinie.

1

Je regrette beaucoup de n'avoir pas parlé plus tôt du dernier roman de M. Feuillet : Sibylle. Ce n'est pas seulement parce que je me trouve aujourd'hui en présence d'une sixième édition, — ce qui est un reproche à ma ponctualité de critique, — c'est aussi, et surtout, parce que je me vois à peu près forcé maintenant, dans l'examen que j'en ferai, de lui adjoindre le livre qu'il a provoqué : Mademoiselle La Quintinie, par George Sand. Ma tâche s'en trouve singulièrement compliquée. Les critiques, et à leur suite le public, ont si bien pris l'habitude, dans leurs appréciations, de mettre ces deux ouvrages en regard, ou, pour ■ mieux dire, dos à dos, que celui qui parlerait au-

jourd'hui de l'un sans mentionner l'autre, semblerait Vouloir se dérober à la grandeur du sujet qu'ils traitent tous deux. S'il en est ainsi, c'est tout d'abord parce que l'auteur de Mademoiselle La Quintinie l'a voulu. Dans sa préface, il s'autorise du succès de Sibylle pour reprendre ce qu'il a tant de fois, dit-il, essayé : « de réhabiliter le roman et l'élever à l'état de thèse. » Son livre, d'après son propre dire, est une réponse à celui de M. Feuillet, et cela se voit de reste. Il a toutes les qualités, bonnes et mauvaises, particulières aux œuvres d'imagination écloses au feu de la polémique. C'est un roman assez négligemment conçu et inégalement mené, mais c'est une thèse vigoureuse éloquemment défendue. Je crois que George Sand eût pu, sans outrecuidance, s'autoriser de succès qui le touchent de beaucoup plus près que ceux de M. Feuillet pour entreprendre une fois encore ce que j'appellerai, pour me conformer à sa définition, le roman-thèse. A vrai dire, il n'a fait que cela toute sa vie. L'amour, le socialisme, l'art, le théâtre, la musique, la science, lui ont fourni tour à tour des thèses où le polémiste ne s'est jamais effacé que très-imparfaitement derrière le romancier, et il a toujours recueilli les applaudissements de nombreux lecteurs. C'est

une nature essentiellement prédicante que la sienne : des dissertations éloquentes tempérées par des descriptions admirables, voilà le fond de ses romans. Les nombreux textes qu'il a commentés lui ont permis de prôner successivement toutes les vertus et de prêcher toutes les révoltes ; mais il n'a jamais cessé d'être dogmatique à travers ses variations infinies. Oserai-je le dire? J'ai toujours retrouvé dans le talent de George Sand quelque chose du prêtre. Il y a d'abord le dogmatisme, comme je viens de le dire; puis une certaine fougue froide , une crudité presque biblique parfois dans l'expression, une ignorance singulière des rapports habituels de la famille, enfin, une sorte d'impudeur hautaine de parti pris, érigée en devoir et en vertu. Cette robe de docteur, relevée souvent si audacieusement, a toujours affecté en retombant des plis de soutane.

Rien donc ne semble plus naturel que de recevoir de la main de l'auteur de Lélia un roman de controverse; mais pour M. Feuillet, c'est autre chose. En écrivant cette histoire mignarde et un peu puérile de Sibylle, voulait-il réellement provoquer un adversaire comme George Sand, et pensait-il soulever de graves questions? Songeaitil même qu'il allait mettre à la mode pour

quelque temps chez nous le roman religieux?

A-t-il pris à ce point au sérieux ces succès de petit-collet qui lui ont valu un place si agréablement équivoque dans les boudoirs orthodoxes, et son c apostolat de bonne compagnie, » que louait l'autre jour M. Vitet en pleine Académie, s'exercera-t-il dorénavant en faveur du dogme, comme il s'est exercé jusqu'ici en faveur des convenances?

Je ne puis croire qu'il ait eu de si hautes visées.

Je supposerais plus volontiers qu'il a tout bonnement cherché — et trouvé, grâce à un esprit trèsingénieux, — un sujet à peu près neuf chez nous, qui devait convenir merveilleusement au demimonde religieux — je veux dire au monde demireligieux — où se recrute principalement son public. On sait l'histoire de cette femme qui, tout en respirant avec délices le parfum d'une rose, s'écriait : a Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! » Une telle perversité est fort rare, et les admiratrices de M. Feuillet sont bien plus dans le vrai, quand elles se félicitent, en lisant ses petits proverbes scabreux, de ce que ce soit là de la vertu. Sibylle, malgré quelques passages un peu vifs (tout juste assez pour que la mère n'en permette pas la lecture à sa fille), peut, à la rigueur, s'appeler un bon livre: de là son succès, et

M. Feuillet a bien assez d'esprit pour l'avoir prévu.

Quoi qu'il en soit, George Sand a répondu par un coup de- canon à cette petite fusée élégante; il faut donc bien la discuter sérieusement. Sans cette riposte, on n'en parlerait plus; elle se serait éteinte sans bruit après avoir atteint à des hauteurs inespérées dans le ciel académique, et s'y être épanouie un instant pour laisser retomber sur la tête de l'auteur sa brillante pluie d'étoiles éphémères.

Je ne veux point cependant, à propos de ces deux livres, rechercher les origines du roman religieux ou son avenir dans notre pays. Le roman religieux, si j'en entreprenais l'histoire, me mènerait bien trop loin, et il ne me serait même pas possible, en un pareil sujet, de passer tout de suite au déluge. Le premier de tous les romans religieux, et le plus émouvant, n'est-il pas celui qui s'est passé dans ce beau jardin, arrosé de quatre fleuves, qui se nommait l'Éden? N'est-ce pas de celui-là que la vieille comtesse de Salisbury, ignorante et sceptique comme une vraie grande dame du siècle dernier, disait, si j'ai bonne mémoire : « Je l'ai commencé, mais j'ai trouvé « l'homme » si peu gentleman, et j'ai été si révoltée de son procédé indélicat, que je l'ai

laissé là. » Depuis l'histoire de cette première lutte entre les deux premiers amants, subissant jusque dans le paradis terrestre des- influences contraires, — l'un voulant rester dans l'obéissance aveugle et la foi, et l'autre, en proie au désir de savoir et de devenir semblable aux dieux, cueillant à l'arbre de vie le fruit de la connaissance du bien et du mal, — depuis cette histoire, le monde n'a cessé de produire des livres dans lesquels le conflit des sentiments religieux entre gens qui s'aiment a joué le principal rôle.

Je n'entreprendrai pas d'en dresser la liste, même dans notre pays et dans les temps modernes.

Avec un instant de réflexion chaque-lecteur re-

trouvera bien des noms dans sa mémoire. Je ne comprends donc pas que des critiques aient pu saluer dans ces livres l'avènement d'un nouvel élément dans la littérature romanesque, et encore moins que, à ce propos, un auteur ait songé à réclamer pour lui-même,commel'afaitM. Alexandre Weill, la priorité d'invention du roman religieux.

Hélas ! il y a longtemps qu'on l'a dit, les anciens ont tout pris ! Ils ont même dit ce que je viens de répéter là. Ce qui n'empêche pas qu'on pourrait, aujourd'hui encore, écrire un roman sur la même - donnée que Sibylle et Mademoiselle La Quintinie,

et se montrer neuf et original. Que M. Weill essaye!

Il faut admettre pourtant que le roman religieux, proprement dit, est extrêmement rare chez nous, et que dans les ouvrages qu'on ne peut classer rigoureusement sous ce titre, le sentiment religieux est un élément que nos romanciers négligent assez généralement. Chez les Anglais, au contraire, il se retrouve dans toutes les fictions, comme il se mêle en réalité à presque toutes les vies anglaises. On ne le réserve pas pour la controverse, on ne le fait pas apparaître comme un gladiateur pour combattre dans les grandes solennités seulement; il préside à tout, inspire et domine tout. Sans parler des romans qui appartiennent strictement à l'école méthodiste ou puritaine, ou de ceux qui sont écrits pour propager le puseyisme ou néo-catholicisme anglais, qu'on lise les livres qui sont dans toutes les mains, les romans de Dickens, Thackeray, George Eliot, madame Gaskell, miss Yonge, et de tant d'autres plus obscurs, partout on remarquera que les opinions religieuses des principaux personnages sont indiquées. Cela est fait très-sommairement parfois, mais toujours clairement. L'auteur ne sera peut-être pas très-orthodoxe lui-même,

il pourra laisser deviner en lui le libre penseur; mais il ne considérera jamais la croyance religieuse de ses personnages comme un de ces traits secondaires qu'on peut, impunément pour l'intérêt, laisser dans l'ombre. Cela vient tout bonnement— qu'on me pardonne ce lieu commun — de ce que le roman, en tout pays, peint les mœurs.

En Angleterre, quand on connaît les gens, on connaît généralement leur manière de voir en religion; chez nous, l'uniformité apparente satisfait à peu près tout le monde.

S'il n'est pas très-audacieux de dire que le roman peint ordinairement les mœurs d'un pays, il ne l'est guère davantage, je pense, d'avancer que la critique, qu'elle soit juste ou erronée, est assez généralement l'expression de l'opinion publique; or, l'auteur de Mademoiselle La Quintinie assure que la critique en France a longtemps prononcé que la « recherche de fidéal religieux n'était pas du domaine du roman et qu'il fallait l'exclure comme .étrangère, intempestive et pédantesque. » Mais pourquoi donc cela, quand dans un pays voisin on la trouve toute naturelle?

J'en vois deux bonnes raisons : la France est un pays catholique, et elle est un pays irréligieux.

Chez nous, la foi et l'indifférence répoussent égale-

ment la discussion. Pour les uns, elle est coupable, pour les autres, elle est oiseuse. Je sais qu'il se trouve aujourd'hui des gens pour nier l'indifférence en matière de religion, et George Sand, tout le premier, dans sa préface, dit le problème religieux « posé dans tous les cœurs, dans tous les esprits, dans toutes les réunions, dans toutes les solitudes, dans toutes les familles. »

J'ai grand'peur qu'en écrivant ainsi il n'ait succombé à cette tentation commune à tous les producteurs de croire qu'ils répondent à un besoin public. De l'indifférence religieuse en France les preuves surabondent. C'est grâce à elle que dans un pays où des milliers de catholiques ne croient pas tout ce que l'Église enseigne, il ne se produit pas un seul schisme. On ne brise pas brutalement un joug auquel on sait se dérober si facilement, et on ne se sépare pas d'une Église à laquelle la coutume permet de n'accorder ni l'adhésion du cœur, ni même la pratique extérieure. Ces innombrables sectes des pays protestants, — manifestations volontaires de luttes et de scrupules intérieurs - qui prêtent tant à rire à nos soi-disant catholiques, prouvent au contraire, d'une façon irrécusable, la sincérité du sentiment religieux.

Plus il y a de lumière, mieux on distingue la va-

riété des nuances. Celui qui verrait dans ces diversités d'opinions un symptôme d'amoindrissement de la foi pourrait dire avec autant de raison qu'une balance est défectueuse et i mparfaite, parce que ses plateaux s'abaissent sous le poids du moindre grain de sable. Chez nous, la conscience religieuse est une balance rouillée dont les plateaux, majestueusement immobiles, attestent l'impuissance. Le doute qui s'affirme ou qui interroge serait un hommage auprès de cette insouciante conformité.

L'auteur de Mademoiselle La Quintillie t par exemple, prétend, et avec raison je crois, que beaucoup de catholiques éclairés se refusent à croire au dogme des peines éternelles et à un diable « rival et ennemi de Dieu, éternellement vivant, éternellement mauvais, éternellement puissant, possesseur et roi absolu d'un incommensurable abime où toutes les âmes coupables de l'univers doivent, revêtues de leurs corps, subir éternellement des supplices sans nom, sans que Dieu veuille ou puisse faire grâce. » Il ajoute que « beaucoup d'ecclésiastiques autorisent ce refus intérieur, et la protestation douloureuse des âmes délicates. » Croit-il, si le problème religieux était réellement posé dans tous les cœurs et dans

tous les esprits, comme il le prétend, que cette protestation ne se feraitpas jour, et que l'opinion publique n'absoudrait pas le scandale en faveur de la sincérité? Mais non ! il le dit lui-même, on garde le silence, parce qu'on trouve « bon que les paysans, les enfants et les femmes soient menés par la peur. » Supposez un pareil état de choses en Angleterre ou en Amérique, et vous aurez bientôt une secte s'intitulant les non-infernistcs, ou de tel autre nom que vous voudrez, dans laquelle les nouveau-nés à leur baptême renonceraient à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, mais dans un tout autre sens que ne l'entend l'Église.

Je ne nie pas que des catholiques éclairés et d'éminents libres penseurs n'aient agité, chacun de son côté, dans ces derniers temps, avec une ardeur nouvelle, des questions que la génération précédente avait comparativement négligées; mais les masses, les gens du milieu, me semblent inébranlables dans leur ignorance et leur incuriosité. Nos mœurs me fourniraient mille exemples d'indifférence religieuse allant presque au mépris. J'en veux prendre deux seulement, et je les choisis précisément dans cet acte du mariage qui joue un si grand rôle dans les deux romans qui nous occupent.

On peut dire qu'à peu près tout le monde aujourd'hui, sauf dans les rangs tout à fait inférieurs du peuple, se marie à l'église; pour cela il faut que les époux soient munis, l'un et l'autre, d'un billet de confession : de tous ces hommes qui l'obtiennent, combien en est-il qui ne se sont jamais confessés depuis leur sortie du collège, et qui ne recommenceront jamais après leur mariage?

Parmi ceux-là en est-il beaucoup qui montrent le moindre scrupule ou la moindre répugnance — sauf celle qui vient de la paresse — à demander ce billet parce qu'ils ne croient ni au mérite de la confession, ni à l'efficacité de l'absolution ?

Combien y a-t-il de prêtres qui voient là une occasion d'exhortation ou de reproches? S'ils se laissaient alleràpareille chose, on s'en étonnerait, je pense, autant que de voir un afficheur de bans se permettre des objections à la mairie. Autre exemple : dans les mariages mixtes, l'Église catholique ne prête son ministère (et d'assez mauvaise grâce encore, car, dans ce .cas-là, le mariage ne se fait pas à l'autel) qu'à la condition que les enfants à naître seront élevés dans la religion catholique. Cependant, que voyons-nous presque toujours? Les fils suivant la religion du père, les filles, celle de la mère. C'est chose généralement

convenue avant le mariage. L'époux catholique n'a donc pas considéré la promesse faite à son.

Église comme tout autre engagement; il la traite, comme on traite les promesses qu'extorque la violence ou la mauvaise foi. La résistance ne serait-elle pas plus respectueuse ?

On trouve dans Sibylle, comme dans Mademoiselle La Quintinie, le récit des tourments d'un cœur qui veut rencontrer une sympathie complète de croyance chez l'être aimé; là s'arrête la ressemblance. Dans le livre de M. Feuillet, c'est la jeune fille catholique qui convertit son fiancé incrédule, tandis que, chez George Sand, c'est l'amoureux libre penseur qui l'emporte; Sibylle est une histoire maniérée, qui ne manque pas d'un certain charme mou et un peu efféminé ; Mademoiselle La Quintinie, avec tous ses défauts, est une œuvre essentiellement virile. Cela n'étonnera personne.

Il faut cependant, quoi qu'on fasse, finir par séparer ces deuxlivres.Je commence par M. Feuillet, le premier en date. Mademoiselle Sibylle de Férias. Voilà, tout d'abord, une chose qui me plaît chez M. Feuillet : on est à peu près sûr d'être en bonne compagnie avec lui! Il est vrai qu'il a cela de commun avec beaucoup de ses confrères.

Si le respect des titres et de la naissance était

banni du resté de la terre, on le retrouverait dans les volumes de nos romanciers modernes. De même que pour un concierge, le locataire du premier étage est de droit « monsieur le comte »; de même M. Feuillet accorde le privilège des plus beaux noms à ceux qu'il met au premier rang dans son estime. L'héroïne s'appelle donc mademoiselle de Férias, le héros, M. le comte de Chalys (ces y bien placés font admirablement); une jeune femme dévouée et vertueuse se nomme Blanche de Guy-Ferrand, duchesse de SauvesBlanchefort, et la vieille gouvernante irlandaise elle-même, étant une personne de grand mérite, descend naturellement des rois d'Irlande; par contre, la dévote vulgaire, à la religion étroite et grossière, est la fille d'un « mince hobereau »; sa nièce, qui tourne fort mal (peut-être parce qu'elle n'a pas de particule à son nom), se nomme tout bonnement Clotilde Desrozais, et quant à l'athée de l'histoire, il est affublé du nom à la fois bourgeois et grotesque de Gandrax, — vrai nom de cuistre, s'il en fut. C'est bien fait 1 pourquoi ne croyait-il pas en Dieu ?

Mademoiselle Sibylle de Férias est prise au berceau par M. Feuillet, et accompagnée par lui avec amour à travers tous les incidents de son

enfance, sur lesquels nous passerons plus rapide-

ment. C'était une enfant volontaire et emportée qui pleura un jour pour avoir une étoile, et qui entra en fureur à une autre occasion, parce qu'on ne la laissa pas monter sur un cygne pour faire le tour du lac. On peut voir là, si l'on veut, la recherche de l'idéal à la façon des enfants, et c'est sans doute ce que M. Feuillet a voulu indiquer.

Mais Sibylle est élevée par un grand-père et une grand'mère très-raisonnables, et M. le marquis de Férias la corrige si bien de ses emportements, qu'un jour vient où il suffit de lui dire : « Sibylle, vous voulez monter sur le cygne ! » pour qu'elle s'apaise. A ce propos, M. Feuillet dit avec raison qu'une sévérité juste n'éloigne pas les enfants.

« Une mère, dit-il, peut châtier bravement sa fille coupable, sans courir l'horrible risque d'en être haïe. » Jusque-là, rien de mieux; mais il ajoute : « Il y a dans le cœur d'un petit enfant le même sentiment de profonde justice que dans l'âme d'une grande nation. » Je ne sais si c'est cet éloge, fait en passant, du gouvernement paternel, cette comparaison des peuples avec des enfants indociles qu'il faut châtier bravement, qui m'a mis de mauvaise humeur tout au début du livre, mais il est certain que j'ai lu avec beaucoup d'impa-

tience les conversions nombreuses qu'opère Sibylle dès son âge le plus tendre. Elle convertit son institutrice protestante, « spiritualise »'son curé, ramène à son mari une jeune femme égarée par un sentiment coupable, et refait même l'éducation de sa grand'mère trop mondaine, gâtée par soixante ans de frivolité parisienne.

C'est trop de succès, en conscience, pour qu'ensuite il lui faille mourir pour amener son amoureux à croire en Dieu. Les amoureux sont pourtant bien faciles à convertir — pour un peu de temps!

Toutes ces conversions s'obtiennent sans raison, d'une façon sentimentale, par de petits coups de théâtre dont les proverbes de M. Feuillet lui ont appris le secret. C'est très-gracieux, mais, en somme, peu concluant. L'abjuration de miss O'Neill, la gouvernante protestante, s'opère surtout d'une façon inexpliquée. C'est une personne chez laquelle le curé lui-même reconnaît a un grand développement de lumières et une fermeté de principes contre lesquels il avait eu la modestie de ne pas engager la lutte ; D pourtant, un jour, à la suite d'une leçon de catéchisme que fait le curé à sa jeune élève Sibylle, miss O'Neill se décide tout à coup à faire, elle aussi, sa première

communion. Il s'agissait, dans cette leçon, de la Réforme et de la naissance du protestantisme.

M. Feuillet a eu la maladresse de donner le discours qui produisit tant d'effet, et la maladresse plus grande encore de le faire précéder de ce préliminaire : « Le curé s'exprima ainsi, avec ce mélange de simplicité et d'élévation qui était devenu de jour en jour l'accent de son langage. »

Je doute que ce morceau, quelque élevé et simple que le juge M. Feuillet, puisse servir deux fois, et miss O'Neill sera la seule protestante qu'il convertira jamais. Je crois donc inutile de le reproduire ici; mais je dirai, en passant, que la naïveté que je viens de signaler n'est pas la seule à laquelle l'auteur de Sibylle se laisse aller. J'en ai rencontré de tout à fait inattendues chez un écrivain aussi expérimenté. Ainsi, lorsque Sibylle et Raoul de Chalys se rencontrent et s'aiment à première vue, il s'arrêtera dans son récit pour faire la réflexion suivante : « Ces coups de foudre de la passion qui s'expliquent par des affinités et des harmonies mutuelles d'une puissance impérieuse sont des exceptions sans doute; mais ces exceptions ne sont pas très-rares, et il suffit qu'elles se produisent dans lavie réelle pour justifier le roman, qui est précisément l'histoire

des sentiments exceptionnels, et pour lui prêter l'intérêt et la dignité du vrai. » En voilà bien long pour expliquer et se faire pardonner ce que tous les romanciers se sont permis depuis le commencement des siècles. Et puis, ce n'était donc pas vrai ce que vous nous racontiez tout à l'heure, monsieur Feuillet ? Je m'en doutais bien ; mais il ne fallait pas nous le dire vous-même.

Comment voulez-vous, après cela, que nous prenions au sérieux ces marionnettes dont vous nous faites voir les fils, et que nous nous intéressions à leur amour que vous reconnaissez avoir inventé ? Elles ne sont donc pas vivantes, même pour vous ?

Non ! elles ne sont pas vivantes, si gentilles qu'elles puissent être parfois, et elles ne font pas illusion un instant. Avant de convertir les autres, Sibylle, toute jeune qu'elle est, a elle-même à lutter contre le doute. Son scepticisme d'enfant est très-finement raconté. L'idéal qu'elle se fait du prêtre, — idéal auquel n'atteint nullement le brave curé qui aime à dîner au château, à faire sa partie de billard et à savourer sa tasse de café; le dégoût que lui inspire le culte idolâtre des dévotes de village, avec leur Bon Dieu de cire, leurs médailles rivales et leurs fleurs de papier,

tout cela est naturel ; mais ce qui l'est moins, ce qui ne prouve rien surtout, c'est la façon dont elle rentre dans le droit chemin. Un bateau est jeté à la côte : le curé, ce curé qui lui semblait si matériel, s'élance dans une embarcation, et vole, sans souci de sa vie, au secours des naufragés. Il revient sain et sauf; Sibylle se précipite dans ses bras avec enthousiasme, et, dès le lendemain, demande à reprendre ses leçons de catéchisme.

Or, dans le bateau que montait le curé, il y avait trois matelots qui risquaient leur vie comme lui, et qui ramaient bien mieux; pourquoi Sibylle ne songe-t-elle pas à leur demander leur religion? S'ils eussent été juifs, aurait-elle dû embrasser le judaïsme ? M. Feuillet écrit toujours, malgré lui, des proverbes.

Sibylle va à Paris et y rencontre Raoul ; ils s'aiment à première vue, grâce à un petit souvenir d'enfance qui les a prédisposés au coup defoudre. Bien que le but de M. Feuillet soit de prouver la nécessité d'une parfaite communauté de sentiments et de croyances entre époux, il ne s'attarde pas dans les préliminaires. Les amoureux se voient quatre fois : — je me suis donné la peine de les compter — une fois à l'Opéra, une autre fois au bal, et deux fois devant témoins, 81.

dans une visite du matin ; puis le mariage est arrêté. fi. Raoul lui-même sentait que la franchise et le respect ne lui permettaient pas de retarder beaucoup plus longtemps la déclaration officielle de ses sentiments, et il s'apprêtait à con<■ férer avec madame de Guy-Ferrand sur les voies et moyens les plus propres à conquérir par-devant notaire le cœur, la main et les cheveux d'or de mademoiselle de Férias. » Ce n'est pas plus sentimental que cela, et l'on sent bien que la perte de cet amour ne devrait pas faire mourir. Cependant Sibylle ne goûtait pas une « pure félicité » !

Elle s'inquiétait de savoir quels étaient, en matière de foi, les principes de M. de Chalys. « Dans cette âme aussi austère que tendre, la passion ne pouvait étouffer les principes. » Son incertitude ne dure pas longtemps. A'un dîner chez madame de Guy-Ferrand, Raoul se laisse aller à dire « qu'il ne saurait prier un Dieu auquel il a le malheur de ne pas croire ». Là-dessus Sibylle s'évanouit et le mariage est rompu. Les amoureux se retrouvent; mais Raoul ne veut faire aucune concession, Sibylle se refuse à épouser un athée, et enfin, dans une promenade nocturne pendant laquelle ils s'égarent dans les bois, elle prend un refroidissement dont elle meurt. Raoul,

en la voyant mourir, se convertit, et ils sont fiancés in extremis par le curé. Raoul reste auprès des vieux parents de Sibylle, et n'est désormais connu dans le pays que sous le nom du fiancée de mademoisellp., - ce qui n'est vraiment pas une carrière pour un jeune homme de trente ans.

Il n'y a rien de vraisemblable dans cette catastrophe. M. Feuillet, qui se pique de connaître les usages du grand monde, devrait savoir qu'un homme bien élevé ne va pas, à propos de bottes, dans un dîner, proclamer des opinions, — quelles qu'elles soient, - qui doivent scandaliser tous les convives. M. le comte de Chalys n'avait probablement pas la prétention d'épouser cette demoiselle pieuse du faubourg Saint-Germain sans aller à l'église, ce qui lui aurait coûté, je pense, tout autant que de refouler momentanément son athéisme intempestif. Cet athéisme, du reste, est assez peu conséquent, car plus tard il s'écrie : a Je crois fermement que les souffrances du doute sont saintes, et que penser à Dieu, y penser toujours, même avec désespoir, c'est l'honorer et lui plaire.) En tout cas, ce n'est pas le nier; et il ne valait guère la peine alors d'afficher hors de propos un matérialisme douteux qui coûte si cher.

Je suis convaincu, quant à moi, qu'avec un peu

de cette religiosité sentimentale que les amoureux les plus sceptiques ont toujours à leur service, les choses se seraient arrangées avec Sibylle, -.e" si elle ne se fût pas enrhumée. Ne se quitter jamais même après la mort, et recommencer son amour là-haut, quelque part, dans une étoile peut-être.

quel incrédule n'a trouvé cela un jour?

En résumé, cette petite histoire est factice d'un bout à l'autre, dans le fond comme dans les détails, ce qui n'exclut pas le joli, et même le spirituel parfois. L'espace me manque pour relever les nombreux passages où M. Feuillet, en cherchant à être gracieux et léger, tombe dans le faux complet. Je ne puis cependant me refuser le plaisir de citer,à l'appui de mon dire, les lignes suivantes, qui racontent la façon dont Sybille, l'infatigable réformatrice, faisait l'éducation de sa grand'mère.

Le lecteur doit se rappler que cette grand'mère a soixante ans passés et qu'elle a toujours vécu dans le monde.

f A de rares intervalles, elle la retenait chez elle le soir : elle l'avait abonnée à quelques recueils périodiques, et lui faisait des lectures à. sa portée. Il ne pouvait entrer dans la pensée de Sybille d'entreprendre radicalement l'éducation de cette intelligence où toutes les bases man-

quaient; elle essaya simplement de glisser à la surface de ce chaos léger et flottant quelques notions précises sur les objets que le mouvement de la civilisation parisienne ramène chaque jour dans la conversation. Elle avait remarqué que sa grand'mère, comme toutes les mondaines évaporées de sa sorte, péchait moins par la disette d'idées que par le vague de la pensée et l'impropriété de l'expression; elle s'ingénia à lui définir nombre de mots dont elle l'entendait se servir à tort et à travers comme une corneille ; en lui clarifiant la langue, elle lui mit plus de lumière et plus de justesse dans l'esprit. Elle s'efforça enfin assidûment de lui faire franchir la distance qui sépare le bavardage de la causerie. »

Que pensez-vous de cette jeune fille'-qui clarifie la langue de sa grand'mère, et qui lui met à soixante ans de la justesse dans l'esprit? Ne pourrait-elle rendre quelques services à M. Feuillet lui-même?

La critique ne saurait procéder vis-à-vis de Mademoiselle La Quintinie de la même manière qu'à l'égard de Sibylle. En parlant de l'œuvre de M. Feuillet, on est tenté à tout moment d'en perdre de vue la moralité, et de s'oublier dans des détails purement littéraires; en parlant de

celle de George Sand, il faut faire effort pour y voir un 'roman. Peut-être devient-on injuste pour M. Feuillet en repoussant cette tentation de critique minutieuse, afin de l'élever à la hauteur de son puissant adversaire. Il y a dans Sibylle des pages fort jolies, des conversations spirituelles et amusantes,et des personnages secondaires, comme le comte de Vergnes et madame de Beaumesnil, par exemple, qui sont très-habilement présentés par leurs petits côtés. Tout cela, on le néglige forcément quand on veut y voir une défense de l'Église catholique. George Sand a agi envers M. Feuillet comme ces princes d'autrefois qui anoblissaient un roturier afin de pouvoir se mesurer avec lui sans déroger. Il lui a fait honneur dans sa préface, puis il l'a combattu ; je ne dirai pas battu, car la victoire n'est ici d'aucun côté, et de telles questions ne se décident pas dans les romans. Je disais donc qu'on est disposé à passer sous silence le côté romanesque dans Mademoiselle La Quintinie. Il semble que l'auteur, pressé de produire devant le public un sujet qui devait être exceptionnellement bien accueilli dans ce moment-ci, et n'ayant pas le temps de l'habiller d'une fiction bien aj ustée, ait jeté à la hâte sur sa nudité le premier vêtement qui lui est tombé

sous la main. Il n'a pas rencontré cette fois un de ces lambeaux de pourpre dont il sait si bien d'ordinaire draper ses théories. A tout moment le sujet le rejette et se montre sans voiles.

Ce n'est pas un ajustement ni même un ornement; c'est un poids et un empêchement. Le récit et même le dialogue dégénèrent sans cesse en dissertation. Comme si ce n'était assez de la difficulté de traiter, au moyen d'un roman, cette grande question de l'influence des prêtres dans la famille, l'auteur a débuté par de nombreuses et interminables lettres. Il y en a qui ont soixante pages. Ce n'est qu'arrivé aux deux tiers du volume qu'il prend la forme narrative, et encore se refuse-t-il toujours la ressource d'intervenir de sa personne dans les portions didactiques. Toute cette besogne se fait par l'intermédiaire de ses personnages, qui prêchent et dissertent tous à l'envi. Si Mademoiselle La Quintinie n'était pas une œuvre de polémique très-remarquable, ce serait le roman le plus ennuyeux du monde. Mais là n'est pas l'important, et à quoi bon s'y arrêter?

George Sand a fait ses preuves comme romancier, et on aurait aussi mauvaise grâce à le chicaner sur sa narration languissante et ses incidents maladroits, qu'à taxer un vieux soldat de lâcheté

parce qu'il s'est, pour une fois, mal battu en duel.

Mademoiselle Lucie La Quintinie, élevée fort catholiquement, bien qu'elle vive avec un grandpère athée, aime M. Émile Lemontier, fils d'un libre-penseur, et libre-penseur lui-même. Les deux familles ne demanderaient pas mieux d'abord que de les voir unis ; mais les amoureux s'entendent pour ajourner leur mariage jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait d'accord sur les questions religieuses. J'ai dit que je ne m'arrêterais pas aux invraisemblances. Dès la troisième entrevue mademoiselle Lucie aborde, la première, la question de l'amour et du mariage, avec cette « franchise héroïque, cette loyauté fière, » qui distingue les héroïne a de George Sand. a II semble, » dit plus tard son amoureux, « que cette âme de diamant n'ait pas besoin de cette petite honte ingénue et touchante qu'on appelle la pudeur. » Il est vrai qu'elle a vingt-trois ans, âge qui, dans les romans, suppose une grande maluritéde jugement.

L'amour aidant, les jeunes gens seraient pourtant disposés, après beaucoup de discussions, à transiger; maisMoreali, un prêtre, directeur de Lucie, qui a sur elle une grande influence, et qui a été mêlé d'une manière désastreuse à la vie de sa

mère, entreprend d'empêcher ce mariage qui lui semble impie, et il engage M. La Quintinie à refuser son consentement. A la suite de nouvelles discussions, qui ont lieu, cette fois, entre M. Lemontier père et Moreali, et de quelques scènes assez mélodramatiques, le prêtre cède et le mariage se fait. Mademoiselle La Quintinie, qui avait déjà fait au repos de son fiancé le sacrifice de toutes les pratiques de sa religion, abandonne définitivement le catholicisme, à la suite d'un sermon comminatoire prêché par un moine fanatique, et embrasse la croyance de MM. Lemontier père et fils. M. Lemontier, d'après sa propre définition, est « un croyant qui proclame avec Platon, avec Jésus, avec Leibnitz, avec tous les vrais chrétiens, la conscience de Dieu, c'està-dire le Dieu intellectuellement accessible à l'homme. c'est un croyant qui proclame sa propre immortalité, et l'espoir de sa conscience future, c'est-à-dire, la notion de sa personnalité dans les sphères du progrès infini. C'est un croyant passionnément attaché à ses devoirs d'homme, et regardant l'accomplissement de ces devoirs, tels que Dieu les lui a tracés, comme le marchepied de son progrès dans l'échelle ascendante des récompenses. » On n'est pas fàché de

s'abriter derrière des guillemets pour expliquer ces choses-là.

Voilà le roman, mais ce n'est pas là le livre.

Le vrai sujet, c'est l'influence du prêtre dans la famille, et ses rapports avec les femmes surtout; ce sont les conséquences du célibat ecclésiastique et de la confession. Ces questions sont abordées très-hardiment, et, il faut le dire, loyalement aussi d'un certain côté ; car le prêtre que l'auteur met en scène n'est pas un de ces adversaires créés tout exprès pour la défaite dont on triomphe facilement. Moreali n'est point un homme ordinaire ; c'est un caractère élevé, une âme pure, et il défend sa cause avec éloquence et sincérité, Dans toute cette histoire d'un prêtre, convaincu et honnête au fond du cœur, qui cherche pourtant, sous l'empire d'une jalousie dont il ne se rend pas compte, à accaparer la vie, d'abord de la mère, ensuite de la fille; qui ne pouvant être ni époux, ni père, veut cependant garder pour Dieu et lui l'épouse et l'enfant, il n'est rien qui ne pût être vrai : donc, le romancier était en droit de la raconter pour les besoins de sa cause.

Mais comme, en fin de compte, il est bien difficile de ne pas tricher un peu quand on joue tout seul, et qu'on fait battre sa main gauche par

sa main droite, George Sand fait trop beau jeu à ses libres penseurs en leur donnant mademoiselle La Quintinie à convertir. C'était une besogne à moitié faite, et ce n'est vraiment pas le catholicisme qu'elle abjure en se mariant. Je m'engagerais à la faire condamner vingt fois pour une par la Sainte Inquisition, même au plus fort de sa dévotion. Les croyances catholiques sont un faisceau dont on ne peut séparer un seul brin; il n'est point permis d'en rejeter quelques-unes et d'en garder d'autres. Mais mademoiselle La Quintinie fait bon marché de l'orthodoxie. Elle ne croil pas à l'enfer, ni aux peines éternelles ; quand elle aime Émile, elle se décide, sans trop de peine, à lui «sacrifier des habitudes pratiques qui diffèrent des siennes, et dont quelques-unes l'irritent ; » et cela, parce a qu'un sentiment accepté en nousmêmes devient aussitôt un devoir. » Elle n'aura pas de confesseur, puisque cela pourra blesser son mari.

Son grand-père, le vieil incrédule, doit son repos à la vigilance avec.laquelle elle éloigne de lui les prêtres : « A l'heure qu'il est, écrit-elle, je suis près de lui comme une sentinelle vigilante, pour empêcher la main d'un prêtre d'approcher le crucifix de ses lèvres, et je sais que je remplis

un devoir. Je chasse le culte de notre maison; je détournerais au besoin avec violence l'image du Christ de notre seuil! » On le voit, elle ne comprend pas le compelle intrare. Ce qu'elle fait pour son grand-père, elle le ferait, dit-elle, pour le premier venu, « parce qu'il faut respecter jusqu'aux portes du tombeau la liberté de conscience.» Ce n'est point ainsi que le catholique entend le devoir. Mademoiselle La Quintinie défend non-seulement le libre examen et la liberté de conscience, mais elle croit encore que les athées peuvent être sauvés. Elle voit le salut, non-seulement hors de l'Église, mais hors de Dieu. Son indignation, en entendant le sermon du père Onorio, qui, par parenthèse, n'est que la reproduction des anathèmes de M. Veuillot contre le père Passaglia, dans son Parfum de .Rome, prouve qu'elle ne s'était jamais complétement identifiée avec l'esprit de l'Église de Rome, ou tout du moins qu'elle n'avait jamais lu une formule d'excommunication.

En créant une héroïne catholique si exceptionnelle, George Sand a simplifié sa tâche, mais il a rendu la donnée sur laquelle repose son livre bien moins naturelle. En effet, on comprendrait qu'une jeune fille dévote et pas trop éprise — il j

faut noter ce point — qui croirait à la damnation éternelle de celui qu'elle aime, renonçât au bonheur de prendre pour époux, pendant les instants fugitifs de cette vie, celui dont elle devra fatalement être séparée pendant l'éternité. Mais cette philosophe chrétienne, que craint-elle ? Elle retrouvera bien son mari déiste dans ce paradis compréhensif où sera admis son grand-père athée.

Elle recule devant quelques différences d'opinion que le temps et la vie commune devront effacer, et que le respect pour la liberté de conscience pourrait faire supporter. A ce point de vue Sibylle est bien plus logique.

J'ai dit que les grandes questions traitées dans ce livre sont abordées avec hardiesse, j'ajoute qu'elles sont débattues avec une singulière crudité de langage. Il semble que l'auteur se complaise dans des peintures scabreuses qui lui permettent d'être tout à son aise cyniquement moral et brutalement honnête. Ces mots à bout portant, qu'un écrivain véhément se permet parfois dans l'ardeur de l'apostrophe, il les prodigue à chaque page avec une audace toute biblique : c'est l'impudeur du confessionnal. Et ce n'est pas seulement quand il parle avec chaleur des souillures de l'amour mystique qu'il trahit cette absence de retenue et

d'honnête respect, c'est dans les moindres détails.

Les délicatesses de la famille lui sont inconnues : le grand-père parle devant sa petite-fille comme devant un homme; celle-ci, à son tour, fait à un homme, qui est presque un étranger pour elle, le récit de leurs discussions de famille, et quand le jeune Emile raconte à sa fiancée l'histoire de sa vie passée, celle-ci s'émerveille de n'y point trouver de traces des entraînements de la jeunesse.

« Votre esprit et votre caractère se tiennent, lui dit-elle, et cette pureté de mœurs que j'ai entendu déclarer impossible à votre sexe et à votre âge, à moins d'une éducation catholique des plus rigides, est pour moi une surprise dont je ne re-

viens pas. » Cet étonnement surprend de la part d'une jeune fille honnête. Si la vie du jeune homme eût été moins pure, l'auteur pense-t-il que la loyauté J'eût obligé à la raconter sans réticences à celle qu'il aime? Il est évident que l'intelligence, le talent, le génie même ne suffisent pas pour faire comprendre de certaines choses.

En terminant, je réunis de nouveau les deux ouvrages dont les noms servent de titre à cet article, et je me demande quelle influence ils pour- j ront avoir? Malgré l'émotion qu'ils ont produite, } malgré les nombreux lecteurs qu'ils ont trouvés

l'un et l'autre, je ne pense pas que cette influence soit considérable. Il est pourtant un enseignement que les deux auteurs ont voulu inculquer, chacun.à sa façon, et qui aurait une incontestable utilité s'il s'adressait à des gens qui pussent en profiter. Ils cherchent à prouver que le mariage ne peut être une véritable union si les époux n'ont une même croyance, une même foi. A qui dit-on cela ? est-ce aux jeunes filles ? Mais, chez nous elles ne se marient pas; on les marie. Estce aux jeunes gens ? Comment connaîtront-ils les opinions de ces créatures voilées avec lesquelles ils n'échangent jamais une parole en particulier, et qui croiraient manquer aux convenances en affirmant quelque chose? Est-ce aux familles?

Elles vous répondront, avec raison, qu'elles prennent toujours des « renseignements » sur ces matières et qu'elles cherchent toujours des maris qui offrent « toutes les garanties. » On ne voit plus de nos jours des parents sacrifier ouverte- ment leurs enfants à leur ambition ou à leur cupidité. L'affaire, — car c'est toujours une affaire, — se traite avec le consentement des intéressés, et se déguise sous le nom de x convenances réciroques. » Quant à la sympathie entre les futursépoux dans toutes les grandes questions, il.faud

drait bien du temps pour l'éprouver, et, en attendant, la jeune personne serait compromise. Il faut être mademoiselle La Quintinie pour causer seule avec un jeune homme deux heures durant au bord d'une cascade. Se connaître! Mais on ne connaît réellement que la femme qu'on aime, et on n'aime guère, chez nous, avant le mariage; car il ne faut pas appeler amour ce goût fort naturel qu'éprouve tout homme pour une jolie personne qui lui est destinée. Les époux s'aiment souvent après le mariage, — plus souvent qu'on ne le pense, — mais alors il est bien tard pour faire connaissance. Avant, on ne se connaît généralement que par les rapports d'honnêtes entremetteurs, amis des deux familles, qui colportent des uns aux autres d'aimables mensonges pour le bon motif. Une fois la chose arrangée, les épithalames et les attendrissements ne manquent pas, car il y a dans le caractère français quelque chose de théâtral, qui veut toujours, à toute force, la poésie, vraie ou fausse, de la situation. Aussi les associés se transforment-ils volontiers pour le public en amoureux : cela fait mieux.

Si nos romanciers nous semblent si invraisemblables quand ils tâchent de faire le roman honnête, — celui qui précède le mariage, s'ils ne

sont vrais que dans la peinture du demi-monde ou de l'adultère, il ne faut pas trop leur en faire un reproche; c'est que le roman veut de l'amour, et que nos mœurs l'ont relégué là. Sauf dans le peuple, les mères pour leurs filles, et les filles pour elles-mêmes en ont perdu l'ambition et jusqu'à la tradition ; elles se contentent volontiers de l'à-peu-près décent et affectueux que nous avons substitué aux sentiments naturels de la femme.

Elles sont devenues, — qu'on me pardonne cette image familière, — comme ces poules d'Egypte qui, dit-on, ne demandent plus à couver, l'incubation artificielle pendant des siècles ayant détruit chez elles cet instinct de leur espèce. Une civilisation cupide a eu raison de la nature.

En ce qui touche les questions religieuses proprement dites, ces livres ne convertiront personne.

M. Feuillet n'a pas pu avoir cette prétention, ce me semble, et quant à l'œuvre de George Sand, elle n'apprendra rien à ceux qu'elle ne révoltera pas. On discutera le talent de l'auteur et le ton de sa polémique, on ne débattra pas sérieusement sa thèse. La foi manque pour cela. Dans les eaux dormantes de notre indifférence religieuse, deux écrivains ont lancé, l'un son caillou poli et bigarré, l'autre son quartier de roc, et quelque chose a re-

jailli pour retomber aussitôt; mais, au moment où j'écris, les cercles formés à la surface s'élargissent déjà à vue d'œil, en s'affaiblissant de plus en plus, et avant peu l'immobilité aura repris son empire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1862 AbuT. — Notes d'un Anglomane. 1 SEPTEMBnE. — Fête de l'Empereur. — Procès Mirés. - Condamnation de M. Taule pour manœuvres et intelligences à l'intérieur. - Discours de M. Jules Favre. - Les avocats.

— La liberté au collège. — L'inventaire sommaire des archives départementales. - Cavour.- Florence et Turin, par Daniel Stern.— OEuvre parlementaire du comte de Cavour, par J. Artom et Albert Blanc. 38 OCTOBRÉ. — La Belgique. - Banquet offert à Victor Hugo. —

Son discours. — La presse libre. — Congrès international des Sciences sociales à Bruxelles. — L'instituteur. — Le comte de Cavour, par M. de la Rive. 65 NOVEIBRE. - Garibaldi. — Le duel. — L'ex-reine de Naples.

— Le Musée Campana. — La météorologie. — Mémoires des Sanson. — Sept générations d'exécuteurs. - Un Mariage scandaleux, par André Léo 99

DÉCEMBRE. — La femme Doise. — Les juges d'instruction. —

Les agneaux de Sir Joshua. — Victor Hugo et la peine de mort. — Les étudiants et le docteur Rayer. - SalammM, par G. Flaubert 135

1863

FÉVRIER. — Les livres d'enfants. — La souscription pour les ouvriers cotonniers.- Les budgets trop équilibrés. — L'aumône et la charité. — L'évêque d'Orléans et les journaux.

— La Boulangerie. — La pétition de Clignancourt. — Les lectares de M. Charles Dickens ,.. 1G9 MARS. — La conversation à Paris. — La Pologne. — Réception de M. le prince de Broglie à l'Académie française. — Le préfet de police et les lectures au profit des ouvriers cotonniers. - Les bardes gallois. : 201 AVRIL. — Petites joies et grandes douleurs. — Exposition de l'industrie turque. - Les comédiens, à propos de la Légion d'honneur. - VAngleterre et la vie anglaise, par M. Esquiros. — M. Octave Feuillet à l'Académie française. 229 MAT.- Exposition de peinture. — Les tableaux refusés. —

L'Académie et M. Littré. — L'Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille, de M. l'Évêque d'Orléans. —

M. Dufaure. — Un nouveau candidat., 262

JUIN. — Les élections. — Les adieux parisiens. — La vie de campagne et la vie de Paris. — Pères et enfants, par M. Ivan Tourguéney. 288 JUILLET. — Stagnation de l'été. — Lettre de l'Empereur sur l'excès de réglementation. — Liberté de la boulangerie. —

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie 314 AocT. — Les amis de la Paix. — Les prisonniers mexicains.

— Le maréchal Forey et Montesquieu. — Les souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique (1854-1855), par M. Ernest Vigneaux. — Le Dictionnaire de la langue française de M. Littré. 340

AocT. — Sibylle et mademoiselle la Quintinie. 371

FIN DE LA TABLE

a Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPEKTIEfl

BIBLIOTHÈQUE FRANC AiSEI 1. E. ''(Ci!raCure anciene

vol.

FIÉLOIZZ .tADfL.L:res. 1 BÊHOALDH. Rio v en de parvenir. 1 RADELAIS. Œuvres 1 B. DES PÉRIERS. Comes. 1 Non OU FAIL. Propos rustiques.. 1 SATIRE MtNIP. Du Calliolicon 1 MONTAIGNE. Essais .-. 4 PASCAL. Pensées. Les Provo 2 ConNEiLLE(P,tlT.)Œuvres 2 IIloLltllE..- OEuvres 3 RACINE (J.). TliéJtra 1 BOILEAU. OE.,,res 1 LA FONTAINE. Fables 1 — Conles. 1 LA BnuvtRE. Caractères 1 VKSAGE. Gil Blas. 1 BOSSUET. Dico~ 1 VOLTAIRE. S. de Louis XIV.. 1 BOUSSKAU (J.J.).Confessions 1 PRÉVOST. Manon Lescaul. 1 ANDHÉCHÉNIER.Poésies 1 f I. Mémoires ct Correspondances A'AUDIGNÉ (A.). hlémoires 1 MONTPENSIER. Mémoires 4 VOTTIVILLE. Mémoires 4 U. DE VALOIS. Mémoires 1 IOITURE. OEuv~es. !

CHAMDRUN(P.). Les Larmes. 1 ORLÉANS (Due).Lellres. 2 lOUQUET. Mémoires 2 BUSSY-RABUTIN.Mémo ires 2 — Correspondance 6 BAUDIER. Journal 8 JdAINTENON(Mme) Let lrcs,Enlreliens. 2 - Lettres édifiantes.. 2 — Conseils aux filles. 2 - Corresp. générale. 10 - Mémoires 2 RETZ (Card. DE).Mémoires 4 HAMILTON. Mém.de Grammont 1 D'OUBIIKIHCH. T~lé..irer, 2 D'EpiNAY(M«ic).Mémoires 2 111. Écrivains roiiteinporAÎna Aihé MARTIN. Mères de famille.. 2 IURTHÉLEUY. Ph. en voyage. 1 BKNJ.CONSTANT. Adolphe 1 BR.-SAVARIN. Physiologie dugoût 1 COTTE. Le Ma,oc 1 DELÉCLUSB. Romans 1 — Les Beaux-Arts 1 DANIEL STERN. Révolution de-1848. 2 UAHGAVD. Liberté religieuse. 4 DESPOIS. LesLettrîsetlalib. 1 Fntllv. La Cousine Julie. - 1 FEIIBY. Voyage au Msxique 1 fORGUES. Beaux Esprits 2 — Nelso 1 ■- GAUTIER (Tu.). Poésies complèles. 1 - Poésies nouvelles. 1 i Mlle du Maupih.. 1 - CapilaineFracasse. 2 - Nouvelles 1 - Romans ot Contes. 1 - Voyage en Espagne 1 — Voyage en Russie. 2 GÉRiRD Ut NEa.Voyage en Orienl. 2 GEIlVZBZ. Littérature 1 GIRAHD. Essai surthucydide t GONCOUBT(MM.)René Maupérin , 1 — G. Lacerteux.. 1 IunlEN DE LA G. Guerres maritimes. 2 KIHKE. et P. Blacs. 1 LABOULAYE. Liberté religieuse. 1 - Etudes morales. 1 - L'Elalel ,es liudles 1 — Pari, ei Amënana. 1 = traeri: 1 1

vol.

LAGARDIB. Causeries paris., 2 LAMÉ. Julien l'Apostat.. 1 LàuFRET. Histoire des Papes, t L - Portraits politiques 1 LAY\_/LLLÉE(TH.).1USI. des Français. 4 — Géographie 1 lMADELÈNE(DeIa)Brigi!te 1 MÉIIARD. Puêmes 1 - Morale av. les Pliil. 1 - Du Polythéisme 1 MAISTRE (J. DE).Du Pape. 1 MAISTIM (X. DE).Œuvres 1 MARC-DEDHIT. Laura. 1 MISTRAL. Mir.io 1 MRSNARD. Hist. de l'Acad. fr. 1 MÉRIMÉE. Charles IX 1 - Colomba 1 - Clara GazuL 1 - - Don Pèdre IER. 1 MILLETOYE. Poésieit. 1 MIGNBT. Marie Sloart. 2 - Antonio Perez. 1 - Mémoires 1 - Notices. 2 MÉZIÈRES. Préd.de Sbakspeare t - Sbakspeare,sesœuv. 1 - Suce.de Sbakspeare 1 MUSSET (A. DE). Premières poésies. 1 - Poésies nouvelles.. 1 - Comédies, Proverb. 2 - Confes. d'un enfant 1 - No.,elles 1 - Contes 1 - Posthumes 1 MUSSET (P. DE). Lui et Elle. 1 - Extravagants. 1 - Originaux. 1 - Femmes de la Rég. 1 - Mémoires de Gozzi. 1 - Voyage en Italie.. 1 .- Nouvelles italienn. 1 - Nouvel Aladin. 1 NODIER. Souv. de la RêvaI.. 2 - Souv. de jeunesse. 1.

- Contes de la Veillée 1 - Contes fantastiques 1 - Romans. 1 - Nouvelles 1 POITOU. Philos, conlemp 1 RIGA DIT. Conversations. 1 SAINTE-BEUVE. Tafîleau de laPoésie f - Volupté 1 - Poésies. 2 S..M..GIIIARDIN.COU rs deLiltérature 4 — EssaisdeLittérature 2 SANDEAU. Madeleine 1 - "Mlle Je laSeiglière. 1 - Marlaiina 1 » Le Doct. Herbeau. 1 - Fa~d 1 - Valcreuso 1 - Me de Sommerville. 1 SARCEY. Nouveau Seigneur. 1 SELDEN. Daniel Vlady. 1 — Esprit des femmes. 1 SBNANCOURT. Obermann 1 STAEL (Mme DE).Corinne. 1 - De l'Allemagne. i - Delpblne. 1 - De la Littérature.. 1 — Révolution 2 — Mémoires 1 IAXILE DELORD.Matinées littéraires 1 fOUllGUÉIIEF. Pères et Enfants.. 1 r¡ ALKORE. Poé~ees 1 Bibliothèque grecqne-latinefrançaise fAClTB. Œuvres. , 2 L CÉSAR. Commentaires. 1 SutTOB. Donze Césars. 1 3ALLBSTE. Œuvres 1 Ï.OBACS. Œuvres 2

1 VLWLE.

TÉHEBCE. T ARISTOPHANE.

ARISTOTE. La DÉIIOSTHÊNTÎ. C EURIPIDE.

ESCBYLIi. T IiÉRODQTB. 15i!g HOMÈR-K. !&a Lam PLATON..

PLDTABCDE.

(STOWE (Mn^BO-L'Oocl^JM (LINUABD. Hi6t.d^B MILTO N. Paradis STERNE. TRISTRAM^^H SHAKSPEAIIE. ŒuvraMHH GOLDSMITH. Vie. de TEOLLOPE. Les BEMAAFL MACAULAY. Révolution Bibliotb, allemandoil^ SCHILLER. Théâtre — Guerre d4 — Poésies.

GŒTHK. 'Théâtre -3 — Faust.

— Poésies.

— Wilhelm\*® — Vi'"-"— — Les AffiriBm — Mémoires..

— Conveai A M KLOPSIOCK. La MESSIA^fl CONTEURS ALL. NOUV. allefli HOFFMANN. CNNLA^NLFLRI lt ibliothèquc il^lialA^ gnolo t p.rig.i.

cALDERON. THÉÀTR&\_^J LOPE DE VEGA. T'"ftnr - - - s CALIOENS. Los Lu&IadM DÀNTE ALIGHIERLDIVÎILÛJIJ^S TAISE. JÉNADI ^H MACHIAVEL. (EUHH H SILVIO PELLICO. M MANZO141. Les Philosopliiet netta~ t D scxii-res. ŒU^ËW^H MALEBRANCHE. OE.Tre LE BNITZ. ŒU\T6^H BACON. ŒUVRAA^^H EU'.ER. Lettres. , J SPINOSA. Œuvres

S'ISSET. Estai DE^^H — Philo — Méjan EMERSON. ESSAISTT^J SAINT AUGPSTINCONIATMAMJ BOSSUET.

FÉNELON.

MAHOMET. Le CONFUCIUS. La QUATREFAGES. S D'H.OUDETOT.

BIEN A La ZIUUEÏHAIIN. De ROUSSEL. De la DBH £ HAIN. Ann.